

M E R I D I E S

revista de antropologia e de sociologia rural da Europa do sul
revue d'anthropologie et de sociologie rurale de l'Europe du sud

N.º 2 - JUNHO - 1985

SUMÁRIO / SOMMAIRE

ARTIGOS / ARTICLES

- Raul ITURRA (I.S.C.T.E. Lisboa)
Stratégias de Recrutement dans les Relations
Sociales: un Cas d'Entraide en Galice Rurale..... 171
- Maria Edy de CHONCHOL (CNRS Paris)
Logique Paysanne dans la Maîtrise de l'Espace:
le Village São João do Monte au Portugal..... 197
- Armindo DOS SANTOS (E.H.E.S.S.)
Le Vouvoiement et le Tutoiement dans les Relations
de Parenté: le Cas de Beira-Baixa au Portugal..... 251
- Leonardo PIASERE (Verona)
Faída e Controllo Sociale Presso i Rom Xoraxané..... 259
- Milovan MITROVIĆ (UNIV. de Novi Sad)
La Sociologie Rurale en Yougoslavie..... 285
- RESUMOS DOS ARTIGOS / RÉSUMÉS D'ARTICLES..... 303
- RECENSÕES / COMPTES-RENDUS DE LECTURES
- Moisés ESPÍRITO SANTO, A religião popular portuguesa
(Armindo dos SANTOS) 310
- NOVA MUSEOLOGIA / NOUVELLE MUSÉOLOGIE
- Maria Edy de CHONCHOL
L'Eco-musée de Haute Alsace: Initiative qui
Relie la Récupération de l'Habitat Rural
Traditionnel à un Projet Pédagogique..... 313
- Henrique COUTINHO GOUVEIA (IPPC - Lisboa)
Museologia Local e Museologia Popular - Hipótese de
Trabalho no Caso dos Pequenos Museus Portugueses..... 319
- INFORMAÇÕES GERAIS / INFORMATIONS GÉNÉRALES..... 329



**STRATEGIES DE RECRUTEMENT
DANS LES RELATIONS SOCIALES:
UN CAS D'ENTRAIDE EN GALICE RURALE ¹**

Raul ITURRA (I.S.C.T.E. Lisboa)

La composition des groupes d'action ou des groupes de travail, qui sont les seuls groupements sociaux directement observables dans notre champ d'étude, est considérée en général comme une simple application des règles de structure, et par conséquent elle ne pose pas de problème (cf. Holy, 1977:49). Souvent cette interprétation n'est pas seulement proposée par l'anthropologue, mais aussi exprimée directement par les membres de la société. Il existe, cependant, une différence importante: tandis que l'anthropologue propose les règles de structure de groupes plus ou moins permanents et distincts comme une explication, les personnes concernées, en général, se bornent à énoncer les aspects essentiels de ce phénomène social. La façon dont ils structurent leurs groupes de travail est décidée non pas au niveau de l'énoncé, mais par un processus d'évaluation qui implique à la fois les normes de conduite et l'intérêt des participants, et aussi les obligations mutuelles entraînées par la participation elle-même. En d'autres termes, alors que l'énoncé se situe dans le domaine général de l'organisation ef-

¹Traduit de l'Anglais par Colette Callier-Boisvert.

fective ou théorique de la société, les groupes de travail opèrent au niveau des actes, dont la base est la "réciprocité que nous nous imposons à nous-mêmes et aux autres" (Barth, 1966:3). La composition d'un groupe d'action peut être vue, par conséquent, comme la résultante d'une réorganisation momentanée de différentes réciprocités entre des gens, ou comme la résultante de stratégies qui permettent à un individu de tirer le maximum des ressources qu'il a à sa disposition. Dans cet article, je me propose d'analyser les stratégies développées par un paysan galicien pour recruter des partenaires susceptibles de lui fournir une aide.

La Galice est une région située au Nord Ouest de l'Espagne, qui recouvre une superficie de 29.400 Km², avec approximativement 2.600.000 habitants. 1.900.000 d'entre eux constituent la population rurale et occupent environ 2.400.000 hectares, qui représentent le total des terres agricoles productives de cette région. Bien qu'elles ne soient pas reconnues légalement sur le plan administratif, les parroquias (paroisses) sont les principales unités d'organisation territoriale. Chaque parroquia s'est organisée en regroupant un certain nombre de localités nommées lugares (villages), qui sont constituées par un nombre varié d'exploitations appelées simplement casas (maisons). Pour les gens du pays, la casa représente l'ensemble des constructions, des terres et le groupe d'individus formant une famille élémentaire ou une famille étendue de types divers. Les habitants tirent leur subsistance du travail de la terre, ou sont agriculteurs migrants, ou artisans et commerçants. Chaque casa compte un certain nombre de terres divisées en fincas (parcelles) qui sont dispersées sur le territoire de la parroquia et parfois même en dehors. L'une des principales caractéristiques du système foncier est la dispersion de la propriété: les fincas d'une même casa ne sont pas concentrées au même endroit et chaque finca est de dimension réduite. Il y a aussi les biens communaux de la paroisse (el monte) d'où sont tirées des ressources qui s'ajoutent à celles des biens des particuliers. Chaque casa peut faire usage de toute la quantité de terrains communaux qu'elle jugera nécessaire pour elle et pour la durée qu'elle voudra, mais il ne lui est pas permis de clôturer. L'acquisition des biens des particuliers se fait par héritage, achat, contrat de métayage (caseiro), location et donation. L'accès au monte est subordonné au fait

d'"avoir une casa dans la parroquia", c'est-à-dire à l'appartenance à une casa et à la participation à son développement économique.

Mon enquête sur le terrain s'est déroulée dans la parroquia de Vilatuxe, de janvier 1975 à février 1976. Vilatuxe a une superficie de 40 km² environ; la terre est distribuée entre 188 casas pour une population totale de 623 habitants (800 si nous incluons les travailleurs migrants). Le contexte historique du système foncier est important en raison de ses effets sur l'économie; j'essaierai, par conséquent, de résumer brièvement son évolution.

Jusqu'en 1928, il y avait trois modes de tenure différents à Vilatuxe. Le premier comprenait de vastes tenures de 80 à 200 hectares, le deuxième des tenures plus petites de 10 à 20 hectares, et le troisième quelques petites inférieures à un hectare. La première catégorie comptait seulement quatre casas, mais celles-ci possédaient la majorité des terres de Vilatuxe. Les parcelles de ces quatre casas étaient cultivées grâce à différents types de contrats, dont les plus courants étaient le métayage et le foro. Le foro est un contrat très répandu en Galice, et ses origines remonte au Xe siècle. C'est essentiellement un bail emphytéotique par lequel une casa de grande propriété accordait des parcelles et un logement à une famille nucléaire, en échange d'une redevance constituée par une quantité fixe de produits agricoles, sans considérer si ceux-ci étaient alors produits ou s'ils l'étaient en quantité suffisante. Ce contrat durait généralement trois générations. La surface de la parcelle et son loyer dépendaient de la décision arbitraire du propriétaire. Ce fut l'origine du casar, qui comprenait les terres, les constructions et les occupants, connu aujourd'hui sous l'appellation de casa. Ces casares furent regroupés en localités, elles-mêmes dispersées selon les normes d'attribution, et devinrent les lugares contemporains.

Les casas d'une superficie de 10 à 20 hectares étaient cultivées par les propriétaires eux-mêmes, avec l'aide de paysans sans terre qu'ils payaient surtout en nature. On les appelait casas de labradores (de cultivateurs). Il y en avait environ 10 à Vilatuxe, sans compter les terres d'importance moyenne que la paroisse catholique locale possédait en propre.

Les plus petits propriétaires peuvent être considérés, pour toutes sortes de raisons, comme des paysans pratiquement sans terre.

Le nombre totale des casas de Vilatuxe, à cette époque, était de 134 et la population d'environ 1.200 habitants.

En 1928, le système du foro fut aboli et les grands propriétaires furent obligés de vendre toutes leurs terres alors sous contrat. Les acheteurs potentiels, petits propriétaires et paysans sans terre, n'avaient pas de capitaux pour acheter, aussi commencèrent-ils à émigrer temporairement pour gagner de quoi acheter des parcelles. De plus, la possibilité de partir comme travailleur émigré entraîna aussi le départ de gens trop pauvres pour être intéressés par l'achat de terres et des gens privés de terres par l'abolition du foro. Ce fut la cause d'une considérable pénurie de main-d'oeuvre dans la parroquia qui, s'ajoutant au fait que les travailleurs émigrés étaient revenus avec des disponibilités, conduisit les grandes casas à vendre progressivement la plupart des terres restantes. En même temps, beaucoup des casas plus petites étaient réduites par des partages répétés entre plusieurs héritiers. Le système foncier, jadis basé sur une prédominance de la grande et de la moyenne tenure, exploitée à l'aide du métayage, du foro ou du travail salarié devint désormais un système basé sur la propriété individuelle de petites fincas dispersées à l'intérieur et à l'extérieur de la parroquia; ce processus se renforça vers 1960. Ainsi, ce fut essentiellement le système du foro, et après son abolition la vente des terres par les grands propriétaires qui a fourni les bases de la structure présente du système foncier à Vilatuxe.

Ce changement entraîne plusieurs conséquences importantes. Premièrement, une fois le foro aboli, le seul mode d'acquisition possible de la terre de façon permanente fut de l'acheter (mis à part l'héritage). Puisque l'argent était rare à Vilatuxe, comme dans l'ensemble de la Galice rurale, les gens émigraient pour obtenir les sommes nécessaires. Deuxièmement, les économies et les bénéfices furent engloutis dans l'achat de terres, rendant impossible l'acquisition d'un matériel agricole moderne, tel que tracteur, faeneuse, batteuse, etc., qui furent seulement introduits plus tard et sur une toute petite échelle (aujourd'hui, il y a à peine 8 tracteurs dans la parroquia et pas plus de 10 moissonneuses). C'est pourquoi l'outillage traditionnel, moins efficace, comme les chars à boeufs, les araires en bois, les houes, etc, s'est maintenu à peu

près intégralement. Troisièmement, les nouvelles petites exploitations ne furent pas assez grandes pour faire vivre des familles nombreuses, surtout si l'on considère les techniques culturales. L'émigration, donc, a continué et aujourd'hui elle est considérée comme le meilleur et souvent l'unique moyen de gagner de l'argent. Ainsi les gens désertent-ils de plus en plus la parroquia et laissent-ils à la charge du reste de la population le fardeau pesant des tâches agricoles. L'organisation des activités agricoles à Vilatuxe, et du secteur économique en général, doit être replacée dans le contexte de ces contraintes.

L'économie de la parroquia est basée sur la culture de la pomme de terre, du seigle, du blé, du maïs, et l'élevage du bétail pour le trait, l'embouche ou, plus important, les produits laitiers. Au cours des quinze dernières années, la production laitière est devenue prépondérante à cause de la vente du lait à Nestlé (l'usine locale de la filiale espagnole de la société multinationale). Environ 70% des casas vendent au moins un litre par jour, et il y en a 7 qui ont entièrement orienté leurs activités économiques vers la production laitière, avec une vente moyenne de 100 litres par jour chacune. En dehors de cela, la majeure partie de la production agricole est destinée à la consommation interne. Dans ces conditions, les liquidités sont rares: elles proviennent de la vente du lait, de la vente des animaux à la foire, de pensions de retraite et de maladie, de bourses pour les enfants, et de plus en plus de l'émigration. Pratiquement, chaque famille possède au moins un membre qui, à un moment ou à un autre, est parti à l'étranger à la recherche d'un travail (le plus souvent dans les vignobles français pour un travail saisonnier, et pour l'Amérique Latine, la Suisse, l'Allemagne ou Andorre pour un travail d'une durée plus longue). L'émigration a entraîné une baisse considérable de la population, qui explique la pénurie de main-d'oeuvre dans la parroquia. Plusieurs conséquences en découlent: les plus sérieuses sont que les salaires des travailleurs agricoles ont considérablement augmenté, et que les casas qui, par le passé, suffisaient à peine à nourrir leurs membres, sont maintenant au contraire pratiquement dans l'incapacité de mettre en valeur toutes leurs terres, sans recourir pour presque tous leurs besoins en main-d'oeuvre à un système de collaboration économique appelé axuda (entraide).

L'*axuda* est une institution traditionnelle dans la Galice rurale et elle s'est maintenue en dépit des changements intervenus dans le système foncier. Elle est généralement décrite comme reposant sur la réciprocité entre voisins durant le cycle agricole. Sa caractéristique principale est, dit-on, l'absence de rémunération en nature ou en espèces, et le maintien de la réciprocité par la restitution d'une somme égale de travail. Risco (1958: *passim*) est d'avis que c'est l'expédient utilisé par les paysans Galiciens pour assurer la mise en valeur de leurs terres; Artime (1973: *passim*) dit que l'*axuda* est une forme d'aide économique dérivée des biens communaux; Beiras (1972: *passim*) en a parlé comme d'une forme habituelle d'activité économique communautaire, nécessaire au développement de la campagne. Lison Tolosana (1971: *passim*) consacre une part importante de son ouvrage à la description des *axudas* qu'il a observées dans différentes localités de Galice. Sa réponse générale au problème de la composition des groupes de travail est que dans les petites communautés "chacun aide chacun et tous participent à la fête et aux réjouissances" (*ibid.*: 119).

Pour l'essentiel, les gens de Vilatuxe expriment verbalement la même vague notion d'*axuda*. Des phrases comme "ici, nous nous entraïdons" ou "chacun attend des autres qu'ils viennent l'aider", ou "c'est un devoir pour mes voisins de travailler pour moi, et pour moi de travailler pour eux", ou encore "nous travaillons ensemble dans toutes nos activités, même si nous n'avons pas beaucoup de travail à faire", sont sur toutes les lèvres. Quand il est énoncé en termes plus spécifiques, le groupe de travail est perçu comme formé de parents et de voisins, ces deux termes étant utilisés en tant que catégories générales.

Cependant, deux problèmes découlent de cette notion idéale d'*axuda*. En premier lieu, l'appel à des aides dans n'importe quelle situation est un procédé très sélectif: étant donné la structure du peuplement à Vilatuxe (en moyenne près de 70% des habitants d'une même localité sont apparentés et les habitants de deux ou trois localités limitrophes se considèrent comme des voisins), la notion générale d'aide "parmi les parents et les voisins" ne contient aucun critère pour en sélectionner certains au détriment des autres. A l'évidence, un mécanisme plus spécifique doit jouer. En second lieu, la notion générale de réciprocité qui consiste à rendre la

même somme de travail, si elle était appliquée réellement, serait un procédé d'autodestruction, en particulier pour les exploitations qui ont une grande quantité de terres et un nombre limité de bras, et qui sont les plus dépendantes du système de l'axuda. Quelques autres formes de réciprocité doivent être valables pour elles; et je suggère que la principale ligne directrice de ces mécanismes de sélection et formes de réciprocité sont les objectifs et les intérêts spécifiques de ceux qui organisent les axudas. C'est en partant de cette hypothèse que je me propose d'étudier l'axuda organisée par la casa de Ferreiro, à Gondoriz Pequeno.

Le 26 février 1975, j'étais invité à une axuda dans la casa de Ferreiro, à Gondoriz Pequeno. L'invitation, faite par Marcelina, épouse de Ferreiro, sur la suggestion de son mari, me fut formulée en ces termes: "Venez voir comment les Gallegos s'entraident, si cela vous intéresse; vous pouvez rester manger aussi". Le travail de l'axuda consistait à enlever le fumier de l'étable et à l'épandre avec deux tracteurs dans deux champs séparés que Ferreiro voulait fertiliser. Deux tracteurs étaient nécessaires, parce que les deux champs étaient assez éloignés l'un de l'autre et aussi parce que l'étable n'avait pas été nettoyée depuis six mois. En outre, l'étable était vaste et abritait 6 vaches à l'époque du nettoyage. Elle était divisée en différentes stalles, avec une surface totale de 40 m². Le fumier était mêlé à des ajoncs pour le rendre plus épais, et cela le rendait en même temps très difficile à transporter. A cause de la somme importante de travail et sa distribution spatiale, un nombre de participants plus élevé qu'à l'ordinaire était nécessaire. Ils furent distribués de la façon suivante: dans l'étable, quatorze hommes et une femme (à cause de sa force) poussaient le fumier hors de l'étable et chargeaient les tracteurs; chaque tracteur était conduit par un homme, accompagné par deux autres (échangeant leur tour avec ceux de l'étable). Ces derniers déversaient en tas le fumier dans les champs. L'épandage était à la charge des femmes et des hommes âgés. Enfin, le dernier groupe de travail était formé de femmes à la cuisine, qui préparaient la nourriture pour le repas de midi et le dîner: c'était là un gros travail, puisque sept plats différents furent préparés.

Le groupe de travail dans son ensemble comptait 27 personnes: 3 étaient membres de la maisonnée et 24 étaient des aides ex-

térieures (voir diagramme 1). C'était un groupe anormalement important, dont la taille peut s'expliquer seulement par des contraintes particulières à l'axuda de Ferreiro. En premier lieu, l'étable datait de 1860: si Ferreiro avait construit une étable moderne, comme quelques autres l'avait fait à Vilatuxe, il aurait pu la nettoyer et transporter le fumier lui-même. Il n'avait pas voulu le faire, toutefois, arguant du fait que dans cinq ans sa femme et lui-même commenceraient à toucher leurs pensions de maladie et de retraite, dont le montant s'élèverait presque à la somme perçue actuellement pour la vente du lait de leur 6 vaches (le bénéfice brut était de 15.000 pesetas par mois, sans compter le coût du fourrage; leurs deux pensions étaient aussi calculées approximativement à 15.000 pesetas par mois en 1975). Enfin, ils s'attendaient à ce que leur fille se mariât bientôt. Puisque le groupe domestique allait éclater dans un proche avenir, il pensait que cela ne valait pas la peine d'investir quoi que ce soit dans une entreprise laitière près de sa fin.

En même temps, Ferreiro désirait achever le nettoyage de l'étable et la fertilisation des champs le plus vite possible, car il avait un travail temporaire en Andorre, qu'il devait commencer la semaine suivante. En outre, puisque la coutume veut qu'on nourrisse ses aides, un des motifs pour essayer de terminer le travail en une seule journée était de limiter les frais de nourriture. De même, demander plus d'un jour de travail aurait pu être considéré comme une situation qui n'était plus celle de l'axuda, et les gens auraient pu refuser de s'engager, puisque cela aurait restreint le temps qu'ils avaient à passer dans leurs propres champs. S'il n'y avait pas ces contraintes, Ferreiro aurait nettoyé son étable avec un nombre inférieur de personnes, plusieurs fois par an, comme font beaucoup de gens de Vilatuxe, et comme Ferreiro avait fait avant de commencer à utiliser des tracteurs et à partir pour des travaux temporaires chaque année, et avant la réduction de son groupe domestique.

La taille et la composition du groupe de travail doivent être replacées dans le cadre des activités agricoles courantes de Ferreiro d'une part, et dans le cadre de son groupe local et de sa parentèle d'autre part. L'activité agricole de la Casa de Ferreiro présente normalement une double orientation: 1) la production de

lait pour Nestlé; 2) Les cultures de subsistance dans ses propres champs. Dans ce deux activités, il arrive que la situation impose de recourir à l'axuda avec différentes équipes de travail. Pour la production laitière, Ferreiro, sa femme et sa fille forment une équipe suffisamment étoffée pour les tâches quotidiennes, mais les activités déjà citées de fenaison (une fois par an) et de nettoyage de l'étable (deux fois par an) nécessitent l'organisation d'un groupe de travail important. Dans les axudas qu'il met sur pied, Ferreiro répartit au mieux sa force de travail propre et celle des autres.

Quant aux activités concernant les cultures de subsistance, Ferreiro dépend d'un nombre limité de travailleurs extérieurs, en particulier pendant certaines périodes de pointe du cycle agricole, telle que le battage, les semailles du seigle et du maïs, la plantation des pommes de terre, la fenaison et d'autres tâches. Pour ces activités, une axuda est organisée sur la base de certains facteurs qui le lient par besoin mutuel à des voisins. Afin de mieux comprendre comment fonctionne le groupe nombreux de nettoyage de l'étable, je voudrais décrire et analyser ce système en profondeur.

Ferreiro a passé un contrat à long terme avec ses voisins immédiats de la casa de Medela et de la casa de Constante. La base de l'accord est que les trois casas possèdent des terres contiguës, qu'elles souffrent de pénurie de main-d'oeuvre, qu'elles perdent de l'argent pour louer des bras et qu'elles n'ont pas d'équipement moderne qui aurait réduit leurs besoins en travail manuel. La réciprocité à l'intérieur de ce groupe est directe et consiste en restitution mutuelle du temps de travail et de l'utilisation de l'outillage. En pratique, cela signifie que Ferreiro doit investir une partie de son temps de travail à collaborer avec ce groupe de travail. On peut argumenter que, s'ils sont tous à court de main-d'oeuvre et de temps, comment lui est-il possible d'investir ainsi une partie de son temps dans un travail d'équipe: comment trois moins peuvent-ils faire un plus? Ce qui arrive effectivement est que l'équipe fonctionne dans des situations particulières et que la forme d'activité impliquée dans ces situations tient compte de la concentration du travail plutôt que du travail en série. En d'autres termes, le genre d'activité engagée peut seulement être réa-

lisé si un groupe de personnes y est impliqué pendant un certain nombre d'heures, parce que cette activité spécifique consiste en un ensemble d'actions qui doivent être accomplies simultanément pour atteindre l'objectif. C'est précisément pourquoi ils doivent organiser une équipe sur une base permanente: s'ils ne s'étaient pas organisés, l'objectif aurait pu ne pas être atteint, étant donné l'insuffisance du nombre de bras dans chaque maisonnée pour effectuer un ensemble d'actions simultanées. Par exemple, quand Ferreiro plante des pommes de terre, il doit réaliser son travail en une seule journée, pour que la pluie n'abîme pas le tubercule. Une fois qu'il a planté les pommes de terre dans les sillons, il doit les recouvrir le jour même. Parce que les pommes de terre sont la nourriture de base et représentent aussi une part importante du fourrage, Ferreiro doit en planter un vaste champ; c'est pourquoi il doit utiliser deux paires d'animaux de trait pour tracer les sillons et une troisième pour les recouvrir. Autrement, il serait impossible de terminer le travail dans la journée. Pour être en mesure de diriger une unité de travail et d'outillage relativement importante, il a dû joindre ces forces sur une base plus ou moins permanente à celles des deux casas contiguës, dont les habitants sont d'ailleurs apparentés à sa femme: elle est à la fois la fille du frère de la mère de Ramona (casa de Constante) et la fille du fils du frère du père de la mère de la femme de Pepe (casa de Medela). Ces trois casas ensemble constituent un groupe coopératif pour la plantation des pommes de terre et pour toute autre tâche indispensable du cycle agricole. Naturellement il en existe de nombreuses qui n'exigent pas la coopération de l'équipe entière ou même de personne en sus des habitants de la casa: le récolte des pommes de terre, du maïs, etc., sont ordinairement effectuées par les seuls membres de la maisonnée. Toutefois, la base permanente du groupe coopératif des trois casas leur permet de pallier une pénurie temporaire de main-d'oeuvre dans chaque casa et d'atteindre leurs objectifs de production.

Ces trois casas font partie de la localité (lugar) de Gondoriz Pequeno, qui comprend aujourd'hui cinq maisonnées. Jusqu'en 1860, toute la terre appartenait à une seule casa, la casa de Medela; puis elle fut divisée en deux par héritage, casa de Medela et casa de Ferreiro. A la fin du XIXe siècle, la casa de Ferreiro fut

subdivisée entre deux héritiers: c'est l'origine de la casa de Constante. La quatrième et cinquième casas sont le résultat de la vente partielle de terres de la casa de Medela il y a une quarantaine d'années. Toutes les cinq sont si proches les unes des autres que leurs habitants peuvent se voir et s'entendre distinctement. Tous sont voisins au sens du mot le plus restreint possible. En outre, non seulement les chefs de maisonnées mais aussi plusieurs autres membres des casas ont des liens de parenté entre eux (voir diagramme 2). Selon la règle générale, nous sommes en présence d'une situation idéale pour l'entraide sans restriction. Cependant, comme nous l'avons vu, le groupe d'aide permanent de Ferreiro se limite à deux autres casas. Sur les deux restantes, la casa de Arca possède une étable de 7 vaches, mais y a introduit des innovations techniques qui lui permettent de travailler seule. De plus, le beau-frère du chef de famille lui prête une machine à épandre le fumier. Ainsi, la casa de Arca n'a pas besoin de recruter des bras dans le groupe proche de voisins et de parents, par contre elle est impliquée dans le système de l'axuda avec la famille du beau-frère: elle se trouve placée dans une situation qui entraîne la réciprocité envers la parentèle non-voisine. Dans la dernière maison, casa de Ines, Ines avait l'habitude d'aider Ferreiro jusqu'à ce qu'elle se débarrasse de la terre (autrefois, elle était métayère de la casa de Arca). Toutefois, comme nous le verrons plus loin, son neveu, Manuel Iglesias, qui a cessé récemment d'être un salarié agricole et a commencé à travailler sa propre terre, s'est tourné vers l'axuda de Ferreiro pour essayer de l'obliger à rendre son aide à l'avenir. Ainsi, nous pouvons voir que même à l'intérieur d'un groupe de parents et de voisins aussi étroitement uni que Gondoriz Pequeno, ce ne sont pas les obligations morales de la communauté mais les intérêts spécifiques des personnes qui déterminent la composition des groupes de travail permanents, aussi bien que les tâches qu'ils réaliseront ensemble.

Comme je l'ai mentionné ci-dessus, le nettoyage de l'étable de Ferreiro était une tâche anormalement importante qui dépassait à la fois les possibilités et le genre de travail habituel de l'équipe permanente. En plus de leur aide, Ferreiro était obligé de recruter d'autres bras à l'intérieur de la parroquia. Voyons maintenant la composition du groupe de travail. Cette composition peut

être vue, et elle l'est en réalité, sous des angles différents par les personnes elles-mêmes: les participants sont classés selon différents critères (voir diagramme 3). Cependant, puisque ceux-ci se recouvrent largement, cette classification ne donne pas de catégories nettement distinctes, et on considère que les participants sont venus pour diverses raisons qui se combinent entre elles:

1 - Le premier critère distinctif est la notion permanente de relations des participants avec Ferreiro. Bien que la terre appartienne à sa femme Marcelina, c'est lui qui la met en valeur, comme c'est la coutume à Vilatuxe où les hommes prennent les décisions concernant la production; c'est pourquoi ce sont les relations nouées avec Ferreiro et non avec sa femme qui sont ici considérées. Les trois catégories de relations utilisées par les gens dans ce contexte sont celles de la parenté, du voisinage et de l'amitié.

- a) Dans la catégorie de parents, l'intensité des relations varie: les membres de la famille nucléaire de quelqu'un sont sa parenté la plus proche (ceci inclut par extension les germains des parents); suivie par les cousins germains, les cousins éloignés (reconnus jusqu'au troisième degré: tous les cousins plus éloignés, quand ils sont reconnus comme parents, sont classés comme cousins au troisième degré) et les parents par alliance. De ce point de vue, le groupe de travail de 26 individus (à l'exclusion de Ferreiro) comprenait 17 parents: (1) sa femme Marcelina; (2) sa fille Carmen; (3) son fils Antonio; (4) un cousin éloigné Jose Arca (fils du fils du frère de la mère); (5) un cousin germain Antonio Arca (fils du frère de la mère); (6) le frère de sa femme, Herminio; (7) la femme d'Herminio, Esperanza Dobarro; (8) le fils d'Herminio, Jose Medela; (9) la fille d'Herminio, Olga Medela; (10) son gendre, Manuel Silva; (11) sa bru, Emerita Pichel; (12) une cousine germaine de sa femme, Ramona Fernandez; (13) le mari de Ramona, Constante Iglesias; (14) le neveu de Constante, Manuel Iglesias; (15) un cousin éloigné de sa femme, Pepe Rodriguez Medela; (16) une cousine éloignée de sa femme, Pura Rodriguez Medela; (17) un autre cousin éloigné de sa femme, Jose Canda (les termes employés ne sont pas les ter-

mes anthropologiques habituels, mais ce sont ceux utilisés par Ferreiro).

- b) La deuxième catégorie est celle des voisins. Tous les habitants de Gondoriz Pequeno et de sa voisine Gondoriz Grande (distante d'environ 500 mètres, voir la carte jointe) sont considérés comme des voisins; ce terme ne s'applique pas aux personnes des autres localités de la parroquia. De 15 parents (c'est-à-dire en excluant la femme et le fille de Ferreiro), 7 sont tenus en même temps pour des voisins. 3 autres membres de l'axuda sont vus par Ferreiro simplement comme des voisins: (18) Jesusa Crespo de Gondoriz Grande; (19) Luis Touves de Gondoriz Grande; (20) Manuel Calvo de Gondoriz Grande.
- c) La troisième catégorie est celle des amis. Ce terme exclut dans son acception à la fois les parents et les voisins, parce que l'amitié avec des parents et des voisins est considérée comme allant de soi. L'ami est une catégorie résiduelle, désignant des personnes qui entretiennent des relations avec l'organisateur mais n'ont pas d'autres liens avec lui; autrement dit, il n'existe pas d'autre nom pour les désigner, car l'organisateur n'a pas de raisons institutionnelles ou structurelles pour avoir ou maintenir des rapports de réciprocité. Par conséquent, cette catégorie ne recouvre aucune des deux autres. Sur les participants, 6 étaient classés comme amis par Ferreiro: (21) David Dobarro de Lodeiron (voir la carte), autrefois employé occasionnellement par Ferreiro; (22) Eduardo Ramos et (23) Bernardo Ramos, son frère, tous les deux de San Lorenzo (voir carte); (24) Jose Lopez et (25) sa femme Leonides Casado de Bustelos, dont la fille habite pendant l'année scolaire chez Ferreiro pour pouvoir aller à l'école locale; et enfin (26) Fernando Bana de Carreterra, qui est le métayer de Ferreiro.

2 - Le deuxième critère est celui qui distingue les personnes qui ont été invitées (une simple information sur le travail projeté est considérée comme une invitation) de celles qui sont venues sans invitation. Cela est possible parce que les projets de chacun sont

publiquement connus dans le voisinage. La façon habituelle d'émettre cette distinction est: "il est si brave qu'il vient sans y être invité". Sur les 24 aides (à l'exclusion des membres de la maisonnée), 11 étaient venus sans invitation: (1) Eduardo Ramos, ami et (2) Bernardo Ramos, ami; (3) David Dobarro, ami; (4) Jose Arca, cousin éloigné et voisin; (5) Antonio Arca, cousin germain et voisin; (6) Jose Canda, cousin éloigné et voisin; (7) Manuel Iglesias, parent par alliance éloigné et voisin; les quatre autres appartiennent au groupe permanent de l'axuda, dont les membres sont considérés comme venant plus ou moins automatiquement quand ils sont disponibles: (8) Pepe Rodriguez, cousin éloigné et voisin; (9) Pura Rodriguez, cousine éloignée et voisine; (10) Ramona Fernandez, cousine germaine et voisine; (11) Constante Iglesias, mari de Ramona et voisin. La seconde catégorie selon ce critère comprenait ceux à qui Ferreiro étend une certaine forme d'invitation: (1) Antonio Montoto, fils et non voisin; (2) Emerita Pichel, femme d'Antonio; (3) Manuel Silva, gendre et non voisin; (4) Herminio Medela, beau-frère et non voisin; (5) Esperanza Dobarro, femme d'Herminio; (8) Luis Touves, voisin; (9) Jesusa Crespo, voisine; (10) Manuel Calvo, voisin; (11) Jose Lopez, ami; (12) Leonides Casado, amie; (13) Fernando Bana, ami; (14) Antonio de Ramos, travailleur salarié (tracteuriste).

3 - Le troisième critère est celui qui distingue les personnes qui ont une sorte de dette envers Ferreiro de celles qui n'en ont pas. On peut aussi l'énoncer comme une distinction entre des personnes qui viennent pour remplir une obligation et celles qui viennent pour faire de Ferreiro leur obligé. Ceci est, naturellement, une classification plutôt simplifiée, puisque ceux qui viennent en paiement d'une aide antérieure sont en train, en même temps, d'établir ou de renforcer leurs droits pour de futurs services. Ainsi, la classification pourrait être comprise comme établissant une distinction entre des personnes avec lesquelles Ferreiro a des rapports d'échange par l'axuda, et des personnes qui essaient de les établir pour la première fois. Étant donné que Ferreiro vit dans un monde de relations sociales définies, la catégorie de nouveaux aides devrait être relativement peu nombreuse. Elle comprend en effet 6 personnes: (1) Antonio Arca, cousin germain et voisin, dont la femme a émigré récemment et qui par conséquent a besoin d'aide pour

le travail routinier qu'il pouvait faire jusque-là; (2) Jose Arca, cousin éloigné et voisin, salarié agricole qui a acheté récemment une faneuse et recherche des clients; (3) Manuel Iglesias, parent par alliance éloigné et voisin, autrefois salarié agricole, qui vient d'acheter une pièce de terre et qui tente d'établir des relations permanentes d'axuda; (4) et (5) les frères Eduardo et Bernardo Ramos, amis: les membres de leurs familles ont émigré. Comme ils vivent dans une petite localité (avec un prêtre et un marin à la retraite), ils ne peuvent pas établir de groupe permanent d'axuda avec le voisinage; Ferreiro est leur plus proche voisin, dans la localité la plus proche, Gondoriz Pequeno; (6) David Dobarro, ami, autrefois salarié agricole, qui a récemment occupé une pièce de terre communale et recherche des partenaires plus ou moins permanents pour une axuda.

L'autre catégorie est celle des personnes qui ont une certaine dette envers Ferreiro, soit parce qu'ils appartiennent à son groupe permanent d'axuda, soit qu'il les a aidés antérieurement ou leur a rendu une autre sorte de service. Cette catégorie compte 18 personnes. Enumérer les droits spécifiques que Ferreiro a sur eux serait ici une répétition.

Le principe opérationnel de toute la classification est exprimé sous sa forme la plus claire dans le troisième critère de distinction: entre des personnes qui viennent payer des dettes contractées, et des personnes qui investissent dans l'aide future de Ferreiro. La restitution de services rendus et la recherche d'aide future expliquent la participation à l'axuda. Cependant, pour comprendre le fonctionnement réel de ces facteurs dans la classification, il nous reste à considérer deux derniers points: en premier lieu, l'éventualité de deux ou plus axudas organisées en même temps, ce qui obligerait les personnes à choisir celle à laquelle ils participeront; et en second lieu, les différents genres de services et d'aide qui sont pris en compte pour la réciprocité.

Considérons d'abord l'éventualité de deux ou plus axudas se déroulant simultanément. En ce qui concerne l'axuda de Ferreiro, il aurait été plutôt incroyable qu'il y ait deux axudas en même temps à cette époque particulière de l'année (hiver), quand le travail est rare. En outre, il serait invraisemblable qu'il y ait deux axudas comme celle de Ferreiro, car il est exceptionnel d'avoir autant

d'aides (dans ce cas, c'était justifié par les conditions particulières que j'ai exposées plus haut). En général, la simultanéité de deux ou plus axudas est hautement improbable dans la même localité ou dans un groupe de localités avoisinantes, où les organisateurs auraient eu à recruter les participants essentiellement parmi les mêmes gens. Si, pour quelque raison, deux individus planifiaient leur axuda le même jour, l'un d'eux l'ajournerait au profit de l'autre, à la suite d'une discussion ouverte et amicale, mais vive. J'ai été le témoin de plusieurs discussions de ce genre, généralement en été, quand on devait régler le problème de savoir qui le premier couperait son foin, battrait son blé et son seigle, etc. En général, il existe un ordre habituel de préférence, établi sur la base de conditions telle que l'approche facile pour la batteuse, l'accès à l'eau, etc. C'est seulement lorsque ces conditions changent que des problèmes peuvent survenir. Par exemple, quand Ferreiro fit ses foins l'été 1975, il avait supposé qu'il serait le premier comme d'habitude; mais comme ce fut une année anormalement sèche et que la casa de Medela n'eût pas assez d'eau pour l'irrigation, leur fenaison eut lieu la première. La décision fut prise quand les Medela commencèrent leur fenaison et que Ferreiro se joignit à eux; sa propre fenaison, projetée pour le même jour fut reportée.

Il reste, bien sûr, l'éventualité de deux ou plus axudas organisées concurremment dans des localités plus éloignées de la même parroquia. Dans ce cas, chacun a son propre "noyau" auquel se rattacher et les gens qui ne sont pas engagés par leurs relations personnelles avec les organisateurs peuvent choisir de participer au gré de leurs propres intérêts. Prenons comme exemple le cas de ces aides que Ferreiro n'avait pas invités et qui l'ont aidé pour la première fois. S'ils sont venus, c'était parce qu'ils avaient réalisé que Ferreiro était la personne la plus apte, à la fois socialement et géographiquement, à leur rendre service en retour. Quant aux personnes qui sont venues sur invitation, elles l'ont fait pour s'acquitter d'une obligation déjà contractée. Si elles n'avaient pas participé à l'axuda de Ferreiro sans avoir une bonne excuse, comme la maladie ou l'obligation de se rendre à la foire, elles auraient couru le risque de se voir refuser leur demande pour une aide future. Cela arrive seulement quand on n'attend pas d'aide

à l'avenir: par exemple Adolfo Iglesias, un parent par alliance éligé et voisin de Ferreiro, est un métayer qui avait l'habitude d'échanger du travail avec Ferreiro. Avant l'axuda de Ferreiro, il avait rendu sa terre et il était sur le point de partir à l'étranger; aussi n'aura-t-il plus besoin de l'aide de Ferreiro à l'avenir. C'est pourquoi, il n'était pas venu et Ferreiro ne l'avait pas invité. En outre, depuis qu'il avait quitté son domicile pour un autre endroit, il n'était plus considéré comme voisin. Les participants à l'axuda de Ferreiro qui n'étaient ni de nouveaux travailleurs, ni des membres de son groupe d'axuda permanent seraient donc venus malgré l'existence d'une autre axuda, car ils l'ont choisi comme leur partenaire d'échange de travail. Ainsi, ce sont les buts et les intérêts spécifiques qui engagent les aides à établir des relations particulières d'axuda; en même temps, ces buts et ces intérêts, connus de l'organisateur, l'aident à manoeuvrer ses ressources et à les utiliser au mieux.

Considérons ensuite les genres de services et d'aide entraînés par l'axuda. Idéalement, l'axuda est conçue simplement comme un échange de travail. Mais il y a aussi d'autres considérations qui compliquent les choses. Plus haut, nous avons exposé la forme générale de l'axuda en tant qu'institution, la situation particulière de la casa de Ferreiro, et la composition du groupe de travail telle qu'elle était vue par l'organisateur et les participants. Maintenant, il nous reste à essayer de trouver le rationnel derrière la composition du groupe, ou autrement dit les stratégies développées par Ferreiro dans cette situation.

A l'intérieur de la perspective générale plus ou moins permanente qui est de tirer la subsistance de la maisonnée des travaux agricoles, Ferreiro a dans cette situation précise un but spécifique qui est de nettoyer l'étable et fertiliser les champs avec le fumier. Le problème à résoudre était pour lui le suivant: étant donné la forme et la taille de l'étable et la quantité de fumier d'une part, et l'étendue des terres à fertiliser d'autre part, il lui était indispensable de recruter outre les membres de son groupe d'axuda habituel un grand nombre d'aides. Ceci en soi ne déterminait ni le nombre exact de personnes ni leur qualité. A part pour les deux conducteurs de tracteurs, aucune qualification n'était demandée pour effectuer le travail. D'ailleurs, bien que l'entraide

soit une norme idéale de comportement entre parents et voisins, elle se réfère non pas au recrutement effectif, mais aux possibilités de recrutement à l'intérieur de plusieurs catégories de personnes. Les participants n'étaient pas là en tant que membres de catégories nettement tranchées, mais en tant qu'individus poursuivant leurs propres intérêts. Ferreiro par conséquent avait à construire sa stratégie non pas sur une norme idéale, mais sur les intérêts réels ou potentiels des participants. D'autre part, son propre objectif ne pouvait pas être simplement de "réunir le plus d'aides possible". Il était conditionné par une considération essentielle: comment prendre le plus d'aides possible sans s'engager lui-même à une restitution impossible. Idéalement, la principale "monnaie d'échange" de l'axuda est le travail manuel. En même temps, c'était la ressource la plus rare dans la maisonnée de Ferreiro: donc, sa stratégie principale consistait à essayer de recruter des personnes à qui il pouvait rendre (ou en fait il avait déjà rendu) d'une autre façon. Les formes à sa portée et dont il usait peuvent être exposées grâce à l'exemple de quelques personnes sur lesquelles il avait un droit établi antérieurement. Son fils est un ouvrier spécialisé, un conducteur de tracteur. Il ne possède pas de terre et utilise celle de son père pour ramasser du bois de chauffage. Le beau-frère de Ferreiro, bien qu'il possède un droit sur une part des terres de ce dernier, ne les travaille pas; toutefois, il a pris une part du foin de la maisonnée pour son propre bétail. Le gendre de Ferreiro, un salarié agricole sans terre, reçoit de lui des pommes de terres toute l'année. Jesusa Crespo, une voisine, utilise occasionnellement les vaches et la charrette de Ferreiro. Jose Lopez, un ami, a demandé à Ferreiro d'héberger sa fille pour qu'elle puisse aller à l'école locale. Luis Touves, voisin, a une femme qui a fait des piqûres à la femme de Ferreiro (elle a appris à les faire grâce à son cousin qui est docteur dans une ville voisine).

Par ailleurs, comme dans la plupart des décisions, il y avait dans l'axuda de Ferreiro une part sur laquelle il n'avait pas de contrôle direct et qu'il ne pouvait pas manoeuvrer: les gens qui venaient avec l'intention d'établir un droit sur son aide future. Puisque l'aide qu'ils recherchaient était toujours manuelle, c'était un gros problème pour Ferreiro. Ce fut le cas pour Eduardo

et Bernardo Ramos, des amis que Ferreiro dut par la suite aider pour le nettoyage de leur étable; pour David Dobarro, qui obtint aussi l'aide de Ferreiro pour nettoyer son étable; pour Manuel Iglesias, que Ferreiro aida pour la fenaison, et pour plusieurs autres. Ferreiro aurait pu refuser leur aide en ne pratiquant pas la réciprocité après, ou en leur disant simplement qu'il avait déjà assez de bras (de nouveaux aides auraient compris cela d'eux-mêmes et n'auraient pas insisté). S'il avait agi ainsi, personne ne l'en aurait blâmé: tout le monde sait qu'ils sont peu nombreux dans sa casa et qu'ils doivent s'occuper d'une grande quantité de terres pour survivre. Comme tout le monde, il avait le droit de refuser les engagements superflus. En outre, personne ne serait en mesure de passer son propre temps de travail à aider quelqu'un qui ne peut ou ne veut pas rendre plus tard. Si c'était dans l'intérêt des nouveaux aides d'établir des droits futurs sur Ferreiro, c'était aussi dans l'intérêt de Ferreiro de ne pas refuser cette aide. Les mêmes raisons qui le conduisirent à organiser un groupe de travail - la pénurie de travail manuel - et les raisons propres à cette axuda particulière l'ont conduit à accepter la collaboration de nouveaux aides. Il devait considérer cela et rationaliser ses propres ressources en personnel pour dépasser ses limites, toute en restant en mesure de rembourser en "monnaie de restitution directe de travail" de temps à autre des individus qui ne sont pas membres de son groupe permanent de travail. Par conséquent, bien qu'il soit incapable de manoeuvrer sur ce terrain, il doit être prêt à faire face. "Il y a toujours l'un d'entre nous prêt à se rendre à une axuda" dit Ferreiro, et c'est vrai. Il existe un autre fait à considérer ici et qui est bien connu de lui: Gondoriz Pequeno et Gondoriz Grande sont deux localités très touchées par l'émigration. Elles se dépeuplent de plus en plus, parce qu'elles sont situées dans un endroit éloigné, à l'écart des routes, des magasins, des transports, etc. L'emplacement des champs rend difficile le travail mécanique et donc beaucoup d'efforts humains doivent être consacrés au travail agricole. Les jeunes abandonnent les localités, tandis que leurs habitants vieillissent. Ainsi, tout nouveau aide est bienvenu, car il crée une garantie pour des axudas futures; d'ailleurs, les nouveaux aides sont très rares.

Plusieurs conclusions peuvent être tirées des données que j'ai présentées. En premier lieu, il est nécessaire d'établir une

nette distinction entre l'*axuda* en tant que norme et en tant que situation de réciprocité. Bien qu'elle puisse être utilisée en référence à une *axuda* particulière, la norme n'a pas de pouvoir explicatif spécifique: elle est habituellement exprimée verbalement dans des phrases du genre "chacun aide chacun" ou "les voisins et les parents s'entraident". Elle peut être vue simplement comme le moyen utilisé par les Galiciens pour justifier automatiquement leur comportement, ou exprimée oralement de façon elliptique. Puisqu'il n'y a pas de référence particulière à autre chose qu'une entraide, il n'existe pas non plus de possibilité de contradiction entre la norme et la situation réelle. A ce niveau, n'importe quel cas d'*axuda* peut être envisagé comme conforme à la norme.

Par ailleurs, si faible qu'elle soit, cette relation très générale entre la norme exprimée et un cas réel d'*axuda* est la seule existante. Cela ne signifie pas que chaque *axuda* doit et peut être prise comme un fait complètement isolé. Elle provient de faits antérieurs et conduit à des faits futurs; elle est structurée en fonction de ces relations. C'est une situation intentionnelle, en ce sens que chaque organisateur et chaque participant a un objectif clair. En même temps, chaque organisateur et chaque participant doivent agir dans le cadre de certaines limites et restrictions qui règlent leur comportement. Ces conditions donc peuvent être envisagées comme un autre ensemble de normes, c'est-à-dire des normes opérationnelles. Puisque le trait essentiel de l'*axuda* est la réciprocité, la réciprocité est aussi le point de référence essentiel de ces normes opérationnelles. Chaque organisateur doit décider si les activités projetées peuvent être réalisées par les membres de sa maisonnée, ce qui évite de contracter une obligation. Sinon, il doit statuer sur la dimension approximative du groupe de travail nécessaire, ce qui dépend de deux facteurs: le volume de travail et sa capacité à restituer l'aide fournie. Bien que la réciprocité soit conceptualisée idéalement comme une restitution directe de travail, un organisateur doit évaluer d'autres "monnaies d'échange" qui lui conviennent et la possibilité de s'en servir.

Les diverses "monnaies d'échange" peuvent être classées ainsi: (1) restitution directe de travail; (2) prêt d'outillage, d'équipement, etc; (3) biens et articles de consommation fournis par le domaine familial; (4) autres services non spécifiques; (5)

espèces. Au niveau conceptuel, les personnes les classent plus ou moins selon cet ordre de préférence décroissant; en pratique, toutefois, leurs préférences varient en fonction de chaque situation particulière. La seule exception est l'argent, qui, dans des conditions normales, n'est pas du tout acceptable: quelqu'un qui a été payé en espèces ne pourrait considérer son travail comme une axuda mais comme un travail salarié ordinaire.

Le modèle explicatif qui pourrait se dégager de cette analyse devrait contenir comme éléments essentiels d'une part, un ensemble d'objectifs poursuivis qui forme la routine de la vie rurale en Galice, et d'autre part, ce qu'on peut appeler au sens large du terme les ressources (les terres et leur mise en valeur, le travail, l'outillage et l'équipement, les articles de consommation produits sur place, les espèces, etc). Ces ressources sont distribuées de façon permanente et raisonnée (nous pourrions dire aussi de façon routinière) en fonction de la maisonnée et des catégories (celles de parents, voisins, amis, etc), mais elles peuvent être momentanément redistribuées ou nouvellement réparties en fonction des tâches. C'est sur cette redistribution momentanée ou nouvelle répartition que porte la stratégie du comportement. Un tel modèle est formulable en termes généraux, mais pour l'appliquer à un cas particulier, il faut lui ajouter des modifications de détail.

Il y a nécessairement auto-acceptation de ce modèle, en ce sens que chaque individu peut s'il le désire se mettre hors de son champ d'opération, par exemple en émigrant et en évitant ainsi l'engagement dans une vie routinière; ou en basant sa stratégie sur la production laitière modernisée et en échappant ainsi à l'auto-subsistance et aux activités rattachées à la production laitière traditionnelle, non-mécanisée (jusqu'ici une simple éventualité théorique). Cependant, tant qu'il reste dans le cadre normal de son activité quotidienne, tel qu'il est conçu par lui-même et par les autres, il est engagé dans le système de l'axuda, conforme à ce modèle.

Bibliographie

- Artime, M. "A Vecina, a Parroquia e a Propiedade Xermanica en Galicia", *Estudos do Dereito Civil en Galicia*, Santiago de Compostela, Academia Galega de Xurisprudencia e Lexislacion, 1973.
- Barth, F. *Models of Social Organization*, Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland, 1966, Occasional Paper Nº 23.
- Beiras, X. *O Atrazo Economico de Galicia*, Galaxia, 1972, Santiago de Compostela.
- Holy, L. "Toka Ploughing Teams: towards a decision model of social recruitment", in M. Stuchlick (ed.) *Goals and Behaviour*, Queen's University Papers in Anthropology, 1977, Vol. 2.
- Lison Tolosana, C. "Anthropologia Social de Galicia", *Editorial Siglo XXI*, Madrid, 1971.
- Risco, S.M. *El Regimen juridico de la propiedad territorial en Galicia*, Buenos Aires, Editorial Citania, 1958.

Diagramme 1

Participants mentionnés par Ferreiro

- (1) Xesua Montoto Arca, dit Ferreiro, organisateur
- (2) Marcelina Medela Tain, sa femme
- (3) Carmen Montoto Medela, fille célibataire
- (4) Antonio Montoto Medela, fils, non-voisin
- (5) Emerita Pichel, bru, femme d'Antonio
- (6) Manuel Silva, gendre, non-voisin
- (7) Herminio Medela Tain, beau-frère, non-voisin
- (8) Esperanza Dobarro Gomez, femme d'Herminio
- (9) Jose Medela Dobarro, fils d'Herminio
- (10) Olga Medela Dobarro, fille d'Herminio
- (11) Jose Arca, cousin éloigné et voisin
- (12) Antonio Arca, cousin germain et voisin
- (13) Jose Canda, cousin éloigné de sa femme et voisin
- (14) Ramona Fernandez Medela, cousine germaine de sa femme et voisine
- (15) Constante Iglesias Cavano, mari de Ramona
- (16) Jose Rodriguez Medela, cousin éloigné de sa femme et voisin
- (17) Pura Rodriguez Medela, cousine éloignée de sa femme et voisine
- (18) Manuel Iglesias, parent par alliance éloigné et voisin
- (19) Jesusa Crespo, voisine
- (20) Luis Touves, voisin
- (21) Manuel Calvo, voisin
- (22) David Dobarro, ami d'un village éloigné (Lodeiron)
- (23) Eduardo Ramos, ami d'un village éloigné (San Lorenzo)
- (24) Bernardo Ramos, ami d'un village éloigné (San Lorenzo)
- (25) Fernando Bana Marcote, ami d'un village éloigné (Carretera)
- (26) Leonides Casado, amie d'un village éloigné (Bustelos)
- (27) Jose Lopez, ami d'un village éloigné (Bustelos)

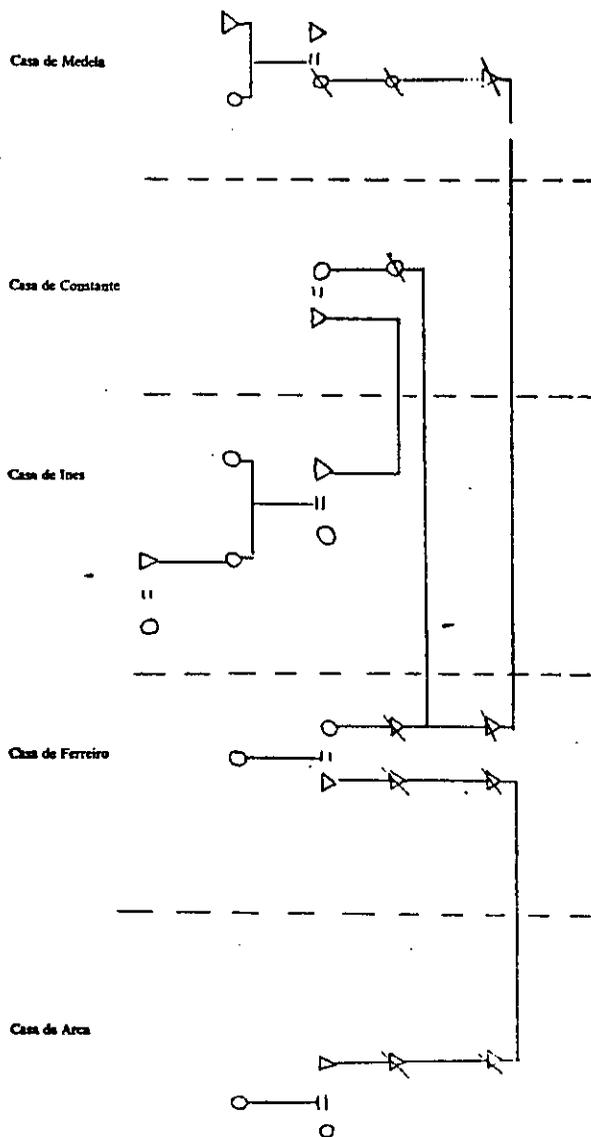


DIAGRAMA 2

CASAS A GONDORIZ PEQUENO

Diagramme 3

Participants vus par eux-mêmes

	degré de parenté	voisin	ami	in- vité	rétribuant un service antérieur
(1) Marcelina	femme				
(2) Carmen	filie				
(3) Antonio Mototo	fil			oui	oui
(4) Jose Arca	cousin éloigné	oui			
(5) Antonio Arca	cousin germain	oui			
(6) Herminio Medela	frère de la femme			oui	oui
(7) Esperanza Dobarro	femme du frère de la femme			oui	oui
(8) Jose Medela	fil			oui	oui
(9) Olga Medela	frère femme			oui	oui
(10) Manuel Silva	gendre			oui	oui
(11) Emerita Pichel	bru			oui	oui
(12) Ramona Fernandez	cousine germ. de la femme	oui			oui
(13) Constante Iglesias	mari de Ramona	oui			oui
(14) Pepe Rodriguez	cous. éloigné de la femme	oui			oui
(15) Pura Rodriguez	cous. eloignée de la femme	oui			oui
(16) José Canda	cous. éloigné de la femme	oui			oui
(17) Manuel Iglesias	neveu de Constante	oui			oui
(18) David Dobarro			oui		
(19) Eduardo Ramos			oui		
(20) Bernardo Ramos			oui		
(21) Jose Lopez			oui	oui	oui
(22) Leonides Casado			oui	oui	oui
(23) Fernando Bana			oui	oui	oui
(24) Jesusa Crespo		oui	oui	oui	oui
(25) Luis Touves		oui		oui	oui
(26) Manuel Calvo		oui		oui	oui

LOGIQUE PAYSANNE DANS LA MAITRISE DE L'ESPACE: LE VILLAGE SÃO JOÃO DO MONTE AU PORTUGAL

Maria Edy de CHONCHOL (CNRS Paris)

Cette étude s'aligne sur une conception géo-anthropologique du milieu physique comme potentiel de ressources pour la vie des individus, avec un accent spécial sur les différentes stratégies d'occupation, d'appropriation, de gestion et utilisation de l'espace par les groupes humains qui l'habitent (Gourou 1970). Le milieu naturel aux frontières plus ou moins précises devient alors un ensemble de ressources à gérer et le terrain une base opérationnelle d'actions multiples entraînant des modifications diverses et visant le contrôle de ces territoires afin d'assurer la reproduction de la vie. Les ressources constituent l'ensemble des éléments de l'espace physique susceptibles d'être utilisés pour la satisfaction des besoins des sociétés qui l'habitent. En effet, les éléments de la nature ne sont pas des ressources en eux-mêmes. Ils le deviennent en tant que moyens de satisfaire directement ou indirectement des besoins (Godard 1980). Encore faut-il que les individus aient la compétence technique pour les extraire de la nature ou les mettre en valeur afin de les rendre utilisables. Dans ce sens la notion de ressource implique que la société possède une certaine interprétation de l'espace physique et qu'elle soit capable de combiner ses moyens intellectuels avec des moyens matériels afin d'agir sur le milieu et de l'utiliser en vue de sa propre reproduction physique et sociale. Cette approche a comme point de départ la notion de besoin médiatisée par la technique conçue comme un moyen nécessaire et adapté à la mise en valeur de ces mêmes ressources. Il ne s'agit

ni simplement des données de la nature ni des éléments du milieu dissociés de l'action des individus. C'est bien plutôt le milieu-ressource, la nature appréhendée et maîtrisée par l'homme, comme un espace de reproduction de la vie (Godelier 1974, 1978).

Cet espace ressource, support des activités des hommes, est caractérisé par la spécificité d'écosystèmes divers avec les potentialités et les entraves qui lui sont propres. La connaissance de ces milieux spécifiques indique les contraintes qui s'imposent mais oriente aussi sur ce qu'il est possible de faire. Les écosystèmes sont aussi constitués par un ensemble d'éléments naturels qui se combinent, se structurent, évoluent et se modifient continuellement. De là aussi le concept d'une certaine logique de la nature qui, à travers l'organisation de tous les éléments qui la constituent, cherche à se reproduire dans un certain équilibre continuellement renouvelé (Bertrand, 1975, Bertrand et Raynaud, 1978). Or, les données de la nature évoluent et se modifient en rapport étroit avec les activités des groupes humains qui l'habitent. Le système d'appropriation de la terre, par exemple, et les modes d'utilisation du sol sont des formes de modification du milieu. L'activité agricole peut ainsi être considérée comme l'ensemble des interventions, des aménagements et des travaux qui distribuent et redistribuent les ressources, transforment le paysage et modifient constamment le milieu pour produire ce dont l'homme a besoin. Le territoire est donc conçu comme un ensemble de ressources continuellement redistribuées et aménagées afin de permettre la production et la reproduction de la vie.

Les réflexions précédentes nous amènent à considérer que le paysan autoplanifie ses activités en élaborant une stratégie d'aménagement et d'utilisation de l'espace selon le niveau de connaissance qu'il a des possibilités et des contraintes du milieu avec l'ensemble des techniques qu'il met en oeuvre. Il établit les conditions d'appropriation de ces ressources, les formes sociales d'accès à celles-ci, leur modalité de distribution parmi les familles et parmi les individus au sein des familles. La maîtrise de cet espace se fonde ainsi sur la capacité de l'homme à élaborer les stratégies multiples afin d'adapter ses besoins aux possibilités d'un milieu à exploiter qui lui assure un espace de vie. Pour cela, il

se sert des divers moyens techniques dont il dispose ou il est amené à en créer d'autres; il invente des systèmes d'alliance pour assurer les travaux nécessaires et il formule des stratégies diverses d'appropriation et d'exploitation des ressources (Bourdieu, 1972; Iturra, 1981). Cette capacité de manipulation des éléments réels et cette possibilité de gérer à ses propres fins son milieu est ce que nous appelons la logique paysanne dans la maîtrise de son espace. Le sens de ces processus assure une stratégie de vie.

La démarche locale

Dans le cas de notre recherche, l'approche est systématique et locale. Il s'agit de l'étude d'un espace local considéré comme un lieu privilégié de réflexion permettant de saisir à l'échelle micro-régionale, comme le village, la complexité d'un territoire pris dans sa globalité sans oublier naturellement de le re-situer dans des espaces plus étendus avec lesquels le système local établit des rapports significatifs. Cette approche correspond aux orientations de recherche qui ont été tracées par les géographes G. Sautter et P. Pélissier pour un grand nombre d'études de l'espace rural en Afrique connues comme les "cartes du terroir" ou les monographies de village. Cette démarche doit nous fournir la base d'une observation systématique du terrain à partir d'un dossier cartographique construit selon les besoins de l'étude.¹

Dans le cadre de notre recherche nous considérons l'aldeia comme un système social, micro-régional, reposant sur une base territoriale délimitée, habitée par une population qui à travers une vie commune de plusieurs siècles développe des rapports étroits avec son milieu physique. Deux idées principales fondent cette approche: un espace physique compris dans des limites plus ou moins précises, une communauté villageoise présentant une cohérence et une permanence suffisantes pour établir des rapports particuliers avec ce territoire et comme telle se distinguer des communautés voisines. Entre les deux termes, territoire et communauté, il existe une réciprocité: l'ensemble de l'espace-aldeia est identifié

comme appartenant au village et la communauté qui l'habite se définit comme telle parce qu'elle vit et occupe cet espace. Dans cette double appartenance un système villageois prend corps et se constitue à travers le temps en recherchant la manière de se reproduire continuellement. Les hommes qui y vivent et qui s'identifient comme appartenant à l'Aldeia élaborent les éléments stratégiques qui permettent la reproduction sociale du système comme un tout.

Cette communauté villageoise est formée essentiellement de petits agriculteurs qui fondent leur existence et celle de leur groupe domestique sur le travail de la terre qui leur fournit les moyens d'une économie de subsistance. Ce cycle de la vie dont le rythme est assuré par la production agricole dans un processus continuellement repris et renouvelé se fonde sur une certaine logique paysanne dont le but principal est la maîtrise de l'espace occupé. Dans le cadre de notre étude, la maîtrise de l'espace physique est le processus par lequel un territoire est occupé, aménagé, contrôlé et mis en valeur (socialement et matériellement) par les hommes qui l'habitent et qui en vivent dans le but d'assurer leur reproduction et de préserver les rapports noués avec ces territoires. Nous nous demandons quelle est la rationalité qui commande les stratégies engagées, quelle est la logique de ce processus et pour la saisir nous proposons une démarche analytique qui comprend une triple approche de l'espace.

a. le terroir identifié ou la reconnaissance des limites du village par ses habitants ainsi que les formes de son occupation.

b. le terroir approprié ou l'accès à la terre par l'appropriation de l'espace. Cela implique le partage de la terre par l'héritage ou par le mariage ainsi que le transfert des droits de propriété par l'achat.

c. le terroir exploité ou la mise en valeur des terres utilisées à des fins agricoles: le but, les modalités et le rythme de ce processus comme le cycle des cultures qui assurent une économie de subsistance.

Les unités d'observation pour chacune des ces trois parties ne sont pas les mêmes. Le terroir identifié sera saisi au niveau de la communauté et de l'aldeia comme espace physique pris dans sa globalité. Les formes d'appropriation du terroir ainsi que les modalités de son exploitation seront observées au sein de chaque groupe domestique. Nous nous appuyons ici sur le concept élaboré par Jack Goody qui évoque le groupe domestique sous une triple dimension: unité économique de production et de consommation, unité de reproduction et unité de résidence. L'approche est opérationnelle dans l'analyse du milieu rural portugais où la vie et l'économie domestique s'organisent autour d'une unité d'exploitation agricole afin de répondre aux besoins essentiels de la reproduction sociale de ses propres membres, habitant la même maison (Jack Goody, 1972, 1976).

a. Le terroir identifié

São João do Monte, aldeia du Conseil de Nelas, District de Viseu, est située dans la région de Beira Alta dans le nord du Portugal. La prédominance de la petite propriété agraire a depuis longtemps caractérisé le nord du pays par opposition aux régions du sud du Tejo marquées par la présence de la grande propriété latifondiaire.

São João do Monte s'insère dans la tradition des "aldeias" du nord du type "transmontano" (Ribeiro, 1963) constituées par de petites agglomérations assez closes toujours marquées par les origines communautaires de leur système: les terres collectives donnant accès au pâturage, à la cueillette, au bois de feu, au four partagé par les voisins. Les terres cultivées arrivent jusqu'aux murs des maisons et se distribuent autour dans un découpage minutieux qui prend très souvent la forme de jardins laborieusement travaillés. Cela au milieu d'une zone de forêt où prédomine le pin maritime appelé sur place pinheiro bravo.

Ce village de petits cultivateurs répond ainsi au modèle d'un noyau résidentiel assez réduit, 254 habitants répartis dans 56

maisons groupées autour d'une église, de l'école et surtout de la place de la fontaine. Celle-ci se trouve en face de l'ancienne maison du morgado, puissant seigneur possédant au début du siècle une partie importante des terres de São João.² Notre étude ne nous permet pas de vérifier cet aspect pourtant important de l'histoire du village mais le témoignage de ses habitants actuels et la présence d'une famille assez aisée descendant du morgado nous indiquent que son influence a marqué la vie locale.

Les paysans du village étaient, à l'époque, des travailleurs sans terre ou qui possédaient des petits lopins insuffisants. L'accès à cette ressource par les agriculteurs de S. João est en réalité bien récent et remonte à l'histoire assez proche de la génération actuelle. Ce fait rejoint l'évolution de la propriété rurale dans le pays et spécialement dans la région nord où nous pouvons vérifier une augmentation nette (une croissance absolue et relative) du nombre d'agriculteurs dits "isolés" ou indépendants travaillant sans patron (Cabral, Ferreira, 1972). Dans le District de Viseu, le nombre d'agriculteurs "isolés" était, en 1950, de 2,4 pour un patron, et il atteint 20,2 en 1970. Aujourd'hui la main d'oeuvre salariée n'existe presque plus à S. João, la grande majorité de ces agriculteurs cultivent leur propre terre ou sont les maîtres de l'exploitation de terres louées à d'autres. Cette évolution est assez récente; elle date des années 60 et coïncide avec le changement du mode d'occupation des terres agricoles du village dont le noyau se déplace des régions plus éloignées au sud-est du territoire villageois vers l'ouest dans un mouvement de rapprochement de l'espace habité et d'occupation de terres plus plates.

Afin de mieux saisir l'ensemble du territoire considéré comme appartenant au village nous commencerons par l'examen de la situation de l'aldeia dans sa petite région, le milieu naturel, les limites des terres cultivées, les frontières naturelles de l'espace villageois et finalement la perception qu'en ont ses propres habitants. Dans cette approche, nous distinguerons aussi l'espace habité et l'espace agricole.

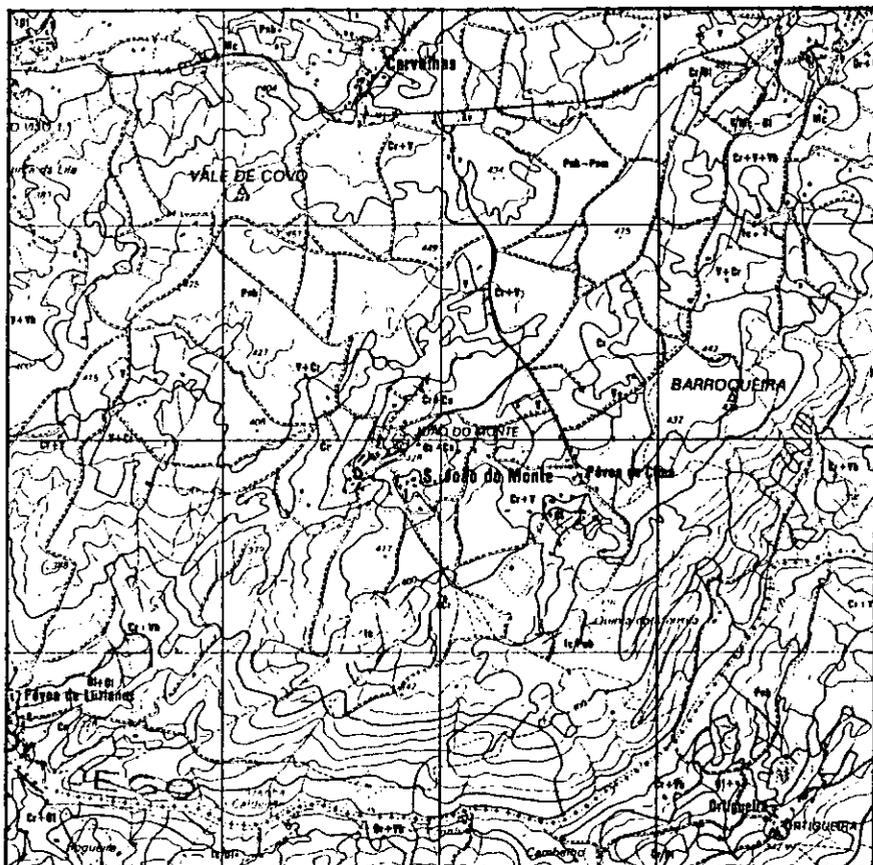
Géographiquement, São João do Monte se situe dans les terres de la Freguesia de Senhorim, paroisse regroupant un ensemble de 13 villages dans la région de l'interfluve du Dão et du Mondego.

L'histoire de l'occupation de ses terres est très ancienne puisque Senhorim fut, au bas Moyen Age, probablement avant le XII^{ème} siècle, la tête d'une "Terra". Les "Terras" étaient de grandes circonscriptions ou divisions territoriales établies à des fins d'administration militaire et civile. Directement soumises au pouvoir du roi, elles avaient à leur tête un noble alors nommé homme-riche, tenant ou seigneur de la terre. En réalité le toponyme villa Seniorinus paraît être un génitif, diminutif de senior, très employé au Moyen Age. En revenant à sa situation géographique, rappelons qu'un "diplôme" de l'an 1 100 définit les limites des terres de Senhorim entre les fleuves Dão et Mondego. Mais au lieu de se placer dans l'angle étroit de la confluence des deux fleuves, ces terres coïncidaient plutôt avec l'actuel Conseil de Nelas auquel il a été administrativement rattaché depuis 1852. Le fait est à signaler parce que les terres méridionales de São João avancent jusqu'aux marges du Mondego. L'histoire ancienne de cette occupation et l'étendue de cette frontière de l'aldeia semblent être encore présents dans la mémoire de sa population actuelle.

Observons d'abord la carte de situation de S.J.M. dans sa micro-région montagnarde percée par la vallée du Mondego. Le village se situe sur le versant nord de cette vallée sur un promontoire qui s'élève à 430 m d'altitude. Celui-ci descend brusquement au sud et s'ouvre par contre vers le nord sur un plateau qui s'étend vers les terres de Carvalhas, de Vila Ruiva et de Senhorim. Au sud-ouest le territoire du village se confronte avec les terres de Luzianes situées sur les marges du Mondego, et à l'est avec Povoá de Cima. Ces cinq villages voisinant les terres de S.J.M. appartiennent à la Freguesia de Senhorim et gardent avec notre aldeia un rapport important dans la délimitation de ses propres frontières. Cette ligne de confrontation avec des territoires voisins sont les points sensibles où se définissent la démarcation entre "l'en-deçà" et "l'au-delà" entre "nous" et les "autres".

Les limites administratives de l'aldeia n'existent pas, la Freguesia étant la plus petite division officielle du territoire national. Héritière des anciennes "villae" fondées du temps des romains (Sampaio, 1979), la Freguesia actuelle est constituée par un ensemble d'aldeias qui semblent maintenir entre elles des rapports

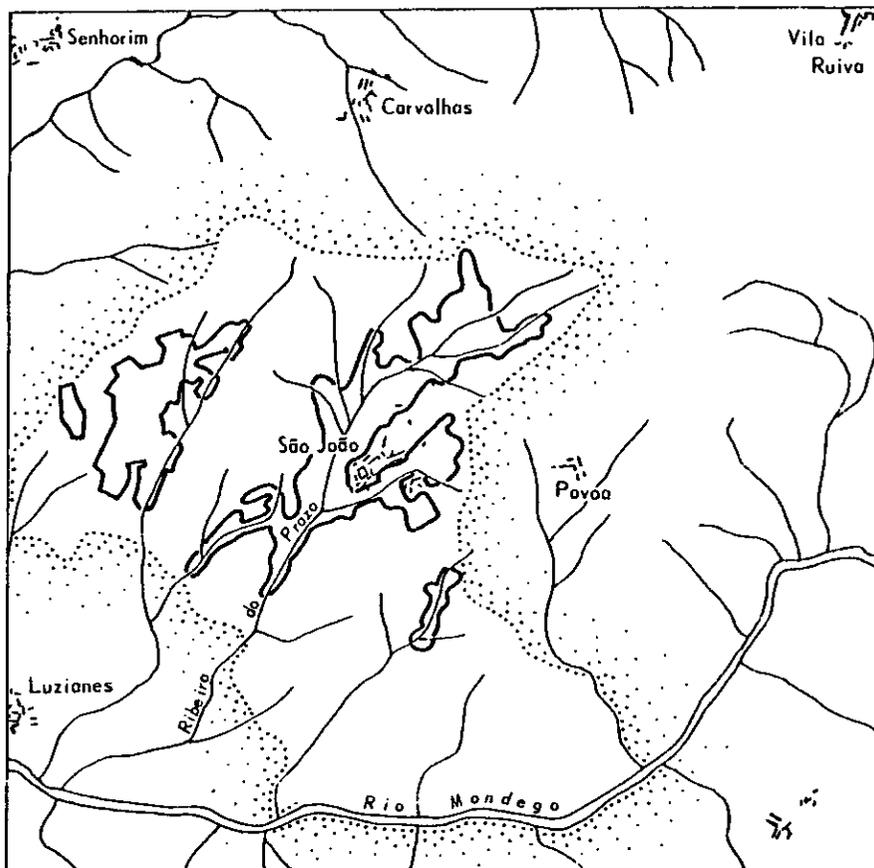
SÃO JOÃO DO MONTE : LA MICRO-RÉGION



Source :

Carta agrícola e florestal , 1976
Ministerio da Agricultura , Portugal

SÃO JOÃO DO MONTE : LE TERROIR



-  cours d'eau
-  aldeia
-  terres cultivées de São João
-  limite approximative du terroir

plus intenses qu'avec d'autres freguesias. L'étude de Iturra (1983) sur S.J.M. à propos des stratégies matrimoniales dans le village nous le confirme. Cependant chaque aldeia au sein de la freguesia constitue en soi une communauté d'une cohésion assez forte pour lui permettre de subsister comme système de vie et de reproduction sociale. L'unité aldeia semble donc plus significative pour les habitants que la Freguesia. Les personnes appartiennent au village, et ce n'est pas la Freguesia le point de référence essentiel. Les recherches anthropologiques menées par Brian O'Neil (1982) dans un village de Trás-os-Montes sur la hiérarchie sociale au sein du groupe villageois permettent également de retrouver une réalité de l'aldeia plus forte que celle de la Freguesia. Rappelons aussi les résultats de l'étude de Armindo dos Santos (1984) sur l'aldeia de Chãos dans la région de Beira Baixa. Dans ce dernier cas on constate même un certain refus de la Freguesia de la part des villageois.

Ce sont justement les limites de ce système de l'aldeia, de cet espace-village, que nous essayons de définir. Au premier abord la démarche ne paraît pas difficile. Une aldeia finit là où l'autre commence. Mais en réalité la notion d'une frontière villageoise qui délimite un espace physique au-delà duquel le village cesse d'exister pour céder la place à d'autres réalités étrangères au système local n'est pas le simple fait d'un découpage sur une carte géographique. La première question que nous nous posons est la suivante: comment est tracée cette ligne d'auto-identification de l'espace? Quels sont les éléments de ce processus qui permettent d'appréhender un espace comme appartenant à la communauté villageoise?

Nous essayerons ici de saisir cette configuration imaginaire représentée sur un espace concret. L'enjeu semble s'établir entre l'appréhension de la part des habitants du village de l'extension et des limites de leur propre espace et des tracés repérés dans le paysage. Cet espace peut, d'autre part, présenter des frontières mouvantes, puisqu'une certaine évolution doit s'opérer au cours des années. Nos observations ne nous permettent que d'établir l'état de la situation actuelle avec un certain appui sur ce qui est la mémoire des villageois d'aujourd'hui.

La carte du terroir qui devait nous aider à délimiter le territoire appartenant à S.J. s'est heurtée à de sérieux problèmes

d'élaboration sur le terrain. En réalité, la ligne qui devise le terroir de S. João des villages voisins passe par une zone de forêt dont la propriété privée ou communale est difficile à préciser sur le terrain. Par contre, le dossier cartographique de la région qui nous a permis d'identifier les aires de culture et le parcellaire a pu être établi par l'équipe à partir d'une laborieuse observation sur place. Nous pouvons affirmer aussi que le terroir de S. João forme un espace continu et bien différencié des territoires voisins. Les villageois savent, pour chaque cas, jusqu'où arrivent leurs terres et où commencent les autres. Mais seulement l'ensemble des connaissances du village nous permettrait d'établir avec précision les lignes de démarcation de l'aldeia. Nous pouvons, cependant, ébaucher le tracé des limites du village d'après les données de l'occupation agricole de la micro-région en nous appuyant sur l'observation directe du terrain.

Les frontières sud et sud-est sont de façon certaine délimitées par le Mondego. Ce fleuve important dans le dessin du relief local trace, par son cours, une frontière à la fois naturelle et symbolique pour les habitants de S. João. En effet, le Mondego est toujours présent dans le dialogue engagé avec eux. Dès que la question des limites du village est posée ils sont nombreux à dire que le terroir est très étendu "ça va très loin", "ça va jusqu'au Mondego". Cela se perd dans un espace sûrement perçu comme très vaste et lointain. Un espace qui n'appartient plus à leur vie quotidienne.

En effet, les paysans de S.J. ne descendent plus jusqu'au fond de la vallée. Leur parcours journalier comme agriculteurs se dessine sur un espace bien plus réduit et surtout plus proche du village. Au-delà des parcelles il y a naturellement des chemins parcourus dans la zone des forêts de sapins, réservoir précieux pour leur économie traditionnelle (bois de feu, engrais végétal et granit). Mais les ressources recherchées sont presque en bordure de la forêt dont l'étendue par rapport à la population locale garantit une source, pour le moment, inépuisable. C'est-à-dire, la pression paysanne sur ce réservoir naturel n'est pas assez forte pour provoquer son déséquilibre ou son épuisement. La forêt se renouvelle à temps pour ne pas manquer à la demande manifestée.

Mais l'agriculteur de S.J. a depuis les années 60 pratiquement abandonné les marges du Mondego ainsi que tout le versant entre le fleuve et le village lui-même. La carte nous montre que la partie sud du village présente une assez mince frange de culture. Au-delà c'est la forêt qui commence, puis des terres incultes perçues dans le paysage comme deux grandes tâches au milieu de la végétation et, plus loin encore, une vaste région de sapins avant de gagner les bords du Mondego. Le fait de cette non-occupation est d'autant plus curieux que ces terres ont autrefois été intensément exploitées dans tout le versant nord de la vallée. Les traces évidentes demeurent et nous reviendrons sur ce fait dans le chapitre sur l'utilisation du sol. Nous pouvons parler d'un recul de la zone de culture. Toute cette région a déjà été un espace de vie, un terrain de travail intense et elle ne l'est plus maintenant. Recul ou désertion, le fait est que les habitants de S. João gardent tous cette perception d'une frontière au-delà de l'occupation actuelle. Cette mémoire collective de ce que fut auparavant l'espace maîtrisé permet actuellement une perception assez étendue du territoire du village. C'est vrai aussi que certains habitants sont toujours propriétaires de ces terres; elles appartiennent généralement aux plus aisés d'entre eux.

La frontière nord-est est d'une autre nature. Les terres sont plates, l'espace s'étend et le mouvement naturel d'expansion du noyau résidentiel suit cette ouverture du relief. Ses limites sont moins constantes, elles souffrent des modifications propres aux partages ou à l'acquisition des terres: on achète, on hérite, on y accède par mariage. Les liens de parenté s'établissent au cours des générations, des partages interviennent pour distribuer les terres et les redistribuer en modifiant l'expression physique du terroir. Si vers le sud São João do Monte se confronte à un fleuve, frontière naturelle et invariable, vers le nord, le nord-est et le nord-ouest il se confronte à d'autres aldeias. Le mécanisme de délimitation mutuelle doit se faire par le même processus d'auto-indentification: j'existe et j'appartiens à ce territoire perçu comme le nôtre parce qu'il se termine là où d'autres communautés commencent.

Rappelons aussi que dans cette frontière entre deux territoires voisins une zone de transition est presque toujours présen-

te: les terres "baldias" ou les bois collectifs. Ces espaces communaux appartenant à la fois à personne et à tout le monde ont traditionnellement constitué des terrains exploités par la communauté villageoise comme objet de pâturage, de cueillette de bois et de déchets végétaux comme engrais agricoles. Cependant depuis les années 20 nous assistons à un processus continu d'usurpation des terres communales par les services de l'Etat. Celui-ci finit par conférer aux municipalités, alors sous le contrôle de la Dictature de Salazar, tout pouvoir sur ces terres. Ces faits qui résultent d'une tendance amorcée depuis la fin du XVIIIème siècle, ont été le motif de graves conflits entre les villageois et les autorités publiques. Une loi datant de 1938 a déterminé un vaste plan de reforestation des baldios sous prétexte d'empêcher la dégradation du sol par surcharge de pâturage. La décision prise autoritairement n'a pas considéré tous les aspects d'intégration entre ces terrains et l'aldeia dont le système d'exploitation associait étroitement les activités d'agriculture et d'élevage. La brusque interruption de ce cycle a provoqué la réaction des paysans qui réclamaient la libre disposition des "baldios". Aujourd'hui ces terres communales sont dévolues à chaque aldeia mais elles sont commercialement gérées par la Freguesia correspondante³. Mais les troupeaux n'existent plus à S.J., sauf pour deux exploitants qui possèdent quelques brebis. L'élevage a donc disparu du village probablement depuis la reconversion des pâturages communaux en forêt de sapin.

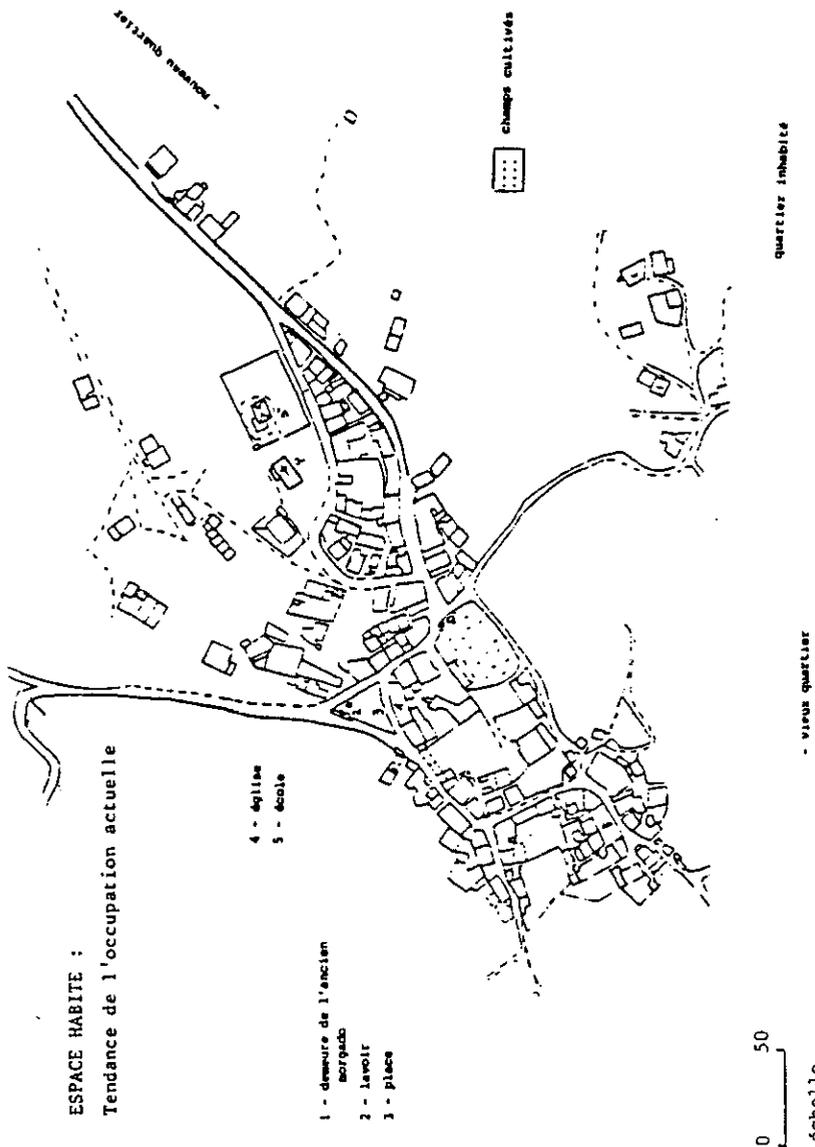
Sur une superficie d'environ 270 ha. S.J. do Monte possède 57,11 ha de terres communales (21% du total du terroir) généralement sur terrain boisé où prédomine le pin maritime, pinus pinaster, appelé sur place "pinheiro bravo". Mais les paysans savent que ces terres ont été récupérées à l'usage de la communauté. Il en ont pleine conscience et l'exploitation des ressources de la forêt est intégrée dans leur vie quotidienne. Nous reviendrons sur le thème à propos du terroir exploité et de la chaîne agriculture-forêt.

Dans l'ensemble de la carte du terroir, nous voulons maintenant détacher uniquement l'espace habité en y soulignant les tendances de l'occupation actuelle. Cette zone habitée peut être divisée en deux quartiers: le vieux quartier situé dans le sud-ouest du village dont les vieilles maisons à deux étages sont construites en

SÃO JOÃO DE MONTE :

ESPACE HABITÉ :

Tendance de l'occupation actuelle



pierre avec de solides escaliers donnant très souvent accès directement de la rue à l'étage supérieur. Le rez-de-chaussée de la maison était normalement occupé par le bétail mais aujourd'hui, excepté l'âne et les lapins, l'animal n'existe presque plus dans l'économie villageoise. Cette partie inférieure de la maison est aujourd'hui fréquemment destinée à l'installation du "lagar" pour la fabrication du vin. Dans ce vieux quartier on voit très souvent des ruines d'anciennes maisons entièrement bâties sur de grosses pierres. Il n'en reste que des débris des murs et le portail également construit en pierre.

L'ancien quartier est relié au nouveau par la place de la fontaine et du lavoir. C'est autour de cette place charnière que se déroule la vie du village. Les femmes y viennent régulièrement pour faire la lessive au lavoir commun ou simplement pour chercher à la fontaine de l'eau pure qui manque dans leur foyer. Cette place constitue également un point géographique intéressant pour observer les mouvements des habitants se rendant tous les matins à leurs champs, outils à l'épaule suivis de l'âne; à midi c'est le retour des champs et la pause pour le déjeuner avant d'y retourner l'après-midi, mais peut-être en empruntant une direction autre; en effet les parcelles sont dispersées et leur éclatement dans l'espace est un point important dans l'aménagement du village et dans l'équilibre de l'exploitation familiale.

Le nouveau quartier s'étend dans la direction nord-est par la construction de solides demeures modernes dont l'intérieur assure un confort respectable à ses habitants. Il s'agit de maisons d'émigrés travaillant en Europe, aux Etats-Unis et en Australie. Ces constructions récentes faites pour impressionner et pour durer témoignent de l'attachement à l'aldeia de la part e de leurs propriétaires dont le projets prochain ou lointain est toujours le retour au village. On peut travailler ailleurs, on peut s'enrichir dans des terres lointaines, mais on reviendra pour y vivre jusqu'à la fin de ses jours: "é nossa aldeia", "eu sou daqui," "esta é a minha terra", c'est mon village, je suis d'ici, c'est mon pays.

Des dessins sur l'aldeia ont été demandés aux élèves de l'école locale. Ce qui retient l'attention, c'est le coloris vivant des rues, des maisons, de tout ce qui constitue la vision apparente

du village. Celui-ci normalement d'aspect sombre et sévère est vu tout autrement par les enfants qui garnissent les rues de fleurs et d'arbres qui en fait n'existent presque pas dans le paysage de la zone habitée. Plusieurs d'entre eux ont bien dépeint les façades des maisons des émigrés qui apportent une note de couleur dans le sombre cadre villageois. Ces enfants qui semblent avoir oublié les vieux quartiers auront-ils le regard porté sur cette sorte de nouveau village qui se construit le long de la route qui conduit vers la freguesia et la paroisse, vers la ville, vers l'urbanisation?

Les voies de communication sont constituées par les deux axes routiers qui contournent le nouveau quartier, l'un à l'est, l'autre à l'ouest, et qui relie São João à Luzianes et à Nelas en passant par les Carvalhas et Senhorim. Surtout ce dernier axe paraît entraîner sur le tracé de sa route le mouvement d'expansion du village. Les principales constructions modernes, les plus coûteuses et les plus solides, sont bâties dans cette direction sur des terrains assez souvent gagnés sur la forêt de conifères qui encerclent l'aldeia dans ses limites nord. Par contre, le vieux quartier reste clos. En avançant sur le promontoire les dernières maisons s'arrêtent en haut avant que le terrain ne descende fortement de 100 mètres vers les terres irriguées, les "lameiros", terrains plats et fertiles et entièrement cultivés au pied du vieux S. João. Les véhicules motorisés circulent difficilement dans les rues étroites et sinueuses du vieux village. Par contre, ses sentiers donnant accès aux lameiros d'en bas sont quotidiennement empruntés par tous ceux qui partent labourer. Le mouvement de va et vient est intense et rythmé selon les heures de la journée et les saisons de l'année. Ils y vont en groupe, à pas lent, les outils de travail à l'épaule et reviennent chargés de la récolte ou du "estrumo" pour la litière des animaux. De même que dans la partie nord du village, ici les limites sud sont vite marquées par la forêt de sapins surtout dans le versant est.

La carte du village nous permet d'observer dans le versant sud-est un petit groupement de constructions auquel on accède par un chemin transversal. Ce quartier, qui n'est plus habité aujourd'hui, fut anciennement le lieu de résidence de la famille Ramos dont les descendants habitent encore São João. L'ancienne belle de-

meure en pierre construite à deux étages est actuellement en ruines mais les fondations, les cours d'accès et l'ampleur de ses pièces témoignent d'une allure seigneuriale qui a dû marquer la vie de ses riches propriétaires. Quelques bâtiments autour, qui peuvent être observés sur le plan du village, sont aujourd'hui utilisés comme "palheiro", construction où l'on garde la paille, pour les animaux, et les outils nécessaires aux labours. Cet ancien quartier se trouve à mi-chemin entre le village et les Quixotas, lieu d'emplacement de l'ancien village; ainsi le racontent certaines légendes. Mais il est probable que S. João ait toujours existé au même endroit en haut du promontoire, sorte de place-forte dominant le terroir, les Quixotas ayant été surtout l'ancien noyau de concentration des cultures actuellement abandonnées.

Il n'y a pas de doute, depuis une vingtaine d'années, l'aldeia tourne le dos au Mondego et se dirige vers le plateau, vers les noyaux de progrès concentrés surtout dans les agglomérations urbaines de la région et avec lesquelles S.J. établit des rapports importants à travers le commerce, le service de santé, l'école, la coopérative et l'administration.

b. Terroir approprié ou accès à la terre

Il nous manque naturellement l'étude exhaustive de la carte du parcelleire du village et de sa distribution par groupe domestique afin de pouvoir saisir dans un tableau général la distribution des terres, parmi les différents groupes domestiques et au sein de chaque exploitation familiale, l'organisation dans l'espace des différentes parcelles possédées. Ces objectifs doivent être atteints dans une deuxième étape de la recherche en cours.⁴

Nous pouvons cependant nous attendre déjà à une dispersion géographique assez grande et à un morcellement de la propriété en petits lots couvrant des écosystèmes assez différenciés. L'agriculteur de S. João possède normalement des terrains de "sequeiro" et de "lameiro", c'est-à-dire des terres irriguées et des terres sèches pouvant répondre aux exigences des différents types de cultures pratiquées dans la région: le maïs, le seigle, la pomme de

terre, une grande variété de légumes ainsi que la vigne et les oliviers. N'oublions pas la part de la forêt dans l'exploitation familiale, avec tout le rôle joué par les conifères et les couches arbustives plus basses dans le système cultural existant. Nous reviendrons sur cette analyse plus loin.

S.J.M. est une aldeia de petits propriétaires comme presque tous les villages du nord du pays. En effet, nous constatons que 87% des groupes domestiques qui l'habitent possèdent les terres qu'ils travaillent. Mais ces lopins ne sont pas toujours suffisants pour garantir la subsistance du groupe familial. Ces agriculteurs combinent alors la propriété de la terre et le fermage. Ce système permet d'occuper la main d'oeuvre disponible au sein de la famille, dans des terres cédées par les propriétaires sous la forme d'un "arrendamento" qui engage l'exploitant à rendre au propriétaire une partie de la moisson. Ce fait mérite un examen plus attentif.

Accès à la terre
selon les groupes domestiques

	propriétaires	non propriétaires	TOTAL
Louent des terres	24	4	28
ne louent pas	24	3	27
TOTAL	48	7	55

Le tableau ci-dessus, établi comme résultat des recherches de terrain, indique l'appropriation de la terre ainsi que le phéno-

mène des terres louées dit "arrendamento". Ils sont 24 petits propriétaires de S.J. à chercher un complément de leur terre en louant des parcelles aux habitants du village. En d'autres termes, 50% des exploitants en faire valoir direct sont aussi des fermiers. Notre étude ne nous permet pas de dire, pour le moment, dans quelles circonstances se produisent les accords du fermage et quelles sont les conditions de cet engagement. S'agit-il d'une stratégie de redistribution de la terre disponible parmi les groupes domestiques appartenant à la même famille? En effet, ils sont nombreux à louer des terres aux membres de la même famille. Dans ce cas pourrions-nous parler d'une stratégie paysanne pour corriger au sein des familles certaines contraintes et certains déséquilibres créés par le système de partage par héritage? Celui qui hérite est-il amené à travailler directement ses terres? Celui qui loue cherche-t-il à augmenter la surface d'exploitation afin d'occuper la main d'oeuvre disponible dans le groupe domestique?

Finalement, nous pouvons nous demander s'il y a un seuil à atteindre dans cette recherche de la terre. Est-il celui de la survie pour tous? A quel moment décide-t-on de rompre le cercle villageois par la recherche d'un travail à l'extérieur? En ville, dans la propre région ou carrément à l'étranger? L'étude de Mary Bouquet (1983) à propos de l'intégration différentielle de la famille rurale à São João considère que le système de reproduction au village ne supporte qu'un faible pourcentage d'unités domestiques vivant exclusivement de l'agriculture. Les autres cas connaissent l'émigration à l'étranger, l'émigration interne ou finalement un travail dans d'autres secteurs d'activités dans la petite région.

En revenant sur le tableau précédent, nous pouvons dire que parmi 55 groupes domestique⁵, constituant la population du village, 7 seulement ne possèdent pas de terres. Ces cas méritent notre attention. Nous vérifions d'abord que 4 parmi ceux-ci louent des terres et vivent de leur exploitation tandis que les 3 autres ont des activités non agricoles. Ces trois derniers cas sont constitués par de jeunes ménages ayant tous entre 20 et 30 ans (sans compter une jeune épouse qui a à peine 16 ans). Cette jeune population qui semble être restée en dehors du système de partage des terres a une activité soit directement en ville (un tâlier ou "batedor de cha-

pas" et un employé industriel à Nelas), soit au village, comme celui qui est maçon. Il n'y a donc que deux responsables de groupe domestique qui cherchent les moyens de gagner leur vie en dehors du système villageois, c'est-à-dire, nous remarquons seulement 2 jeunes ménages sans aucune activité agricole.

D'un autre côté si nous prenons les groupes domestiques possédant des terres nous trouverons quelques responsables de maison dont l'activité n'est pas agricole (12 cas ont pu être identifiés). Dans ces situations on observe une activité agricole importante de la part de l'épouse ainsi que d'autres membres adultes de la famille. Mais ce qui nous reste à savoir c'est quel est le poids du revenu du maître de maison dans l'ensemble de l'économie familiale? Quelle est la part de l'agriculture et celle de l'activité non agricole? Dans cet éclatement possible du cercle villageois, il faudrait aussi considérer l'impact sûrement très important des revenus des émigrés à l'étranger comme support de l'économie locale.

Dans la recherche de nouveaux marchés de travail, en dehors des activités agricoles, il faut cependant considérer quelques éléments observés dans le système villageois, surtout en ce qui concerne le rapport homme-terre.

La disponibilité des terres agricoles à S.J. est apparemment assez large étant donné le niveau technique existant et le système de culture en place. En effet, les terrains dits "de morto", les parcelles auparavant cultivées et momentanément non exploitées (et celles-là ne peuvent pas être confondues avec les jachères) ou les terres carrément abandonnées ne manquent pas sur la carte du terroir. Au premier abord, il nous semble que nous sommes confrontés à une forte contradiction. Le système actuel expulse une génération assez jeune par manque de possibilité interne d'absorber leur potentiel de travail et d'autre part, il n'est pas en mesure de faire valoir toutes les ressources offertes par le milieu naturel. Nous pouvons, un peu hâtivement, conclure que la population active de l'aldeia n'est pas en mesure d'exploiter les terres disponibles dans son terroir. Ces éléments d'analyse sont importants; ils relèvent du mode d'accès à la terre mais aussi du système de distribution et redistribution de la terre ainsi que des mo-

alités de son exploitation. Dans ce chapitre suivant nous reprendrons ces faits dans le contexte du cycle des cultures existantes.

Nous revenons cependant aux formes d'accès à la terre pour considérer les différentes stratégies employées.

En gardant toujours le groupe domestique comme unité d'observation, nous pouvons constater deux modalités d'accès à la terre: celle que nous appellerons formes simples mixtes ou combinées qui sont marquées par la coexistence de deux ou trois modes d'accès au sein du même groupe domestique. Dans cette perspective sept cas différents ont pu être constatés:

-Formes simples d'accès

par héritage seulement:	3 cas
par mariage	" : 3 cas
par achat	" : 12 cas

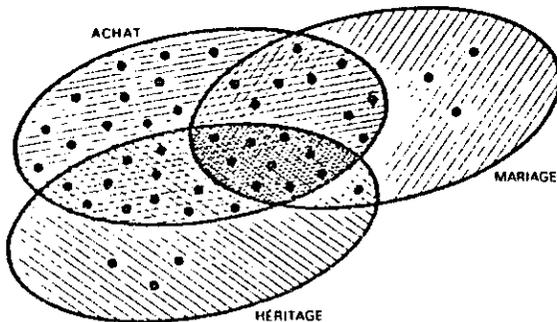
-Formes mixtes qui combinent:

héritage-mariage	: 1 cas
héritage-achat	: 11 cas
mariage-achat	: 9 cas
héritage-mariage-achat:	9 cas

Nous observons que l'achat intervient dans presque toutes les situations de formes mixtes à l'exception d'un seul cas où le groupe domestique combine seulement héritage et mariage. Nous remarquons encore un assez grand nombre d'opérations d'achat isolées: 12 responsables de groupe ont accédé aux terres en les achetant sans avoir été bénéficiaires, ni le mari ni la femme d'aucun héritage.

Le mouvement de transfert des terres au sein du système villageois nous apparaît de façon plus évidente dans les graphiques qui suivent.

FORMES D'ACCÈS A LA TERRE PAR UNITÉ DE GROUPE DOMESTIQUE

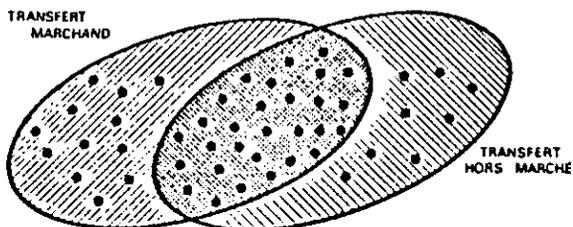


Chaque point signalé dans le graphique ci-dessus représente le cas d'un groupe domestique. La superficie sombre signale les espaces d'intersection de plusieurs formes utilisées, soit l'aire d'accès mixte au sein des différents groupes domestiques. Finalement chaque ellipse est la représentation graphique d'un type d'accès identifié.

Nous pouvons ainsi remarquer quatre espaces de recouplement des différents types d'accès à la terre existant au sein de la même famille. L'élément dominant dans ces espaces d'intersection concerne les opérations par l'achat des terres. Il y a, par exemple, vingt neuf groupes domestiques combinant dans leur propre exploitation les terres acquises par mariage ou par héritage et l'achat de nouvelles terres. La question qui nous reste encore à poser est "à qui achète-t-on les terres?" et pour quelles raisons?

Nous pouvons obtenir une simplification du graphique ci-dessus dans le but de distinguer les transferts marchands et hors marché. De plus, ce même graphique nous permet d'identifier un espace sombre qui regroupe tous les cas où la stratégie du groupe domestique combine les opérations marchandes et hors marché.

**TRANSFERT DE LA TERRE
SELON LES OPÉRATIONS DU MARCHÉ ET HORS MARCHÉ
AINSI QUE LEUR RECOUPEMENT**



Transfert marchand	: 12 cas
Transfert hors marché	: 8 cas
Transfert marchand/hors marché	: 29 cas

Dans le graphique ci-dessus la zone sombre rassemble les groupes domestiques ayant simultanément effectué des transferts marchands et hors marché. Nous avons considéré comme transfert hors marché l'accès à la terre par mariage, par partage et par héritage.

Considérons maintenant comme unité d'observation la parcelle, unité territoriale objet d'une culture déterminée et bien définie par le découpage physique du terrain. Elle est normalement délimitée soit par un élément naturel (le bord de la rivière, les différents niveaux de terrain, le début de la forêt), ou par des clôtures élaborées par l'homme, très souvent sous forme de terrasses étroites appelées "socialcos". La parcelle est, en plus, une unité écologique, un découpage dans un espace exploité qui obéit à un objectif de production dans l'organisation générale du plan d'exploitation familiale. Tous les ans la même séquence se répète à quelques variations près. Les produits obtenus se destinent, dans l'économie paysanne, à couvrir tels et tels besoins de la famille ou du marché auxquels ils s'adressent pour la vente des olives, du raisin et de quelques produits céréaliers, destinés au moulin.

Ces unités de parcelle prises en compte, nous pouvons aussi établir le mode d'appropriation dont elles ont été l'objet. Les résultats observés sont les suivants:

Modes d'accès à la terre par unité de parcelle

modes d'accès	selon les parcelles	%
accès par héritage	65 parcelles	26
accès par mariage	66 parcelles	26
accès par achat	122 parcelles	48
TOTAL	253 parcelles	100 %

Nous constatons que sur 253 parcelles qui semblent constituer la totalité de l'exploitation agricole du terroir, presque la moitié a été acquise par achat. L'autre moitié a été acquise soit par héritage soit par mariage. Le résultat montre bien la tendance déjà observée au sein de chaque groupe domestique: C'est-à-dire l'importance des interventions par le marché dans la redistribution des terres agricoles.

Pour compléter cette analyse, il nous manque l'étude des terres forestières. Comment sont-elles? Les mêmes tendances sont-elles observées? Etant donné l'importance primordiale des terrains agricoles, les achats doivent intervenir surtout dans la redistribution des meilleures terres à vocation agricole. Nous pouvons dire que, même au risque de conclure un peu trop rapidement, les paysans de São João sont de petits agriculteurs qui dans leur grande majorité cultivent leurs propres terres. Celles-ci sont en partie héritées par l'un des conjoints ou transmises par mariage, et en partie acquises par achat. Ce mode d'acquisition apparaît prépondérant dans les stratégies paysannes de contrôle du territoire de l'aldeia. Les terres se distribuent par héritage et se redistribuent par achat dans le cercle villageois. Il y a ceux qui à un moment donné possèdent trop ou qui héritent de trop de terre et ceux qui en manquent de par la disponibilité de la main d'oeuvre au sein de la famille. Garantir la vie de tout le groupe domestique, produire et reproduire la vie, voici ce qui apparaît comme la raison principale qui guide toutes les opérations. Le système de distribution des terres est sans doute d'importance primordiale dans le système villageois. Si l'héritage peut être regardé comme un droit à obtenir des terres par les liens du sang, l'achat n'en est pas moins un droit également. Nous pouvons supposer qu'un terrain disponible sera d'abord vendu à quelqu'un de la famille, puis aux parents plus éloignés et finalement aux amis habitant le même village. Le droit d'achat va rarement au-delà des frontières des habitants du village. On vend aux parents et aux villageois, à ceux que l'on connaît, à ceux qui "comme nous" appartiennent au village. Les "étrangers", les venus d'ailleurs auront difficilement accès aux terres. Quelles sont les frontières de ce marché, quels sont les clients potentiels? Les consignes cachées, les règles tacites qui régissent ces

opérations ne sont-elles pas à considérer dans les systèmes de reproduction du village? Nous pouvons lancer l'hypothèse du contrôle pour continuer d'être "nous-mêmes", rester "entre nous" pour protéger les frontières du terroir contre des envahisseurs. C'est-à-dire que territoire identifié et stratégie d'accès à la terre ne sont pas des phénomènes séparés. Ils constituent des éléments d'une même stratégie.

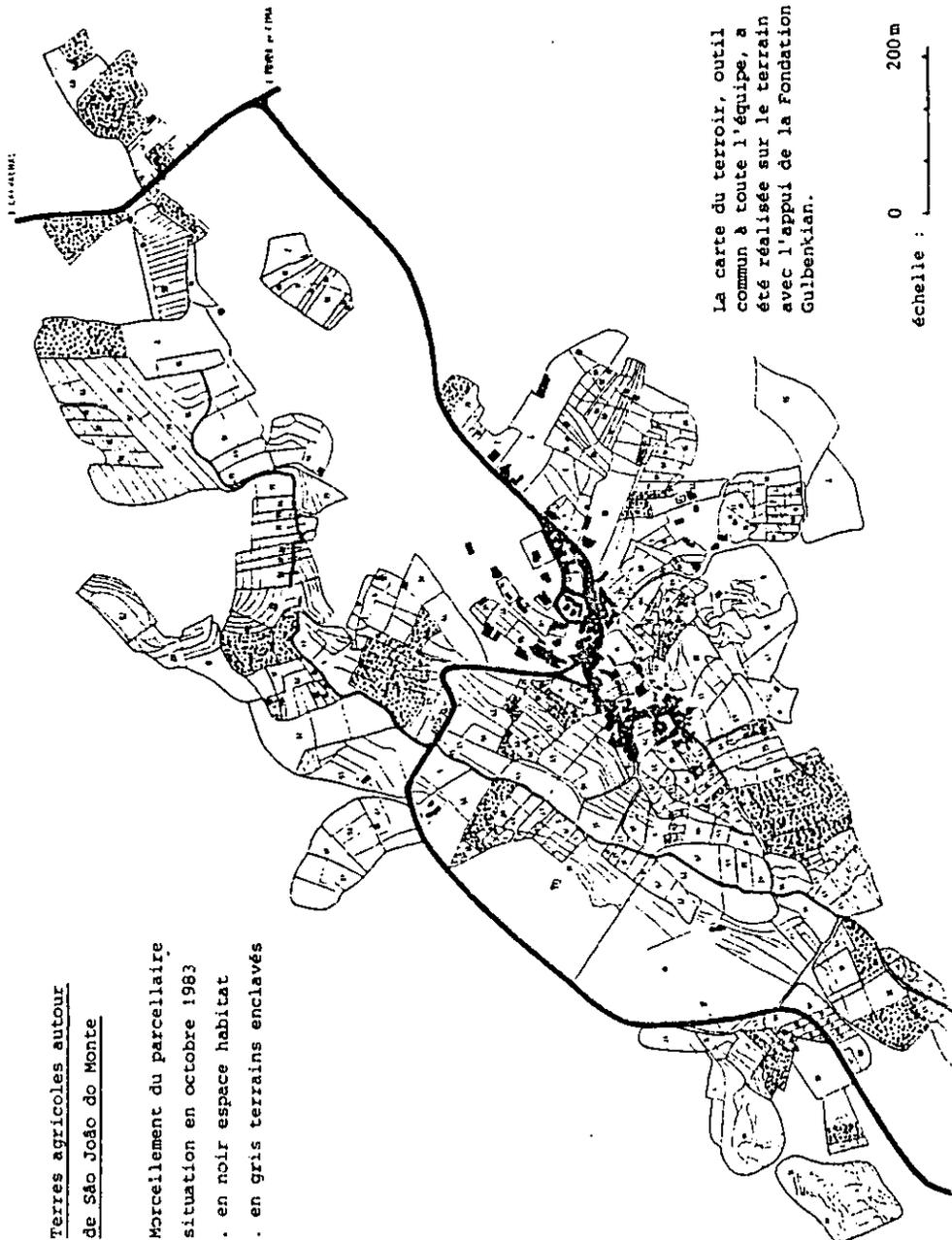
C'est vrai que l'accès aux terres est pratiquement fermé à ceux qui n'appartiennent pas à la communauté. Mais, par ailleurs, nous constatons un certain nombre de parcelles dans le village appartenant à des personnes qui demeurent au-delà des limites de l'aldeia. En effet 32 parcelles de ce type ont pu être identifiées dans la zone de culture la plus proche du village. La carte de parcelle ci-jointe nous indique ces terrains enclavés qui menacent l'unité du territoire et l'équilibre du système. Mais une observation plus attentive nous fait découvrir que ces "étrangers" sont finalement des parents proches ou éloignés qui ont hérité de ces terres. Ces propriétaires venant d'ailleurs ont donc, par voie d'héritage, rompu le cercle villageois refermé sur lui-même.

Nous pouvons maintenant nous demander comment ces terrains appartenant à autrui peuvent être récupérés pour le village. Ce processus de récupération correspond à une tentative de reprise de contrôle du territoire total et cela peut se vérifier en deux temps: a) d'abord une "récupération provisoire" par arrendamento. En effet un grand nombre de parcelles d'étrangers ne sont pas exploitées par les propriétaires; elles sont assez souvent louées aux villageois ou simplement abandonnées à leur sort. b) une "récupération définitive" par l'achat effectué par un villageois. Dans ce cas la communauté reprend le contrôle de ses terres en les incorporant au territoire de l'aldeia pour le bon fonctionnement du tout. Un agriculteur de S.J. expliquait très clairement le processus à partir d'un exemple personnel: "Avant, cette parcelle je la louais à quelqu'un qui habite Carvalhas et le terrain n'était donc pas au village" (malgré une exploitation intensive assurée par lui-même, vieux paysan de l'aldeia). "Mais, ajoute-t-il, depuis six mois je l'ai achetée et maintenant ce terrain appartient au village". Et voilà la récupération accomplie.

Terres agricoles autour
de São João do Monte

Morcelement du parcellaire
situation en octobre 1983

- . en noir espace habitat
- . en gris terrains enclavés



La carte du terroir, outil
commun à toute l'équipe, a
été réalisée sur le terrain
avec l'appui de la Fondation
Gulbenkian.

échelle : 0 200m

La carte ci-dessus nous permet d'observer le parcellaire de la zone de culture entourant le village et d'y situer les terrains d'étrangers. Ils sont assez importants en nombre en jouissant également d'un emplacement privilégié en pleine zone agricole à proximité du village. Nous constatons aussi leur présence dans le plateau nord de S.J. en zone d'expansion de la frontière agricole autour de l'axe routier conduisant à Nelas, siège du Conseil. Ces terrains enclavés restent dans la carte du terroir des points sensibles voire conflictuels dans la communauté villageoise qui les perçoit comme facteurs de déséquilibre pouvant menacer l'unité-aldeia. De là une stratégie de regain de l'espace momentanément perdu.

En outre, la recherche de nouveaux terrains à acheter pour le "trésor familial" obéit au besoin d'équilibrer écologiquement le tout. C'est le panier familial avec les aliments de base (le pain, les légumes, les vins et l'huile) qui va déterminer la direction de ces opérations. La famille doit disposer de sequeiros et de lameiros; les oliviers et les vignes ne peuvent pas y manquer non plus. Nous allons par ailleurs assister à des partages minutieux des terrains entre les différents frères afin de garantir un accès équilibré aux ressources disponibles. De là également le découpage en fines lanières qui permet aux différents frères et soeurs d'accéder à parts égales aux quelques ressources disponibles: une vigne, des arbres fruitiers, des oliviers. Mais nous constatons aussi la dispersion complète dans l'espace des différentes parcelles familiales. Géographiquement cet éclatement des terres d'une même exploitation familiale est le garant d'une variété de sols et donc d'un équilibre pour le tout réuni dans un ensemble varié et diversifié capable d'assurer les produits indispensables au cycle de la vie.

Ces constatations constituent le point de départ de la deuxième étape de cette recherche et actuellement en cours. Un regard plus systématique sera porté sur le cycle agricole et les techniques paysannes correspondant à chaque étape ainsi que sur la distribution des terres selon les groupes domestiques.

c. Terroir exploité ou mise en valeur des terres agricoles par le cycle des cultures

Si nous avons déjà considéré le territoire dans ses limites physiques et l'avons identifié comme un espace appartenant à la communauté qui l'habite et si nous avons ensuite étudié les formes d'appropriation et de répartition de ce territoire au sein de la collectivité villageoise, ce qui nous préoccupe maintenant c'est le terroir utilisé comme ressource propre à l'agriculture. Il s'agit donc de la nature exploitée comme espace-ressource capable d'être transformé par l'homme à travers les activités liées à la production de biens qui peuvent assurer d'abord la subsistance de tout le groupe domestique, et ensuite de l'ensemble du village à travers les échanges effectués. Les ressources tirées du milieu naturel subissent un certain nombre de transformations avant de devenir finalement des biens de consommation. Il est évident qu'une fois ceux-ci consommés, le processus total de production doit reprendre depuis le début et recommencer la succession des étapes. De là aussi l'idée du cycle de la vie qui établit entre l'homme et son milieu des liens étroits en lui assurant les éléments indispensables à son existence et en tissant la trame des rapports qui fondent le système social existant.

C'est dans ce sens que la maîtrise de cet espace nous préoccupe ici, comme étant le processus par lequel l'homme contrôle les ressources qui lui sont offertes afin de les utiliser, de les manipuler à son propre bénéfice aux fins de la reproduction de sa vie.

Dans le contexte de notre étude, nous pouvons nous demander quels sont les éléments du milieu physique à maîtriser, quel est ce processus de mise en valeur des terres agricoles, par quels moyens, avec l'appui de quelles techniques et à quel rythme. Nous estimons que cette maîtrise est un processus de nature cyclique dont la dynamique se produit en chaîne et se reproduit indéfiniment à un rythme déterminé répondant à un plan implicite orienté par une certaine logique mais aussi conditionné par les limitations du milieu propre. Un processus qui, une fois arrivé à son terme, recommence

sans fin pour répéter les mêmes étapes à travers l'enchaînement des différents éléments qui se succèdent dans le temps. Il y a donc dans la notion de cycle, l'idée de combinaison d'éléments qui s'associent en différentes étapes se succédant dans le temps et recommençant sans cesse. De là l'idée de production et reproduction pour garantir le cycle de la vie. La non reproduction mettrait en danger la vie des personnes et la vie du système social où elles se trouvent. L'interruption des cycles vitaux pourrait signifier la menace de mort du groupe mais aussi dévoiler une rupture possible pouvant contenir l'embryon d'une nouvelle vie ou l'amorce d'un nouveau système à condition que le premier cesse d'exister.

Dans le contexte de notre étude, ce cycle vital est assuré d'abord par les produits céréaliers suivis de la pomme de terre, de la vigne et des olives sans oublier la production maraîchère. Dans une économie paysanne centrée sur la subsistance du groupe domestique, il est normal de trouver, dans le système des cultures locales, une importance spéciale accordée aux produits nécessaires à la fabrication du pain. A S.J. le pain quotidien⁶ est fait à base de maïs assez souvent mélangé avec du seigle, ce qui allège sa consistance. On constate l'absence du blé dans le village, et nous pouvons dire que nous sommes dans une zone de la civilisation du maïs. En effet, le maïs est la céréale dominante dans le district de Vi-seu.

Tandis que le blé est propre aux régions de l'Alentejo et que le seigle domine à Trás-os-Montes, dans l'extrême nord, le littoral nord aussi bien que le centre nord du pays sont marqués par la culture du maïs. Dans la région de S.J. le maïs est assez répandu comme culture associée au haricot. Les deux plantes ont été introduites dans l'agriculture portugaise comme conséquence de la conquête de l'Amérique où les indigènes associaient déjà maïs et haricot.

En revenant à la carte du terroir de S.J. nous observons que l'identification des zones de culture du maïs et du seigle n'est pas tâche facile étant donné l'énorme diversification des produits dans des espaces assez réduits. Parfois au sein d'une même parcelle nous retrouvons les céréales à côté des haricots, des pommes de terre souvent entourées d'oignons, de choux et de

laitues. Pour compléter la diversification des cultures, les clôtures entre les différentes parcelles sont très souvent indiquées par les vignes en cordon.

Ces petits lopins de terre se succèdent ainsi dans un découpage minutieux à dessins variés selon la situation des terrains, les fines lanières dans les terres plates et irriguées, les découpages multiformes dans les terrains en pente. La construction des terrasses ou "socalcos" constitue à la fois l'adaptation de cultures aux difficultés d'un terrain en forte pente ainsi que la manière d'augmenter la surface cultivée sous la pression d'une population en croissance.

Afin d'observer le cycle des principales cultures, nous abordons les activités agricoles relatives à chaque produit en suivant le calendrier agricole de même que les pratiques paysannes et les techniques qui leur correspondent. Une attention spéciale sera accordée aux rapports entre la forêt et l'agriculture indispensables pour comprendre le fonctionnement de l'économie paysanne et leur rôle dans l'équilibre du paysage agraire local. Nous finirons ce chapitre par un regard général sur l'occupation agricole du terroir villageois et les éventuels mouvements survenus dans l'histoire de cette occupation.

Le cycle des cultures

Nous commencerons par le produit qui semble préoccuper essentiellement les paysans, le maïs. Cette céréale peut être cultivée en terres sèches ou irriguées. Dans le premier cas, elle est semée en avril afin de profiter de l'humidité des pluies d'hiver. Quant aux terres irriguées, les opérations débutent en mai. Voici le calendrier des principales tâches effectuées ainsi que les techniques qui leur correspondent.

Entre avril et mai, préparation de la terra avec la pioche ou la charrue à traction animale. Le tracteur est aussi utilisé mais rares sont les agriculteurs qui en possèdent. Les autres les louent à la coopérative. Après l'application des engrais sur la

terre labourée on passe la "grade"⁷ ou la herse, outil en bois de fabrication artisanale destiné à casser les mottes de terre après les labours. Les semis sont alors effectués selon deux techniques différentes: à la volée et dans ce cas la séquence des opérations est autre puisque l'engrais est appliqué avant de semer; ou à l'aide du semoir, machine légère, outil à bras assez simple dans sa structure et très efficace. L'appareil, en outre, a la particularité de tracer à côté un trait qui indique une ligne parallèle qui sera suivie par le semeur sur son chemin de retour. Le modèle utilisé permet également de semer deux sortes de céréales, ce qui facilite les travaux sur les parcelles avec le maïs associé aux haricots comme c'est l'habitude parmi les paysans de S.J.

. en juin a lieu le sarclage

. en juillet-août: arrosage et recouvrement du pied de la plante en remettant de l'engrais si besoin est. Puis coupe de la "bandeira" ou opération d'encimage de la plante. Voici une pratique propre aux paysans de la région afin de donner plus de force à la plante: l'épis grossit, "a espiga engorda", disent-ils.

. septembre, début de la moisson qui peut durer jusqu'en octobre.

. novembre à mars c'est le repos des champs où poussera de l'herbe destinée aux animaux, un simple intervalle d'attente, jusqu'à la nouvelle saison des semailles. La récolte se fait à la main: on coupe la plante et on l'entasse en "serras" (petits tas). On enlève l'épis de sa paille pour le faire sécher ensuite. Le maïs est battu avec le mangual: une personne le bat et l'autre ramasse le grain. La paille et les déchets de la plante sont utilisés pour l'alimentation des animaux.

Le cycle du seigle est assez semblable à celui du maïs. Période de production entre avril et octobre. Mais une différence fondamentale existe entre les deux céréales: le seigle peut être semé dans la terre pauvre "faible" tandis que le maïs est destiné aux meilleures terres, riches, grasses et "valentes", qui ont du courage, disent-ils. C'est la même terre fertile destinée à la pomme de terre, aux haricots et aux produits maraichers.

Le rendement normal du maïs au village est de 5 à 7 "alqueires" récoltés sur un de semé. Une fois récoltée toute céréale est envoyés au moulin électrique de Villa Ruiva ou l'Outeiro dos

Espinhas afin d'obtenir la farine. Récolté l'hiver le maïs va plutôt au moulin à eau installé à Senhorim, où la farine obtenue est de meilleure qualité, disent les paysans parce que le système de mouture est plus lent. Normalement l'agriculteur donne au "moleiro" une partie du grain appelée la "maquis". Il arrive cependant que le paiement soit fait en espèces. La farine est stockée dans la maison même, généralement dans de grands coffres construits en bois qui garnissent le grenier, à côté des pommes de terre, et des "almudes" où l'on dépose le vin.

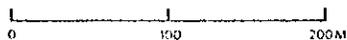
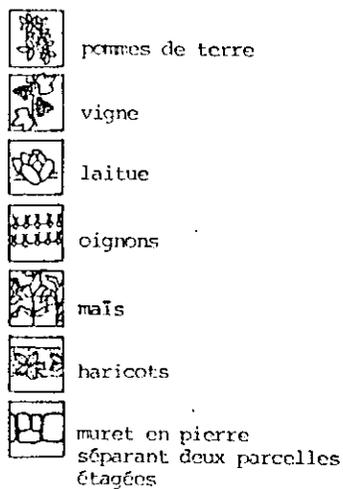
Dans le cycle de la pomme de terre, aliment de base sur la table des paysans, la procédure de préparation du terrain est semblable à celle du maïs et débute en février. Mais selon les conditions climatiques nous pouvons voir des paysans semer la pomme de terre en avril ou en mai. La famille toute entière y participe et si elle n'est pas assez nombreuse on demande l'aide des amis et des voisins. Le travail est entièrement fait à la main, pour découper et sélectionner la pomme de terre, pour la préparation du sol et l'application de l'engrais organique sur toute la longueur du sillon; puis juste à l'endroit où l'on creuse pour déposer la pomme de terre, on rajoute un peu d'engrais chimique avant de recouvrir avec de la terre.

. en mai, juin, juillet c'est le sarclage et l'irrigation des parcelles;

. en août, a lieu la récolte et c'est encore l'occasion d'observer la solidarité créée au sein des familles, entre les familles et même au-delà du cercle de parenté par simple aide à des amis, à des voisins. La formule traditionnelle dans la campagne portugaise prend à S. João son expression propre et mérite d'être approfondie. Le travail salarié existe mais il se limite fréquemment à quelques groupes de jeunes filles employées lors des semailles et des récoltes. L'ouvrier agricole comme tel, la main d'œuvre permanente ou saisonnière n'existe presque pas à S. J. Cependant le travail rémunéré a été une réalité dans l'histoire du village et nous reviendrons sur ce thème à propos du mouvement de recul des agriculteurs.

Le croquis suivant nous montre un ensemble de parcelles exploitées par quatre frères et sœurs célibataires qui se sont regroupés pour constituer une seule exploitation en mettant ensemble les ressources humaines et matérielles à leur disposition. Cette

CROQUIS DE LA FAZENDA DES BATAGUAS
EXPLOITÉE PAR LES QUATRE FRÈRES ET SŒURS



association au sein d'une famille qui ne se fonde pas sur la vie d'un couple et qui n'implique donc pas la reproduction biologique du groupe domestique est une sorte de défi aux modèles d'analyse que nous nous sommes proposés. Nous l'examinerons de plus près dans l'étape suivante de notre recherche puisque sa formation originale sans reproduction biologique nous aidera à mieux comprendre les mécanismes de la reproduction sociale au sein du village.

Etant donné l'apport intensif de main d'œuvre du groupe des quatre cultivateurs (deux hommes et deux femmes entre 60 et 70 ans) leur exploitation se caractérise par un travail laborieusement mené, fondé sur une pratique agricole exclusivement artisanale. Le système d'exploitation s'appuie sur un outillage rudimentaire et les labours effectués demandent un grand effort de la part de l'homme. Ils ne se font pas aider par un âne comme le font les paysans du village. L'animal n'est utilisé que dans le transport du "estrume" et au moment des récoltes. Les 4 frères et sœurs sont également les seuls à ne pas utiliser l'araire et la houe reste ainsi leur seul appui pour préparer les champs. Ce choix technique doit avoir sa place dans la cohérence du système adopté. Cette pratique était-elle plus répandue auparavant? Sommes-nous devant un cas de persistance d'un système d'exploitation aujourd'hui rare mais appartenant à l'histoire de l'aldeia? ou s'agit-il d'un cas unique impossible à reproduire en dehors de la situation spécifique des quatre associés?

Après les céréales et la pomme de terre, nous verrons le cycle de culture de la vigne. Celle-ci occupe une place importante dans le système agricole du village et elle est toujours présente dans l'aménagement de l'espace de chaque exploitation agricole. Parmi les plus petits propriétaires, la pratique de la vigne "em cordão" transforme cette culture en ligne de séparation entre les différentes parcelles et permet également de l'associer aux céréales, à la pomme de terre, et à toute la variété des produits maraîchers. Les paysans expliquent aussi que cette distribution de la vigne dans l'espace exploité leur permet de s'en occuper tout en travaillant sur les produits vivriers. Cette pratique de la culture en bordure des champs est de fait un aménagement astucieux pour les petits espaces ruraux dans le sens de l'économie de terrain et

de l'articulation du dessin des variétés cultivées avec les soins nécessaires pour la bonne marche du tout. La chose mérite un regard plus attentif ainsi qu'un examen plus minutieux du fonctionnement des petites exploitations. La carte du terroir exploité nous permettra d'identifier les cas les plus intéressants soit par l'éclatement des parcelles dans une seule exploitation soit par l'identification des zones de concentration de la vigne.

Cette culture comprend des activités qui se succèdent tout le long de l'année. Les opérations rythmées de ce cycle qui s'achève avec les vendanges en octobre reprennent le mois suivant avec le départ d'un nouveau cycle. Nous indiquons ci-dessous la succession de ces opérations en utilisant le vocabulaire employé localement:

- . novembre: "descava", en ouvrant un cercle autour du cep.
- . décembre-janvier: la "poda" ou taille. La technique employée va permettre l'allongement du sarment à travers le cordon.
- . mi janvier-mi février: la "empa", opération qui consiste à enrôler les sarments de la vigne soit dans le fil de fer tendu horizontalement soit dans la "varela", support qui se présente tout droit, ou alors dans le "estacão" qui se plie en arc. A cette époque on remet de l'engrais dans les vignes récemment plantées.
- . février: la "cava" afin de recouvrir la base du cep.
- . juin: la "redra", sarclage en égalisant la terre; la "espoldra", ou pincement des "rebentos" sans fruit.

Entre la "cava" et la "redra", commencent les opérations de "cura" ou sulfatage de la vigne. Ce processus débute normalement en mai et se prolonge jusqu'en août.

Le calendrier suivant nous permettra d'ordonner ces opérations dans la succession des mois.

Le tableau ci-contre a été élaboré d'après l'information fournie par les paysans et nous avons retenu le vocabulaire utilisé sur place pour désigner les opérations effectuées.

Dans le domaine de la vigne, nous pouvons distinguer deux types de culture, la vigne de cordon, qui n'occupe que les bordures des parcelles, associées aux cultures de légumes et où le travail agricole est effectué avec des outils très rudimentaires. Ensuite, "la vigne em carreiras", ou la vigne en rangées, constituant la seule culture du champ d'exploitation. Dans ce cas les terrains

cultivés sont plus étendus et la technique employée implique déjà la mécanisation. Plusieurs exploitants sont propriétaires de leur tracteur, d'autres le louent à la coopérative et assez souvent une seule machine est suffisante pour les besoins de plusieurs groupes domestiques appartenant à la même famille. Nous observons ici comment la technique change mais le principe "d'entreaajuda" est toujours le même pour créer la solidarité du groupe lié par la parenté. Nous ne connaissons ni les détails de cet échange, ni les engagements créés par le prêt d'un tracteur; mais nous pouvons supposer des compromis de part et d'autre au profit des deux parties.

Le cycle de la vigne

	Nov.	Déc.	Janv.	Fév.	Mars	Avr.	Mai	Juin	Juil.	Août	Sept	Oct.
descava	xx											
poda		xxxxxxx										
enpa			xxxxx									
cava			xxxx									
cura					xxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxxx							
redra								xxxx				
espldra								xxxx				
vindima												xxxx

La mécanisation parmi certains exploitants, surtout les vigneron, est assez poussée. L'un des agriculteurs, le plus aisé de l'aldeia, avouait avec fierté qu'il possédait 11 moteurs dans son

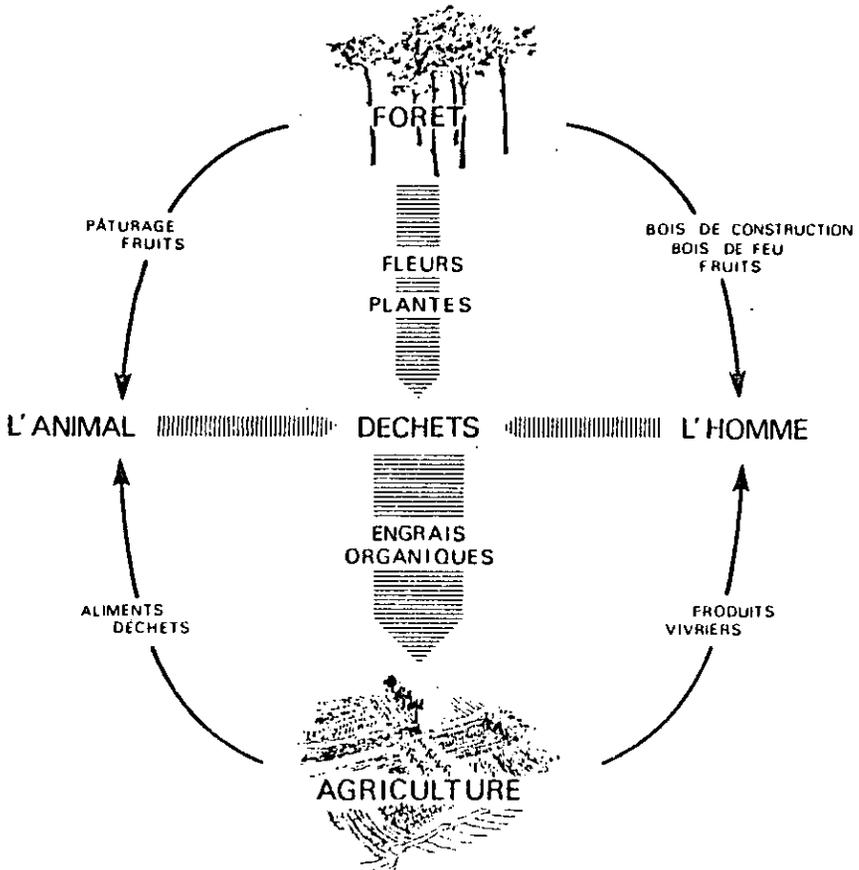
exploitation: un tracteur, 3 moteurs à usage hydraulique, 3 atomiseurs, une tronçonneuse, un break et une voiture.

Il faudrait encore aborder la production du vin, son rendement, sa destination à l'usage domestique et sa commercialisation. La fabrication du vin reste encore artisanale dans la plupart des familles. Le "lagar" destiné au pressage et à la préparation du vin existe dans presque toutes les maisons; si le niveau technique change selon les moyens du paysan, la procédure de base est la même.

L'économie du village réserve également une place importante à la culture des oliviers ainsi qu'à la fabrication de l'huile. Presque toutes les exploitations possèdent des oliviers qui restent l'arbre noble du système local, apprécié pour sa durée séculaire, la valeur de son fruit et la fabrication de l'huile d'olive, élément essentiel de la cuisine villageoise. De plus, l'huile, comme le vin, sont des produits qui rentrent dans le circuit de l'échange avec d'autres centres. L'économie paysanne, tout en produisant d'abord le nécessaire pour assurer la vie du groupe domestique, crée quand même un certain surplus qui permet l'échange sur un marché extérieur au village. Déjà la transformation en farine de maïs, et de seigle, le pressage des olives et la fabrication du vin subissent dans des centres urbanisés de la région un processus d'industrialisation et sont en partie commercialisés. Cela leur permet d'acquiescer dans le marché d'autres produits comme le sel, la viande, les pâtes, etc. qui ne se trouvent pas à l'intérieur de l'économie du village.

La chaîne agriculture-forêt

S.J.M. s'inscrit dans une zone montagnarde de forêt où prédominent, comme nous l'avons déjà vu, les conifères comme le pin maritime et le pignon. Les bois de chataigniers et de chênes étaient fréquents dans la région mais ces espèces sont malheureusement en voie de disparition au bénéfice des sapins introduits par



LA CHAÎNE AGRICULTURE - FORÊT DANS
LE SYSTÈME VILLAGEOIS

Le croquis ci-dessus doit nous aider à comprendre le mouvement et les tensions de cette chaîne où l'homme et l'animal sont placés entre deux pôles principaux, l'agriculture et la forêt, dont les produits et les déchets constituent des ressources nécessaires au cycle de la vie.

les programmes de reforestation depuis les années 40. Il y a, dans cette implantation d'une communauté d'agriculteurs en pleine zone forestière, certains aspects qui peuvent intéresser notre étude: d'abord une certaine tension entre les deux types d'occupation qui se présentent comme compétitives sur l'espace à conquérir. Nous constatons dans le paysage local une sorte de pression de la part de la forêt pour récupérer les terrains conquis par l'homme à travers les activités agricoles. La logique naturelle de l'évolution de la forêt a toujours constitué un défi pour l'agriculteur en bordure de zone forestière. Il s'agit du défi entre la forêt et les champs cultivés qui se disputent un même espace physique. La tension est surtout ressentie dans la ligne qui trace les limites d'occupation. Les parcelles sur la frange qui limite les deux zones doivent être tous les ans débarrassées des nouveaux sapins qui surgissent en plein champs labourés. Par ailleurs les terrains abandonnés sont vite repris par la forêt et ils sont très nombreux les sites de l'aldeia où nous pouvons observer des vieux ceps et des oliviers oubliés en pleine forêt. Mais si d'une part l'homme s'affronte à cette force envahissante de la forêt, d'autre part celle-ci constitue pour lui un potentiel de ressources. En réalité, la forêt fournit aux habitants de l'aldeia le bois de feu, la résine, le bois pour la cuisine, des pâturages pour les animaux et des fruits divers, mais elle est surtout un réservoir d'énergie pour le système agricole local. Le paysan de S.J. a appris à transformer certains arbustes et certaines fleurs sauvages en engrais pour la production vivrière. En effet, une quinzaine d'espèces végétales ont pu être identifiées avec l'aide des paysans comme étant utilisées par eux dans l'élaboration du fumier. Celui-ci avant d'arriver dans les champs subit un processus de transformation où les apports végétaux se combinent avec les déjections des animaux auxquels viennent assez souvent s'ajouter les déchets humains. Il y a encore une vingtaine d'années, et les gens s'en souviennent, l'"estrumé" ramené de la forêt était déposé dans les rues du village où s'ajoutaient les déjections de l'homme et de l'animal. Ces rues se transformaient ainsi en un véritable réservoir d'engrais en processus d'élaboration jusqu'au moment des semailles quand ils étaient transportés sur les champs labourés.

Les espèces jusqu'à maintenant relevées nous permettent de dresser une liste des plantes utilisées, une liste non exhaustive certes, mais déjà assez riche par la variété et l'originalité de son contenu. Parmi ces ressources de la forêt nous signalons celles qui dérivent des arbres et celles qui proviennent des espèces arbustives. Dans le premier cas, il s'agit surtout du sapin dont les éléments les plus appréciés sont "la caruma", c'est-à-dire, sa fleur et le pignon son fruit. Mais on utilise également les branches et les feuilles du sapin. Dans le second cas, parmi les espèces arbustives, nous observons que c'est la plante toute entière qui est ramassée: les branches, les feuilles, les fruits et les fleurs sont très recherchées. Au printemps, la charrette tirée par l'âne et contenant les résidus de la forêt, présente un coloris varié et intense par la quantité de fleurs qui sont ainsi transportées. Ces ramassages sont destinés à la litière des animaux où ils resteront quelques mois avant d'être répandus sur les champs au moment des semailles. Ces résidus végétaux vont ainsi subir un long processus de transformation biologique au contact des matières organiques apportées par les déjections animales.

Le paysan ne connaît sûrement pas la teneur en azote, en phosphore et en potassium de chacune de ces plantes. Mais sa connaissance de la flore en forêt lui permet d'effectuer un choix parmi les plantes en établissant une combinaison d'éléments naturels susceptibles de nourrir les sols destinés aux cultures diverses. Il combine aussi fumier et qualité du sol, il évalue le dosage nécessaire à chaque culture envisagée et il laboure la terre en conséquence, en choisissant la profondeur du retournement et les outils adéquats, selon les moyens techniques dont il dispose (tracteur, charrue à traction animale ou simple houe). Son but est d'effectuer la meilleure combinaison afin d'obtenir des résultats satisfaisants pour un type de culture intensive qui ne connaît pas de jachère. En effet à S.J.M. le cycle agricole se répète chaque année sur la même parcelle sans interruption du rythme annuel, avec seulement quelques rotations du type de produit cultivé.

En revenant au choix des plantes dans la préparation du fumier, nous verrons quelles sont les principales espèces utilisées avec une brève description de ces plantes-ressources:

. La Caruma ou fleur du sapin

Le moment venu de sa maturation cette fleur tombe; entassées sur le bord des sentiers, elles sont alors ramassées par les paysans avec les branches et les feuilles tombées. Cette incursion des paysans dans les forêts a un effet secondaire de protection du milieu naturel puisque le ramassage assure une mesure de prévention contre les incendies. De ce fait, la recherche de la caruma est libre sur tout le terroir du village et admise dans les forêts privées.

. Aroeira ou lentisque

Pistacia lentiscus

Arbre ou arbuste qui peut avoir de 1 à 4 m de hauteur, contenant de la résine aromatique riche en térébenthine appartenant à la famille des anacardiées. De son fruit, on extrait une huile comestible, qui peut être aussi utilisées comme combustible.

. Alecrim ou romarin

Rosmarinus officinalis

Arbuste très droit ramifié, aromatisé, de la famille des labiacées, il peut atteindre 2 m. En plus d'un condiment, c'est une plante médicinale, un stimulant, antiseptique et insecticide.

. Rosmaninho ou romarin stechas

Lavandula stoechas

C'est un arbuste de la famille des labiacées mesurant 20 à 60 cm. Ses qualités médicinales sont connues.

. Tojo molar ou genêt épineux

Ulex minor, Roth - *Ulex manus*, Forster

Petit arbuste d'un mètre environ. Fleurs jaunes, fruits secs. Utilisation dans la litière du bétail, ou pour chauffer les fours. C'est aussi une plante médicinale.

. **Tojo Gatunha ou ajonc épineux**

Ulex densus

Arbuste atlantique de 50 cm, de la famille des Papilionacées, très ramifié, au niveau du sol. Utilisé pour la fixation des terrains sableux. Une fois brûlé, les cendres sont utilisées comme engrais, et encore vert il est utilisé comme fourrage et litière pour les animaux.

. **Retama Blanc ou giesta branca, genêt blanc**

Cytisus multiflorus, *Cytisus lusitanicus*, *Sarothamnus multiflorus*

Arbuste de 1 m à 2 m, de la famille des légumineuses; utilisé comme litière pour le bétail.

. **Giesta das vassouras ou genêt à balais⁸**

Cytisus scoparius, *Spartium scoparius* et *Sarothamnus scoparius*.

Arbuste qui peut atteindre jusqu'à 1m50, de la famille des légumineuses. Plante médicinale. Avec les graines on peut préparer une boisson semblable au café.

. **Esteva, estiveira⁹**

Cistus ladaniferus

Arbuste aux fleurs normalement roses, qui se trouve dans les bois de sapins dans tout le pays. C'est une plante mellifère. Cependant l'espèce observée à S.J. a généralement des fleurs blanches avec parfois des tâches d'un rouge intense au milieu. Riches en sucre, elles sont très recherchées par les abeilles. On les utilise également pour le fumier.

. **Urze das vassouras ou bruyère à balais**

Erica scoparia

Arbuste fin et droit, d'un mètre environ. Petites fleurs en forme de campânule, fruits capsulaires. Excellent combustible aussi bien vert que sec. Employé dans la fabrication de balais.

. Urze branca, bruyère arborescente

Erica arborea

Arbuste de 3 à 5 m, des fleurs blanches, des fruit en capsules, avec des semences pourvues d'albumen.

Les branches coupées sont utilisées pour la fabrication de balais et peuvent aussi constituer un abri contre le soleil et le vent. Le bois du tronc est très renommé pour la fabrication des tonneaux de vin. On l'appelle aussi torga.

D'autres espèces sauvages (petits arbustes et fleurs des champs) ont été identifiées par les paysans en bordure des terrains de culture ou sur les chemins. Ce sont généralement des plantes ramassées et utilisées pour l'alimentation des animaux. Nous avons noté les noms populaires employés par les paysans:

. Ceramago - petite fleur blanche. Arbuste d'environ 30 cm. Les lapins la mangent.

. Soajes - petite fleur violette, appelée "trevo do campo" ou trèfle de campagne. Mangée par les brebis et les porcs.

. Serradela - sorte de pâturage de petite stature.

. Malmequer - pâquerette blanche que les animaux mangent.

. Galracho - mauvaise herbe mais qui peut être mangée par les brebis.

En revanche, les paysans ont également signalé des mauvaises herbes.

. le Tartareiro

. les Margazas

Nous n'avons pas encore identifié ces espèces.

Il faudrait maintenant poursuivre l'examen de ces différen-

tes espèces afin de déterminer l'apport qu'elles peuvent signifier en substances organiques et chimiques, importantes pour la fertilisation des terrains agricoles. La pratique des paysans de S.J. pourrait correspondre à un savoir traditionnellement acquis, rejoignant des raisons scientifiques valables.

Dans ce rapport forêt-agriculture, il faudrait encore situer la place des terres baldias au sein du système. Les terrains communautaires sont en fait des zones forestières situées presque toujours en bordure de l'espace cultivé. La population est libre de l'exploiter en extrayant les ressources nécessaires pour sa vie quotidienne (bois, pâturage, fruits, arbustes à usage domestique), ou les déchets des sapins comme "la caruma" très appréciée, comme nous l'avons vu, pour le fumier. Mais cette utilisation apparemment libre connaît quand même des interdictions. Celles-ci méritent une réflexion. Il est interdit d'abattre des arbres ou de détruire des végétaux ou des plantes, ce qui pourrait nuire à la forêt elle-même. Nous ne connaissons pas toutes les instructions qui régissent d'une façon explicite ou implicite l'utilisation de ces terrains mais nous pouvons supposer que l'intention est de veiller à l'équilibre de l'écosystème forestier de façon à préserver ce réservoir de ressources pour la communauté. La population dépend d'une certaine manière de la forêt, son mode de vie, ses pratiques agricoles s'appuient sur la disponibilité des ressources venant de la forêt et toute cassure dans cette chaîne pourrait nuire au fonctionnement du système ou rompre son équilibre. Les paysans ont cette sensation d'un réservoir qui dépasse leur possibilité d'exploitation. C'est grand, disent-ils, cela va loin, nous arrivons là où nos forces nous permettent. Cela constitue un facteur important qu'il faut donc considérer dans la reproduction du système villageois.

Nous pouvons maintenant nous demander quelle est l'étendue des baldios dans le territoire villageois et quelle est la réparti-

tion interne de ses propres ressources. Voici les données:

Baldios de São João do Monte

Ressources	Superficie	
	ha	%
Forêt	51,03	89,40
rochers	5,93	10,30
Pâturages	0,03	0,05
TOTAL	56,99	99,75

Source: Tableau établi pour les besoins de l'étude d'après les dossier de la Junta de Freguesia de Senhorim, 1983.

Le tableau ci-dessus nous montre que la forêt occupe presque 90% de la superficie totale des terres communales. En revanche, le pâturage est presque inexistant de même que nous remarquons le manque d'élevage dans le système d'exploitation locale. Cependant l'histoire rurale de S.J. indique que, dans le temps, les activités agricoles de l'aldeia s'associaient avec un élevage important. Il serait intéressant de pouvoir observer, au cours des 30 dernières années, par exemple, la coïncidence ou non du déclin de l'élevage avec la déprise agricole des versants du Mondego, mouvement qui a marqué l'agriculture villageoise depuis les années 50.

Le mouvement d'occupation des terres agricoles et le retrait des cultivateurs

Les cartes dont nous disposons actuellement sont très limitées pour permettre un examen approfondi de l'occupation agricole du territoire de l'aldeia. Nous pouvons cependant discerner les caractéristiques générales de cette occupation ainsi que les produits dominants dans le système cultural existant. La carte d'occupation agricole établie par le ministère de l'Agriculture nous laisse voir une zone de culture assez étendue qui suit le cours des deux rivières, la Barroca do Prado et la petite rivière du sud dont le cours d'eau est assez irrégulier. Cette zone se situe dans la région d'implantation de l'aldeia en la contournant à l'est et à l'ouest dans la direction nord-sud. Ces cultures occupent une superficie plus importante au nord des quartiers habités mais elles se prolongent au-delà dans la direction sud-ouest en pointes qui se séparent avant de descendre sur les plaines des lameiros considérés parmi les meilleurs terrains du village.

Une importante tâche de culture existe dans les limites ouest du terroir villageois à 3 km de distance de l'aldeia. Cette nouvelle zone est aménagée sur des terres plus plates et le découpage des parcelles assez étendues suit des formes plus géométriques. En revanche, les cultures autour du village ressemblent plutôt à des jardins soigneusement travaillés qu'à des champs labourés. Ces espaces sont assez variés dans leur découpage et dans leur aménagement. Ce sont parfois des champs ouverts sans aucune clôture, surtout dans les terres basses et irriguées dites de "lameiro". Par contre, les versants et les terres sèches impliquent une laborieuse construction de terrasses avec des murets en pierre qui coupent et découpent le paysage en de multiples formes en suivant le mouvement des courbes de niveau. L'ensemble est marqué par un travail laborieux et par la minutie des coupures sur des espaces réduits.

Cependant, cette occupation agricole ne va pas sans variation. Il s'agit d'un mouvement que nous saisissons dans une phase déterminée et dont les caractéristiques s'amorcent, semble-t-il,

depuis les années 50. Une phase parmi d'autres qu'a dû subir l'histoire de l'agriculture locale. En effet, les terres cultivées de S.J. se répartissaient autrement (il y a 30, 40, 50, ans?). Selon la mémoire des paysans il y a eu une zone d'intense activité située dans les versants du Mondego concentrée dans les lieux appelés Les Quixotas mais pouvant couvrir un espace assez étendu de la vallée, comme le Lanteirão, la Orena, la Quinta Merrata. Nous pouvons encore observer les traces de cette occupation: des terrasses construites, les maisons en ruines, les puits forés, les oliviers et les vignes abandonnés et aujourd'hui envahis par les sapins. Le site abandonné est placé dans un endroit de grande beauté, sorte d'amphithéâtre naturel bâti sur un versant concave, dominant toute la vallée. L'homme a apporté un travail énorme d'aménagement de l'espace afin de l'adapter aux besoins de son agriculture; les terrasses se succèdent et se superposent donnant l'impression d'une immense architecture qui épouse parfaitement les courbes de niveau. Peu à peu le repli des cultivateurs commence. Ils tournent le dos au Mondego pour s'approcher du village dans un mouvement qui dépassera l'aldeia pour s'installer dans son côté ouest sur les bords de la Ribeira do Prado. Interrogés sur les raisons de ce retrait les paysans répondent que c'était trop loin, ils ne sont plus disposés à parcourir quotidiennement de telles distances; aujourd'hui il y a beaucoup plus de "fidalguia" ou fierté, "les gens ne veulent plus travailler comme des esclaves." En réalité, les petits propriétaires actuels de S.J. étaient à l'époque, en grande partie, des travailleurs salariés qui n'avaient pas encore accès à la terre. A partir des années 50 des changements importants interviennent dans l'histoire locale: d'une part un nouveau mouvement d'émigration a lieu, et d'autre part les paysans commencent, à acquérir des parcelles et à louer des terres dans les environs du village. Actuellement, le travail salarié est presque inexistant à S.J.

Il serait intéressant de pouvoir approfondir ces faits à la lumière des analyses faites sur les modalités de pénétration du capitalisme dans l'agriculture portugaise ¹⁰ ainsi que des hypothèses de prolétarianisation des paysans au Portugal. Dans notre cas, un processus inverse semble prendre corps parmi la communauté villageoise.

o

o o

Avant de conclure cette étude, il convient de faire quelques remarques sur les stratégies engagées par les paysans de S.J. dans la maîtrise de l'espace villageois et leur signification dans la reproduction du système comme un tout. Trois niveaux d'analyse ont orienté nos pas: l'identification du terroir, le mode d'appropriation et d'exploitation de cet espace. Les résultats de cette analyse nous permettent de dire que terroir identifié et terroir approprié ne sont pas des phénomènes dissociés; ils constituent des éléments d'une même stratégie. En effet, la communauté s'identifie avec l'ensemble de l'espace aldeia parce qu'elle y vit et en vit, et c'est l'appropriation de la terre qui assure la continuité du processus. Tout mouvement d'éclatement de la propriété au village par l'insertion d'un propriétaire étranger dans l'aldeia tend à être suivi d'une récupération des terres perdues. Il se manifeste dans ce processus le besoin de sauvegarder un territoire dans son intégrité. Toute brisure de cet espace est perçue comme une menace à l'équilibre du tout.

Nous pouvons donc dire qu'une des conditions de reproduction du système de l'aldeia est le maintien de l'unité de l'espace par le contrôle de l'ensemble du territoire.

Nous constatons par ailleurs, dans la gestion du milieu, l'importance de l'équilibre entre l'agriculture et la forêt. Nous avons souligné entre les deux un mouvement continu de conquête et reconquête de l'espace. Néanmoins les pratiques quotidiennes des cultivateurs de São João se fondent sur une chaîne agriculture-forêt dans un processus à nature cyclique qui se renouvelle par la succession d'étapes régulières tout au long de l'année. La forêt apparaît ainsi comme un milieu-ressource pour le cycle de la vie, sorte de réservoir d'énergie continuellement exploité et sans cesse renouvelé. Finalement on observe un milieu naturel riche dont le potentiel dépasse la capacité qu'a la communauté de l'exploiter. Cette présence d'un espace naturel assez étendu offrant des res-

sources au-delà des forces de l'homme est intensément ressentie par l'aldeia. Le fait semble contradictoire avec les raisons évoquées pour le départ des jeunes, mais il est plus cohérent avec le mouvement de retour des émigrés qui, plus tard, finissent par se réintégrer au village.

NOTES

1. Les grandes lignes de cette recherche ont été données par G. Sautter et P. Pelissier, qui de 1960 à 1980 ont orienté des monographies diverses sur les sociétés rurales africaines et leur rapport à l'espace habité. Le résultat est une collection de 17 ouvrages: "Atlas des structures agraires au Sud du Sahara", publiés par l'Orstom, Paris, 1980.

Dans les efforts pour adapter la méthode de la carte du terroir à l'étude de l'aldeia portugaise, nous soulignons la collaboration apportée par Chantal Blanc-Pamard et J.Y. Marchal, géographes dont les travaux sur l'analyse de l'espace local ainsi que sur l'articulation des échelles spatiales dans l'étude des lieux ruraux sont bien connus (Blanc-Pamard 1977, Marchal 1974).

2. L'institution du "morgado" est destinée à protéger les territoires de la noblesse. En effet selon le système, les domaines des seigneurs étaient inaliénables et indivisibles et en conséquence non soumis au partage après la mort de son tenant. Implanté de puis le XIII^{ème} siècle il se transmet au fils aîné et se maintient jusqu'à la fin du siècle dernier.
3. La nouvelle disposition législative date de 1976.
4. Cette étude comprendra l'analyse du cycle agricole et des techniques paysannes avec un chapitre spécial sur la distribution des terres selon les sols et selon le niveau technique des exploitants.
5. Nous constatons un nombre plus élevé de maisons que de groupes

domestiques. De fait ceux-ci regroupent assez souvent deux maisons autour de la même exploitation agricole.

6. On l'appelle "broa de milho", fabriquée dans les fours collectifs qui existent encore au village mais en nombre réduit. Ils sont généralement installés dans la cour de la demeure et la coutume veut qu'un groupe d'amis ou de voisins s'organise pour l'utilisation commune.
7. La "grade" ou herse existe en deux dimensions: un peu moins d'un mètre si c'est l'homme qui s'en charge et plus grande surtout plus lourde si c'est l'âne que la tire.
8. Pour toutes les espèces citées, voir l'étude de Maria Eugénia S. de A. Moreira Lopes, en collaboration, *Vegetação de Portugal* dans la collection *Estudos de geografia das regiões tropicais*. Centro de estudos geográficos, Lisboa, 1980. - 183 p.
9. Cette espèce est identifiée par Raul Oliveira Feijão, *Elucidário Fitológico Plantas vulgares de Portugal Continental Instituto Botânico de Lisboa*, 3 vol. 1960.
10. Villaverde Cabral, Ferreira, op.cit.

BIBLIOGRAPHIE

- Bertrand (C.), Bertrand (G.), Raynaud (J.). - "Le Sidobre (Tarn): d'une monographie", *Revue géographique des Pyrénées et du Sud-Ouest*, Toulouse, tome 49, fasc. 2, 1978: pp. 259-314.
- Bertrand (G.). - "Pour une histoire écologique de la France rurale", in *Histoire de la France rurale*, sous la direction de G. Duby et A. Wallon, Paris, Ed Seuil, tome 1, 1975: pp 35-111.
- Blanc-Pamard (C.). - *Un Jeu écologique différentiel: les communautés rurales du contact forêt-savane au fond du V.Baoulé (Côté d'Ivoire)*. Travaux et documents de l'Orstom, Paris, 1979. - 313 p.
- Blanc-Pamard (C.). - *Recension des diverses approches "écologiques" des systèmes géographiques et des sociétés*. - Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 1977.

- Bourdieu (P.). - Les stratégies matrimoniales dans le système de reproduction. Paris, Annales, n° 3. mai-juin, 1972: pp. 1105-1125.
- Bouquet (M.). - "The differential integration of the rural family. Emigration and stasis within the village." - Lisbonne, IGTE paper, 1983. - 22 p.
- Chambard (J.L.). - Atlas d'un village indien. - Paris, Laboratoire de géographie de l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Ed. Mouton, 1980. Travail pionnier à l'origine de la méthode de la carte du terroir.
- Ferreira de Almeida (J.), Freitas (E. de), Villaverde Cabral (M.). - Modalidades de penetração do capitalismo na agricultura. Estruturas agrárias em Portugal continental, 1950-1970. - Lisboa, Editorial Presença, 1976. - 179 p. En particulier chap. sur la population active, pp. 45-61.
- Godard (O.). - Aspects institutionnels de la gestion intégrée des ressources naturelles et de l'environnement. - Paris, Ed. Maison des Sciences de l'Homme, 1980. - 110 p.
- Godelier (M.). - "Anthropologie et biologie: vers une coopération nouvelle", Revue internationale des sciences sociales, Paris, vol. XXVI, n° 4, 1974: pp. 666-690.
- Godelier (Maurice). "Territory and property in primitive society", Information sur les Sciences Sociales, Paris, vol. 17, n° 3, 1978, pp. 399-426.
- Gouru (P.). - L'Afrique. - Paris, Hachette, 1970. - 488 p. (Voir surtout avant-propos: l'auteur souligne dans l'aménagement du paysage, le rôle joué par les hommes et par leur système d'organisation dans l'occupation de l'espace.
- Gouru (J.). - Production and reproduction, a comparative study of the domestic domain. - Cambridge University Press, 1976. - 157 p.

- Goody (J.). - *Domestic groups*. Addison-Wesley modular publication, Cambridge, University of Cambridge, module 28, 1972: pp. 1-32.
- Iturra (R.). - "The peasant organisation of reproduction. Land and marriage in a Galician parish and in a Portuguese village". Oeiras, IGC/NSH paper, 1983. - 33 p.
- Iturra (R.). - "Continuity and change, the peasant way to transition. The case of a Galician Parish, Lisboa, IGC/ISCIE, 1982. - 73 p. in: *Questions of transition*, Godelier (M.), Paris, Ed. UNESCO and International Council of Social Sciences, à paraître.
- Levi-Strauss (C.). - *La pensée sauvage*. - Paris, Plon, 1962. - 389 p. surtout le chapitre sur la Science du concret, pp. 3-47.
- Maranhão, (M.J.). - *O meio físico como recurso, uma aldeia de Beira Alta*. Lisboa, ISCTE paper, 1983. - 50 p.
- Marchal (J.Y.). - "La petite région d'Ambohimananambola (la colonisation agricole au moyen-ouest malgache", *Atlas des structures agraires au Sud de Madagascar*, nº 2, Paris, Orstom, 1974. - 120 p. cartes.
- Oliveira Marques (A.H.). - *Introdução à história da agricultura em Portugal*. - Lisboa, Ed. Cosmos, 1978. - 350 p. (Surtout árias da produção, pp. 61-80.)
- Orstom. - *Maîtrise de l'espace agraire et développement en Afrique tropicale. Logique paysanne et rationalité technique*. Actes du Colloque de Ougadougou (4-8 décembre 1978), Paris Orstom, 1979. - 600 p.
- Pelissier (P.). Sautter (G.). - "Bilan et perspectives d'une recherche sur les terroirs africains et malgaches", *Etudes rurales*, nº 37,38,39, pp. 7-45.

- Ribeiro (D.). - *Dicionário de história de Portugal*, Iniciativas Editoriais, Lisboa, 1963, 6 volumes.
L'auteur distingue trois types de aldeias au Portugal, aldeias alentejana, transmontana et estremenha en étudiant l'origine et l'évolution historique de ces différents types. Voir *Aldeia*, vol. 1.

- Sachs (I.). "Culture, ecology and development, redefining planning approaches", in: *Human Behaviour and Environment Advances in Theory and research*, vol. 4, Environment and culture, Edited by Altman (I).
Rapoport (A.) and Wohlwill (J.). - New York, London, Plenum News, 1980: pp. 319-343.

- Sachs (I.). - *Stratégies de l'écodéveloppement*. - Paris, Editions Ouvrières, 1980. - 140 p.

- Sampaio (A.). - *As vilas do Norte de Portugal*. - Lisboa, Documenta histórica, 1979. - 197 p.

- Santos dos (A.). - "Espace et société: La structure agraire de Chãos au Portugal". In *Meridies*, n° 1 Déc.1984.

- Sautter (G.). Pelissier (P.). - "Pour un atlas des terroirs africains, structure-type d'une étude de terroir", *L'Homme*, Paris, tome IV, n° 1, janv-avril 1964: pp. 56-72.

- Soltner (D.). - *Les bases de la production végétale, le sol. le climat, la plante*. Tome I, le sol. Angers, collection sciences et techniques agricoles, 1982. - 455 p.

- Yricart. - *La Terre planète vivante*. - Paris, PUF, 1970. - 184 p.

LE VOUVOIEMENT ET LE TUTOIEMENT DANS LES RELATIONS DE PARENTÉ: LE CAS DE BEIRA-BAIXA AU PORTUGAL

Armindo DOS SANTOS (E.H.E.S.S. Paris)

Cette étude a été réalisée dans le cadre d'une recherche sur le système de parenté observé dans le village de Chãos dans la région de Beira-Baixa, mais les résultats présentés sont représentatifs de toute la région. Nous exposerons ici une analyse du mécanisme social qui, dans le cadre de la parenté, fixe définitivement la symétrie ou la dissymétrie d'attitudes entre deux personnes, par le vouvoiement ou/et le tutoiement.

Dans le contexte des relations inter-individuelles extérieures à la parenté, le vouvoiement et le tutoiement représentent deux formes de comportement déterminants, de déférence, ou de réserve, et de familiarité, dans le système d'attitudes portugais. L'un et l'autre de ces comportements, sont des moyens de relation et de signification, intégrés à tous les niveaux des relations dyadiques. Dès qu'un enfant commence à parler, on lui apprend à distinguer le tutoiement du vouvoiement. Par la suite, l'emploi de l'une ou de l'autre de ces attitudes ne fera plus l'objet d'hésitations, bien que l'on puisse transgresser intentionnellement ces règles dans certaines circonstances précises.

A Beira-Baixa, la forme locale de vouvoiement, se fait par l'usage du terme *vossemecê*. Il s'agit d'une contraction de *Vossa Mercê* (Votre Grâce), utilisée à la troisième personne. Le tutoiement se fait par le terme *tu*. Le terme *você*, qui est une deuxième contraction de *vossemecê*, utilisé comme l'équivalent de celui-ci pour vouvoyer en milieu urbain, représente, du point de vue local, une forme d'adresse désobligeante et dépréciative qui s'apparente plus au tutoiement qu'au vouvoiement. C'est par l'utilisation de la forme d'adresse *você*, qu'opère la déviation du vouvoiement et du tutoiement dans les situations de conflit violent et non pas par l'emploi du terme *tu*, forme normale de tutoiement. Aussi, compte

tenu de la spécificité de cette forme d'adresse et du fait que celle-ci n'est pas opératoire, à proprement parler, en ce qui concerne le système d'attitudes relatives aux relations de parenté, nous n'y ferons jamais référence dans les différents cas de déviation des règles d'adresse présentés.

Dans les situations de déviation des règles d'adresse, la déviation par rapport au contexte général du vouvoiement, ne se fait pas pour les mêmes raisons que par rapport au tutoiement. En effet, vouvoyer quelqu'un que l'on pourrait tutoyer normalement, peut signifier le désir de marquer une certaine distance sociale dans le sens d'une valorisation de l'interlocuteur. On peut remarquer incidemment, que la déviation par le vouvoiement (au lieu du tutoiement) renvoie le plus souvent, à des stratégies liées aux caractéristiques sociales de l'interlocuteur (statut, prestige social etc.) plutôt qu'à des caractéristiques personnelles d'ordre plus psychologiques. Alors que tutoyer quelqu'un (par l'emploi du terme tu) à l'égard de qui l'on devrait marquer une attitude de respect - par voie de vouvoiement - exprime la volonté de marquer une distance sociale de caractère négatif à l'égard de la personne concernée. L'emploi du tutoiement à la place du vouvoiement, se fait de façon subtile et tend à marquer la subordination de l'interlocuteur sans que cela implique une situation conflictuelle. On soulignera d'autre part, que contrairement à l'emploi du vouvoiement à la place du tutoiement - qui est souvent tributaire, on l'a vu, de la position sociale de l'interlocuteur -, l'emploi du tu à la place de vous, dans les cas précités, est plus souvent individualisé, lié aux caractéristiques personnelles des interlocuteurs et à leur histoire inter-individuelle.

A Beira-Baixa on se représente l'âge comme le facteur déterminant conduisant, dans tous les cas, à vouvoyer ou à tutoyer une personne. Ceci, dérive du principe général que l'on doit exprimer de la déférence à l'égard des personnes plus âgées: "não se falta ao respeito a quem é mais velho", ("on ne manque pas de respect à celui qui est plus vieux"), et que l'on conçoit comme normal d'avoir un comportement de familiarité envers les personnes plus jeunes ou qui se trouvent dans la même zone d'âge que soi: "tratam-se por tu quando se conhecem de garotos", ("on se tutoie

lorsque l'on s'est connus étant gosses") ou "não se tem o mesmo respeito com as pessoas mais novas como se tem com as pessoas mais velhas", ("on n'a pas le même respect avec les plus jeunes qu'avec les plus âgés"). Cependant, cela ne se vérifie que partiellement. Car, que ce soit dans le contexte social général ou dans le cadre plus étroit des relations de parenté, on peut constater que si la différence d'âge opère partout comme facteur conduisant à vouvoyer les personnes plus âgées, elle ne conduit pas toujours à tutoyer les plus jeunes.

Dans le contexte social général extérieur aux relations de parenté, l'attitude de déférence ou de réserve qui consiste à vouvoyer est obligatoire dans les cas suivants: à l'égard des personnes étrangères au village (sauf dans les cas de personnes très jeunes) ou de tous ceux avec qui l'on n'a pas de relations de familiarité; et de façon sous-jacente à l'égard de toute personne de statut plus élevé: que celui-ci soit formalisé ou tout simplement moral ou de prestige. En ce qui concerne le tutoiement, cette forme d'adresse est réservée à toute personne de sa propre génération avec laquelle on a grandi et aux personnes des générations inférieures.

Dans la cadre de la parenté, le vouvoiement est obligatoire envers ses parents (père et mère) et ses grand-parents. De la même façon, on vouvoie tous les autres parents consanguins des générations supérieures à la sienne, ainsi que leurs conjoints, le parrain et la marraine, le beau-père et la belle-mère. Dans le dernier exemple, le vouvoiement est réciproque. A l'intérieur d'un même niveau générationnel, on tutoie ses germains, ses cousins et son conjoint. Mais on vouvoie les conjoints de ses germains et de ses cousins, les germains de son conjoint et leurs propres conjoints, ainsi que le père et la mère de son gendre ou de sa bru. Dans tous ces exemples, les attitudes d'adresse relatives au tutoiement et au vouvoiement sont réciproques. En ce qui concerne les générations inférieures, on tutoie tous ses descendants en ligne directe, son beau-fils et sa belle-fille (enteado et enteada) mais on vouvoie leurs conjoints. On tutoie aussi ses neveux et nièces consanguines et par alliance ainsi que leurs enfants, et on vouvoie leurs conjoints. Dans ces exemples, le comportement d'adresse n'est pas

réciproque; ceci à une exception près, celle des conjoints de consanguins et d'alliés. On vouvoie encore, tous les autres consanguins de son conjoint et leurs conjoints respectifs avec en retour la même attitude. Ceci, indépendamment du critère d'âge ou du critère générationnel.

De façon générale, on peut dire que les personnes qui ont grandi ensemble, et qui font partie d'un groupe d'interconnaissance, se tutoient.

À l'intérieur d'une même génération, les attitudes d'adresse sont généralement réciproques, sauf lorsqu'un trop grand écart d'âge induit une distance exprimée par le vouvoiement. Ceci, peut même se vérifier en ce qui concerne des parents assez proches tels que les cousins germains. Dans ce cas, les plus jeunes vouvoient leurs aînés et les plus âgés tutoient leurs cadets. Mais, il arrive que s'établissent des relations de réserve entre adultes apparentés de même génération - qu'ils soient du même groupe d'âge ou d'âges différents -, ceci en raison de certaines circonstances: changement de statut social, rareté de contacts etc. Il en résulte des changements d'attitudes qui conduisent généralement au vouvoiement réciproque. Ces corrections des attitudes d'adresse, qui peuvent se produire au cours de la vie des individus, semblent obéir à des considérations telles que le souci d'optimiser les relations inter-individuelles.

On peut donc remarquer, que l'on vouvoie tous ses aliés (à l'exception de son conjoint et des enfants des germains de son conjoint), que ceux-ci soient des alliés de consanguins ou des alliés par le mariage - et dans ce dernier cas, indépendamment du décalage de génération ou d'âge. Par conséquent, le facteur générationnel ou de différence d'âge, ne conduit pas toujours à tutoyer alors qu'il opère toujours en ce qui concerne le vouvoiement. En d'autres termes, on peut dire que la réciprocité de traitement ne se vérifie pas par rapport aux consanguins des générations supérieures et à leurs conjoints ni par rapport aux consanguins des générations inférieures.

En contrepartie, le traitement est réciproque: par tutoiement à l'intérieur d'une même génération consanguine; par vouvoiement entre Ego et les conjoints de ses consanguins des générations

inférieures d'une part, les consanguins de son conjoint et leurs conjoints respectifs d'autre part (à l'exception, on l'a vu, des enfants des germains de son conjoint qu'Ego tutoie à l'inverse de leurs conjoints). Ainsi, le vouvoiement est réciproque, indépendamment du critère de génération s'il s'agit d'alliés par le mariage, alors que le tutoiement n'est réciproque qu'à l'intérieur d'une même génération.

On peut dire en conclusion, que le critère de décalage générationnel ou d'âge n'est pas déterminant par rapport à l'attitude d'adresse relative au vouvoiement ou au tutoiement, lorsqu'il s'agit d'alliés de consanguins des générations inférieures. Dans un certain nombre de ces cas, des personnes de générations et d'âges différents se vouvoient réciproquement. C'est le cas, du beau-père ou de la belle-mère et du gendre ou de la bru, par exemple. Tandis qu'en ce qui concerne d'une part la parenté consanguine ascendante - y compris les conjoints - et d'autre part la parenté consanguine descendante - à l'exclusion des conjoints -, le critère générationnel intervient, conduisant à des attitudes d'adresse non-réciproques: vouvoiement/tutoiement.

Mais si le critère générationnel semble bien fonder la réciprocité et la non réciprocité de l'attitude d'adresse entre les différents parents, ce facteur de corrélation ne peut se fixer définitivement que si le moment où s'établit le lien de parenté entre deux individus, correspond à l'une des corrélations générationnelles suivantes: enfant/enfant, adulte/enfant, adulte/adulte.

En effet, c'est au moment où s'établit le lien de parenté que se fixe définitivement la symétrie ou la dissymétrie d'attitudes entre deux personnes par le vouvoiement ou/et le tutoiement. Le rapport initial enfant/enfant, entraîne définitivement le tutoiement réciproque et le rapport initial adulte/enfant entraîne, de façon définitive, la non-réciprocité tutoiement/vouvoiement entre les individus concernés. Ainsi, le premier cas de figure renvoie au cas des germains et des cousins de même génération; le second à la relation des consanguins des générations supérieures et de leurs conjoints respectifs, par rapport aux consanguins des générations inférieures et aux enfants des germains du conjoint. Mais dans les cas où le lien de parenté s'établit initialement entre deux indivi-

des d'âge adulte - qu'ils soient ou non de même génération ou d'âges équivalents - l'attitude d'adresse sera alors, dans tous les cas, la réciprocité par le vouvoiement. C'est le cas des consanguins du conjoint et de leurs conjoints respectifs, des conjoints des consanguins des générations inférieures ainsi que des conjoints des enfants des germains du conjoint.

Parmi d'autres cas, celui des neveux et nièces par alliance d'une part et de leurs conjoints d'autre part, illustre assez bien le fait que le type d'attitude dépend du rapport d'âge relatif au cycle de vie, enfant/adulte, correspondant à la période initiale où s'est établi le lien de parenté entre deux individus. En effet, malgré le fait que les neveux et nièces (consanguins et par alliance) soient de la même génération que leurs conjoints et à égale distance générationnelle de leurs oncles ou tantes, l'attitude d'adresse envers ces parents de la génération inférieure n'est pas la même: les enfants des germains et les enfants des germains du conjoint sont tutoyés de façon non réciproque; leurs conjoints sont vouvoyés avec réciprocité de traitement. On remarquera, dans ces cas aussi, que les liens entre oncle - ou tante - et neveu - ou nièce - (consanguins ou par alliance), se sont établis à une période du cycle de vie où ils se trouvaient dans un rapport d'adulte/enfant. Tandis que la relation de cette première catégorie de parents avec les conjoints de la deuxième, s'est établie dans le contexte d'un rapport adulte/adulte (diagramme). Nous avons pu vérifier d'ailleurs, que cette même règle s'appliquait aussi dans les cas, tout à fait exceptionnels, où les liens d'oncle - ou tante - à neveux et nièces par alliance s'étaient établis à un moment où ces derniers étaient déjà adultes. Dans les cas observés, les oncles et tantes par alliance vouvoyaient leurs neveux et nièces qu'ils auraient tutoyés s'ils avaient été encore jeunes.

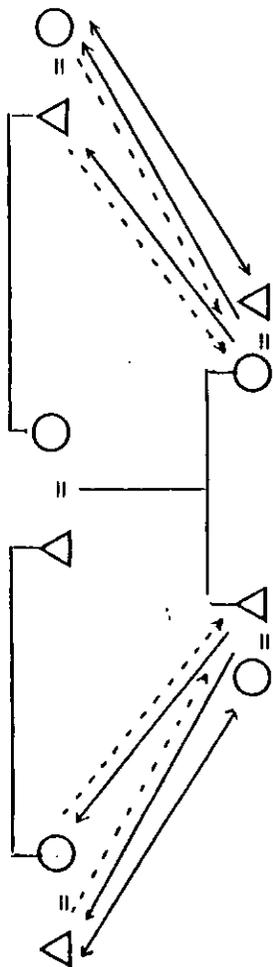
Par ailleurs, la règle du rapport d'âge, relatif au moment de l'établissement des liens de parenté, est encore vérifiée par la constatation suivante: bien que les parâtres et les marâtres tutoient leurs beaux-enfants lorsqu'ils les ont connus très jeunes, ils les vouvoient s'ils sont déjà adultes au moment de l'établissement des liens de parenté.

TABEAU DES COMPORTEMENTS DE VOUVOIEMENT ET TUTOIEMENT

Parenté	Collaté- ralité	Niveaux généra.	Vous	Tu	R	N. R	Concl.
Alliés de consan- guins		L.directe descen.	+	-	+	-] ,] ,] ,] , Vouvoiement réciproque
	1°	- 1	+	-	+	-	
	2°	- 1	+	-	+	-	
	1°	- 2	+	-	+	-	
Consan- guins du conjoint		L.directe ascen.	+	-	+	-] ,] ,] ,] , Vouvoi.réciproque Tutoiement non-réciproque
	1° etc.	0	+	-	+	-	
	1°	- 1	-	+	-	+	
	1°	- 2	-	+	-	+	
Conjointe de consan. du conjoint			+	-	+	-] ,] ,] , Vouvoiement réciproque
	1° etc.	0	+	-	+	-	
	1°	- 1	+	-	+	-	
	1°	- 2	+	-	+	-	

R= réciproque N R= non réciproque

Le vouvoiement et le tutoiement entre oncles-tantes/
/neveux-nièces consanguins et par alliance



→ = vossemecé
- - -> = tu

FAIDA
E CONTROLLO SOCIALE PRESSO I ROM XORAXANE

Leonardo PIASERE (Verona)

"Pour les Tsiganes...
le 'desordre' est con-
sideré comme 'l'ordre'
et 'l'immoralité' com-
me la 'moralité'".

(Popp Serboianu, 1930:60)

Anche se sono relativamente numerosi gli autori che hanno descritto le procedure dei "tribunali" zingari,¹ uno studio di antropologia giuridica, come dice Liégeois, "reste à faire" (1976:74). Queste pagine si propongono di cominciare a colmare tale lacuna da due punti di vista: a) analizzando l'istituzione della faida e del suo controllo fra i Rom xoraxané, un gruppo, o meglio un sotto-gruppo - se si vuole mantenere la terminologia entrata in uso da qualche anno in ziganologia - fra i tanti di quelli che noi chiamiamo gli "Zingari"; b) cercando di vedere come alcuni tratti culturali assunti dal popolo col quale sono stati per tanti anni a contatto, quello albanese, siano stati dai Rom riadattati al loro proprio sistema sociale ².

Il baró Rom

La società dei Rom xoraxané è un perfetto esempio di quella che di solito si definisce una società "acefala". Al di fuori del gruppo domestico, non esistono né persone con funzioni di capo, né organismi che si configurino in qualche modo come centri di potere e investiti di autorità sugli altri membri della comunità. Per dirlo con Evans-Pritchard, il Rom è anarchico e, come si vedrà, un

anarchico ben ordinato. Le uniche disuguaglianze che riesce a concepire sono quelle che dipendono dal sesso e dall'età, le quali a loro volta assumono importanza solo in quanto formalmente sancite dai legami familiari. Il padre comanda al figlio, il marito alla moglie, ma oltre la sfera domestica non c'è assolutamente dipendenza di un Rom da un altro Rom.

Come ho già indicato altrove (Piasere 1980a), la famiglia rom è intessuta nel sistema di un vasto parentado cognatico (*familja*) la cui ampiezza può variare a seconda della memoria genealogica dei singoli, ma che di solito arriva ad includere i membri fino alla terza generazione in senso ascendente e discendente. Oltre a questa categoria di parenti, è reputata importanza agli affini, anche a quelli più lontani, individuati indistintamente col termine "miko", e ad alcuni legami di parentela fittizia; la fratellanza di sangue ed il padrinnaggio. Di tutto il sistema parentale, l'asse portante è rappresentato dal gruppo domestico, unità di produzione e di consumo quotidiana, all'interno del quale è il capo-famiglia che dà luogo alla ripartizione dei beni. La funzione del parentado più vasto sta invece nel regolare l'esogamia e nell'assicurare la mutua assistenza: Ego si cerca il coniuge al di fuori della cerchia dei parenti, ma ricorre ad essi in caso di bisogno. La regola esogamica e l'assicurazione di aiuto spingono quindi i parenti, almeno in una situazione di nomadismo quale è quella dei Rom *xoraxané* in Italia, a unirsi assieme nel gruppo locale (*kumpánja*), organizzazione fluida e molto instabile i cui membri sono solo tendenzialmente legati da vincoli parentali. Tuttavia, benchè le relazioni di parentela abbiano, sia ideologicamente che in pratica, un peso notevole, non si può dire che rappresentino il fondamento del sistema sociale rom poichè non è attraverso di esse che è mantenuto il diritto di sfruttamento di un territorio, spazio anonimo e privo di personalità giuridica (Piasere 1980b).

La non gerarchizzazione della società non dispensa i suoi componenti dal ricercare influenza e prestigio: "in tutte le società si assiste a un'aspra competizione per il raggiungimento di questi obiettivi" (Gluckman, 1977:83). La non gerarchizzazione della società non può cioè impedire il riconoscimento del *baró* Rom, del grande Rom. L'ampiezza di quella che ho chiamato la famiglia

estesa politica (Piasere, 1980a), ossia l'insieme dei discendenti di una persona vivente (figli delle figlie inclusi), la conoscenza della tradizione e, di conseguenza, l'anzianità: queste le caratteristiche più evidenti del big man zingaro. Presso i Rom, essere anziano è sinonimo di avere conoscenza. Uno che è più vecchio di età è uno che sa di più. Gli anziani vanno rispettati in quanto tali: vengono serviti per primi, si concede loro il posto a sedere. Il rispetto è evidenziato dal modo in cui ci si rivolge loro, chiamandoli con i termini di káko (zio paterno) o dájo (zio materno) - usati indistintamente - anche se non sono parenti, estendendo cioè la denotazione di parentela alla sfera politica. Ma la conoscenza va di pari passo, più che con l'età biologica, soprattutto con l'età sociale scandita dall'ingrandimento della famiglia estesa politica. La prima cosa che un Rom chiede ad una persona che non conosce è se ha una famiglia, se i genitori sono ancora vivi, quanti fratelli ha, se è sposato e quanti figli ha ed eventualmente quanti nipoti (figli dei figli). Ed è con grande vanto che ognuno enumera i figli, distinguendo bene gli sposati dai celibi, e specifica il numero dei figli di ciascuno dei/lle propri/e figli/e.

Se è vero che l'ossatura del prestigio per un Rom è data dall'ampiezza della conoscenza e dall'anzianità, si deve subito dire che tutte queste doti assumono valore solo se sono accompagnate da un tessuto connettivo che le sostenga e che le rafforzi contemporaneamente. Il Rom virtuoso deve saper badare alla propria famiglia e insieme essere in grado di far fronte all'antagonismo degli altri. Il saper condurre la propria famiglia non deve essere considerato un fatto scontato e di poca importanza, poichè il prestigio di uomo è valutato considerando anche lo stato di necessità o meno in cui versano i suoi familiari. Un buon capo-famiglia è colui che sa dare una risposta alle normali richieste di ogni giorno che gli vengono fatte dai membri del suo gruppo domestico. Non importa che egli stesso sia un produttore; importa che, con la sua direzione e le sue decisioni, la famiglia al completo non abbia a patire la fame. E l'incuria del marito verso la moglie legittima quest'ultima ad abbandonarlo, dequalificandolo in questo modo di fronte agli altri. La grande, costante preoccupazione del Rom è di non soccombere al lagáv, vergogna. Il timore di perdere la faccia di fronte agli

altri lo impegna in un'aspra competizione per la ricerca di prestigio. In occasione dei matrimoni, delle nascite, del primo taglio di capelli del bambino, della festa del *Ĝurĝedan* (S. Giorgio), entra in gioco tutto un meccanismo distributivo di doni e contro-doni di valore notevole che farebbe svergonare qualunque Rom che non lo rispettasse. Ma in fondo non bisogna aspettare questi grandi momenti per constatare la tensione e la rivalità esistenti nella società rom. Le offerte pressochè quotidiane di cibo e bevande non sono altro che continui momenti di antagonismo tra chi offre e chi consuma. D'altra parte, contro chi manifesta manie di grandezza, contro chi si vanta smoderatamente della propria generosità, contro chi si comporta, come dicono i Rom, da "capo indiano", scatta automaticamente la derisione e il disprezzo. La beffa, usata come difesa verso chi ha il desiderio di emergere, è un ottimo rimedio per mantenere la competizione entro i canali socialmente accettati, non lasciando mai lo spiraglio ad un'azione che possa turbare quella situazione di equilibrio in cui dono e contro-dono permettono di fissare e rinsaldare il prestigio dei concorrenti.

Il *baró Rom*, che riassume in sé tutte queste qualità, vale a dire che è il vertice di una progenie numerosa e, in quanto tale, depositario della conoscenza della tradizione, che sa condurre i propri affari e che sa stare in società, non è assolutamente un "capo"³. Anche per i Rom *xoraxané* vale ciò che Liégeois dice riferendosi ad altri gruppi rom: "il n'est pas possible, ni concevable, qu'un Rom puisse se dire représentatif d'un groupe, même petit, de Rom" (1976:95). Al contrario, l'apprezzamento va a chi non si immischia negli affari altrui e a chi si limita a consigliare con umiltà, ma solo se interpellato.

Chi vendica chi?

Fra i Rom, presso i quali la disuguaglianza è legata soltanto all'età e al sesso, dove nessuno mai si riterrebbe inferiore ad un altro, l'istituzione della faida o la sola sua minaccia è una fondamentale garanzia di ordine.

É sufficiente entrare un po' in intimità con i Rom per comprendere l'importanza e la frequenza dei fatti di sangue. Sempre, nelle relazioni interpersonali un Rom deve stare attento a non urtare la sensibilità e l'orgoglio degli altri se vuole evitare le loro reazioni ostili e nel linguaggio quotidiano è assolutamente normale sentire frasi del genere: "Non devo fare così, perchè se non lo farei ti uccide", oppure: "Se uno mi fa questo o mi dice questo, lo uccido subito". Durante la mia presenza al campo mi era abituale sentire perfino i bambini parlare in questo modo ed era un po' ridicolo intendere ragazzini di sei o sette anni rivolgersi aggressivi verso i coetanei gridando le formule dei grandi: "Giuro sui miei figli che ti ammazzo!". E in effetti, quasi tutti i Rom che ho conosciuto sono stati coinvolti, direttamente o indirettamente, in liti violente, ferimenti o omicidi. Molti dei giudizi che Evans-Pritchard (1975) ha consacrato ai Nuer possono essere ripresi pari pari per i Rom. A molte frasi è sufficiente cambiare il soggetto per avere l'impressione che il famoso antropologo stia descrivendo degli Zingari che vivono tra noi piuttosto che un popolo africano: il Rom "è un prodotto di un'educazione dura e egualitaria, profondamente democratico e facilmente portato alla violenza. Il suo spirito turbolento trova ogni restrizione irritabile; nessuno riconosce un superiore sopra di sé. La ricchezza non fa differenza" (1975:244). Che ogni Rom "consideri di valere quanto il suo vicino, balza evidente da ogni suo movimento... Nella loro società non ci sono né padroni né servi, ma solo uguali che si considerano le creature più nobili di Dio" (1975:244).

La *lex talionis* è stata notata da diversi autori che hanno studiato gli Zingari. Block, che pur vedeva il big man zingaro come "juge, guide et prêtre" e capo del potere esecutivo (1936:156), s'era accorto però che "aucun chef ne saurait prétendre s'opposer à la vengeance du sang... Si le sang n'est pas vengé, l'intéressé continuera à porter la 'chemise de mort', c'est-à-dire qu'il doit craindre encore la vengeance sanglante de la famille ennemie" (1936:158-159). Da notare la perplessità dell'autore, che evidentemente percepiva il contrasto tra quello che voleva vedere e la realtà che aveva di fronte, quando dice: "les Ziganes semblent être un peuple sans chef" (1936:160). Presso Zingari tedeschi,

"some insults or even crimes committed by one Gypsy against another occasionally lead to actual blood revenge. The wrong done calls for revenge in like manner. This method of settling personal disputes or feuds among one another without interference by the Gypsy tribunal has clearly been established among the German Gypsies" (Van Vijk, 1948:154). È stata ancora notata in Svezia (Tillhagen, 1959:127), mentre presso gli Zingari inglesi "about blood revenge nothing is recorded" (Van Vijk, 1948:160). Oltre a queste brevi segnalazioni, la letteratura purtroppo tace sull'argomento, rendendo impossibili eventuali paragoni.

Prima di analizzare il fenomeno presso i Rom xoraxané, è forse d'uopo precisare il campo semantico di alcuni termini che spesso sono impiegati come sinonimi o che spesso, pur essendo distinti, non vengono specificati. Seguendo Black-Michaud (1975), col termine "vendetta" intendo la rappresaglia isolata di un individuo che decide di farsi giustizia da solo in mancanza di norme e doveri riconosciuti. Mentre col termine "faida" intendo un'azione di rappresaglia socialmente accettata, compiuta da persone legate da precisi vincoli di solidarietà con la vittima. Se si accetta questa distinzione, si vedrà subito che presso i Rom xoraxané si dovrà parlare di faida in quanto rappresaglia formalmente sancita.

All'analisi dei dati raccolti dopo il mio primo soggiorno presso i Rom, l'istituzione della faida sembrava avere delle caratteristiche che in qualche modo non "combaciavano" con l'insieme dell'organizzazione sociale. In base a quei dati risultava, accanto ad una ideologia fortemente patrilineare, una realtà praticamente bilaterale. La sola immagine stabile della patrilinearità pareva essere appunto quella della faida. La norma infatti dice: 1) tutti i parenti che hanno lo stesso sangue (rat) dell'ucciso, o del ferito, ossia tutti i parenti patrilineari, devono vendicarlo; 2) fra gli altri parenti, solo lo zio materno può farlo ma solo entro un certo limite preciso di tempo, entro il mezzogiorno del giorno che segue il fatto di sangue. Panto, uno dei miei migliori informatori, era molto sicuro quando mi riferiva questi fatti. Questo era quanto aveva imparato da suo padre, anche se ai nostri giorni, diceva, non succedeva quasi più. Motivi di vario genere mi avevano impedito durante quel primo soggiorno di approfondire l'argomento e l'unica

conclusione che ne potevo trarre era quella di supporre che almeno un tempo fosse esistito un più rigido sistema organizzato in precisi gruppi agnatici (Piasere, 1980a). Sulla base delle informazioni raccolte durante il mio secondo soggiorno, il quadro che ne emerge circa il reale svolgimento della faida è diverso dalle petizioni di principio espresse dai Rom e si allinea, tutto sommato, con l'insieme delle caratteristiche della struttura della loro società. Prendiamo un caso concreto.

Panto, da poco venuto in Italia, viene a sapere che il figlio di un suo *dájo* (zio materno) era stato gravemente ferito da un altro Rom. Senza indugio, Panto parte subito per la Jugoslavia per informarsi dell'accaduto e, nell'occorrenza, per aiutare il *dájo* contro il feritore. Sul posto viene a sapere che suo cugino, di diciassette anni, aveva fatto un furto assieme ad un giovane di vent'anni ed aveva riferito la cosa ad un terzo amico. Per questo, il complice durante una lite l'aveva colpito alla testa con un'ascia. All'arrivo di Panto però, era già cominciato il meccanismo della riconciliazione. Per non intralciare e anzi per agevolare la riappacificazione, egli non si fa vedere da nessuna delle parti in causa; alloggia presso degli amici, si informa con circospezione dell'accaduto, aiuta i "pacieri" nei limiti che gli sono consentiti; raccolta delle notizie, eventuali suggerimenti. Alla fine, grazie all'azione dei pacieri, le due parti si accordano: la famiglia del feritore paga una somma pari a un milione di lire di ricchezza del sangue. Panto sta per ripartire per l'Italia quando viene a sapere che il feritore vuole riaprire le ostilità. Questa volta agisce in modo scoperto. Va dal giovane, lo rimprovera severamente di non voler rispettare la pace sancita. Panto rimane ancora qualche mese pronto ad intervenire, ma le acque si calmano e ritorna in Italia.

Abbiamo qui un chiaro esempio che anche i parenti non patrilineari possono intervenire e ciò è particolarmente significativo se si pensa che la norma accetterebbe l'intervento, anche se limitato nel tempo, dello zio materno in aiuto del nipote, ma non viceversa: il nipote non potrebbe vendicare lo zio materno. In effetti, i Rom ammettevano che in pratica tutti i membri della famiglia, eccetto le donne, possono vendicare un parente senza che ci siano

"pregiudizi di forma". La legge secondo la quale, tra i parenti che non hanno lo stesso rat della vittima, solo lo zio materno può intervenire, è una legge che è scritta nel Corano - dicevano - ma quante cose si fanno ormai, che pure sono giuste, che non sono dette nel libro di Dio! Basta scorrere il Corano per accorgersi che non vi è alcuna menzione al riguardo, anche se, come è noto, vi si accetta la legge dell'occhio per occhio (si vedano le sure: XVIII, 35; XVIII, 73; XXV, 68; XXVII, 50). Vedremo più oltre invece quale è la reale fonte della norma. La "confusione" giuridica che ne deriva è chiara. Se sono due membri della famiglia di Ego che entrano in conflitto, con chi si schiererà quest'ultimo? Alla domanda precisa: "Se tuo zio materno e tuo zio paterno litigano, chi aiuterai?" Panto rispose: "Se vogliono continuare a litigare, non do ragione a nessuno dei due; se vogliono fare la pace, farò in modo che si mettano d'accordo".

Tutto ciò evidenzia che anche presso i Rom il gruppo di persone che sono solidali nella faida coincide con il gruppo di persone che sono solidali nella "economic co-operation" (Black-Michaud, 1975:39), anche se in questo caso la cooperazione, per i particolari rapporti di produzione vigenti fra i Rom, è da intendere come "spinta" all'aiuto reciproco in caso di bisogno e non come "interest in common propriety rights in the exploitation of natural resources" (Black-Michaud, 1975:62).

I pleñdra

Il timore della faida spinge il Rom ad accettare quello che Radcliffe-Brown ha chiamato "un sistema di indennità" (1975b/196). Come presso altri popoli, anche tra i Rom, la ritorsione può essere evitata in seguito al versamento della ricchezza del sangue e tramite l'intervento di quelli che i Rom chiamano i pleñdra, termine che tradurrei per il momento con quello di "pacieri", inteso in senso molto lato. Osserviamo prima di tutto quale è la procedura "per riappacificare il sangue" (te pajtisarén o rat), come essi dicono.

Se A uccide o ferisce B e vuole evitare la ritorsione dei parenti di quest'ultimo, è suo compito, o compito dei suoi parenti, mettere in moto il meccanismo di riconciliazione. Non spetta quindi alla parte lesa iniziare la procedura, cosa invece che capita presso altri gruppi zingari (Erdős, 1961:57; Liégeois, 1976:74; e altri). A manda una o più persone dai parenti della vittima e chiede loro tramite di chiudere le ostilità. Tali persone li chiamo, poichè pare che non abbiano una designazione specifica, i pre-plešndra. Essi si fanno partavoce del gruppo dell'uccisore presso il gruppo della vittima dell'intenzione d'essere pronti a pagare e di convocare i plešndra. I pre-plešndra sono indispensabili in questa prima fase visto che le relazioni tra i due gruppi sono completamente tagliate e dal momento che è sempre possibile, alla prima occasione, l'azione di rappresaglia. Quando costoro arrivano dalla famiglia della vittima, possono esplicitare subito il perchè della loro visita, ma più spesso prendono la cosa da lontano, saggiano l'ambiente, scrutano gli animi. I parenti della vittima che capiscono subito il motivo di quella presenza giocano la loro parte. Si fanno vedere arrabbiati, pronti a vendicare, e non è detto che sia sempre una finzione. Ad ogni modo, raramente si dicono disponibili a chiudere la controversia al primo incontro con i pre-plešndra. Il loro dovere è di vendicare la vittima o almeno di far vedere al resto della comunità che tale è la loro intenzione, pena il disprezzo degli altri e il lagáv, la vergogna, poichè anche presso i Rom "non es tanto el deseo de castigar" ciò che conta in fondo, "sino una serie de vigencias u observancias de las que el individuo non puede sustraerse por sus convicciones y por la presión social que obliga a acatarlas" (Waag, 1971:19). Tuttavia, frasi dette a metà, circonlocuzioni, sottintesi, possono far capire che qualche spiraglio resta aperto. A questo punto, A manda ancora uno o più pre-plešndra, che devono essere persone diverse dalle precedenti. Se anche in questa occasione la parte lesa non si dichiara disponibile dalla pace, A ne invierà una terza, una quarta, una quinta volta, sempre diversi, finchè i parenti della vittima non si diranno disposti a rivolgersi ai plešndra.

Entrambe le parti chiamano un numero uguale di pacieri, ma che di volta in volta può variare, i quali non devono essere legati

da vincoli di parentela con i contendenti. Il loro primo compito è di svolgere una vera e propria indagine. Si informano con cautela su come si sono svolti i fatti, interrogano con discrezione. Quando ritengono d'avere elementi sufficienti, convocano le parti. A questa riunione "per la pace" (te pajtimpe), come la si chiama ⁴, possono assistere anche persone che non sono coinvolte nell'affare, comprese le donne. Così mi è stata descritta da Skendo una tale riunione: "C'erano sei plešndra, chiamati da uno, seduti di fronte ai sei chiamati dall'altro. I rivali se ne stavano dietro ai rispettivi plešndra che avevano scelto, di modo che lo spazio centrale restava libero". Il diagramma 1, ricostruito su di un disegno di Panto, mostra la posizione degli agenti principali. A questo punto, di fronte a tutti i presenti, i pacieri interrogano le parti, sen-

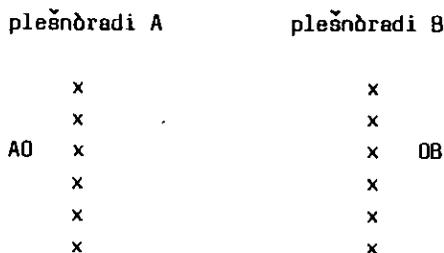


Diagramma 1

tono le testimonianze. Chi è chiamato a parlare deve prima giurare di dire la verità. La formula può variare: "giuro su mia madre...", "giuro su tutta la mia famiglia...", "che i miei figli muoiano, se non dico la verità", ecc. Chi dice il falso dopo aver giurato dovrà attendersi come punizione divina le più atroci malattie, se non la morte. Alla fine i plešndra si ritirano. Lontano dai contendenti e dai presenti, decidono chi è il colpevole e quanto deve pagare, o

solamente ratificano un accordo in pratica già avvenuto. La parte lesa infatti può, durante la riunione, domandare la cifra che gli sembra giusta. Se anche l'altra parte acconsente, i plešndra non fanno altro che sancire l'accordo. Se al contrario le opinioni sono discordi, saranno essi a decidere e dovranno trovare un accordo anche se sono in numero pari. L'ammontare della ricchezza del sangue (eratésa počínáv) può variare di molto, a seconda che si tratti di ferimenti o omicidi, da uno a venti milioni di lire.

Dahim aveva attuato un matrimonio con fuga. I parenti della ragazza non erano però d'accordo e volevano ad ogni costo che lei ritornasse. Durante un violentissimo litigio, Dahim uccise il fratello della giovane e ferì gravemente un altro parente, rimasto in seguito paralizzato. Oltre a dover scontare quattro anni di carcere in Jugoslavia, Dahim versò cinque milioni di ricchezza del sangue.

Al termine i contendenti, come segno della pace ritrovata, anche se in effetti effimera, si spostano nel mezzo fra le due ali dei plešndra e si abbracciano. Per tutti i loro servigi i pacieri sono pagati -fatto nuovo questo rispetto ad altri gruppi zingari (Liégeois, 1976:) - con la differenza che la parte dell'uccisore deve pagare i propri, mentre la parte lesa non è obbligata a ricompensare quelli da lei scelti, anche se di solito lo fa.

I plešndra possono svolgere anche un'azione preventiva. Un Rom può mandare i pacieri da un rivale per cercare di sedare l'inimicizia prima che scorra del sangue. Il seguente episodio è avvenuto durante il mio primo soggiorno. Panto non poteva sopportare Gafur dopo che questo aveva violentemente litigato con Alia, fratello di sangue del primo. Poichè Alia non aveva parenti in Italia, Panto si sentì in dovere di prendere la sua parte. Già due volte Panto aveva schiaffeggiato in pubblico Gafur e diceva che la terza volta si sarebbe portato la pistola e lo avrebbe ucciso. Però, in un momento di repensamento, dietro consiglio della madre e di altri parenti, pregò Belul e Bano di fare da plešndra e andare da Gafur a proporre la pace. In quel caso i due pacieri non furono pagati.

Se si chiede ad un Rom di precisare la figura del plešndri, potrà rispondere: "E' un giudice" (sudia), ma quasi sempre dirà: "E' un baró Rom" e e specificherà: "o baró Rom zuraló kat(a)ri

familja", il grande Rom forte per la sua famiglia. Il plešndri è il barò Rom per antonomasia. Non specificherà mai dicendo "E' vecchio" (phuró), perchè l'anzianità è solo una conseguenza e non la dote principale e indispensabile. Che la società rom non sia mai stata gerontocrazia è confermato dal fatto che, come riferisce Vukanović (1964), proprio fra gli Zingari del Kosovo sussiste il ricordo, tramandato nei racconti, che un tempo vigeva il geronticidio. Sia gli uomini che le donne, appena passati i sessant'anni, venivano uccisi dai loro figli, figlie o generi. Seguendo un rituale ben preciso, al momento dell'uccisione un pezzo di pane veniva posto sulla testa del morituro, a significare che il vero omicida era il pane stesso, in quanto l'anziano non era più in grado di guadagnarsi il cibo. Il plešndri non è una persona di culto, persona che non esiste fra i Rom. Non è nemmeno un marginale o, all'opposto, un benestante particolare: la ricchezza non comporta affatto differenze di status fra i Rom, fra i quali non conta chi ha ma chi dà. Il vecchio Belúl, sovente chiamato a fare il paciere, vive degli introiti del'accattonaggio suo e di sua moglie e spesso è costretto a chiedere prestiti ai Rom che vivono nella sua Kumpànja. Un Rom è chiamato a fare il plešndri solo perchè prima di tutto è considerato essere un barò Rom, per essere il capostipite vivente di una progenie numerosa e in quanto tale per essere il depositario della tradizione. Accanto a tali caratteristiche, il paciere ne assume un'altra che è intrinseca alle sue funzioni. Un buon plešndri deve essere un esperto del compromesso, come direbbe Black-Michaud (1975:100). Quella dei plešndra è l'unica istituzione che travalica le frontiere familiari, che permette a degli estranei di entrare negli affari interni del gruppo domestico. L'intromissione però è possibile solo quando le due parti contendenti l'accettano, perchè senza il loro permesso nessuno oserebbe immischiarsi nelle faccende altrui. Qui sta la forza di uno spirito perfettamente anarchico e nel contempo la debolezza del paciere.

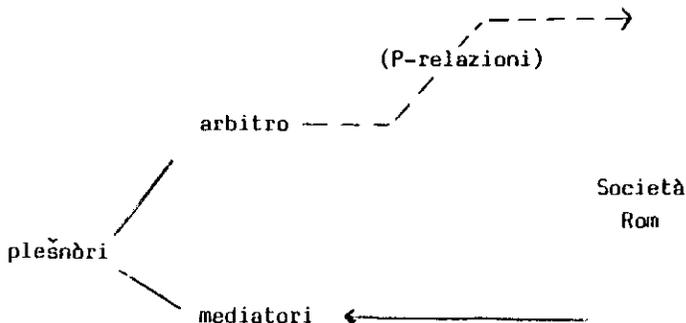
Per meglio comprendere le reali funzioni e la reale forza di quelli che fin qui sono stati chiamati "pacieri", è lecito ancora una volta precisare il significato di alcuni termini spesso impiegati in modo casuale e confuso. Con "intermediario" intendo una "persona che favorisce la comunicazione" (Bailey, 1975:250); il me-

diatore è una "persona che interviene a risolvere una contesa" ma che non impone decisioni e non infligge sanzioni (Bailey, 1975:250, 112); l'arbitro è una persona che interviene a risolvere una contesa ed ha la possibilità di infliggere sanzioni; il giudice infine non sarebbe altro che la persona specializzata nel ruolo di arbitro.

Partendo da queste definizioni, possiamo dire subito che il *plešndri* non è un giudice, visto che egli termina d'essere tale con l'abbraccio di riconciliazione e non è detto che ritorni a svolgerne la carica. Il *plešndri* gioca il ruolo di intermediario nei casi di prevenzione; *Belól* e *Báno*, nel caso citato sopra, fanno proprio questa parte: facilitano la comunicazione di due litiganti che avevano ormai rotto ogni relazione. Sono degli intermediari anche i *pre-plešndra*, in quanto è tramite di essi che si può giungere all'intervento dei *plešndra*. Ma veniamo al punto che qui interessa: quando non sono degli intermediari essi stessi, i *plešndra* svolgono il ruolo apparente di arbitri, ma di fatto quello reale di mediatori. La procedura per la loro scelta, la disposizione spaziale durante la riunione definitiva, il fatto che tutti, quelli chiamati dall'una e quelli chiamati dall'altra parte, debbano dare concordi la stessa sentenza o accettare concordi le richieste della parte lesa, tutto ciò è già di per sé significativo che il loro compito è soprattutto quello di ristabilire l'equilibrio soddisfacendo entrambi i contendenti. Le decisioni, che sembrano imposte dall'alto della loro autorità, sono di fatto il frutto di un dosato compromesso ed il prestigio dei *plešndra* aumenta non tanto se ciò che stabiliscono corrisponde a criteri di giudizio obiettivi, ma se con la loro opera riescono a dare soddisfazione alle parti coinvolte. E tutto ciò benchè i *plešndra* siano considerati di fatto degli arbitri. La spiegazione che i Rom mi davano della frase "forte per la sua famiglia" non era di ordine morale, non si riferiva al loro prestigio, era anzi una spiegazione molto più "concreta". La frase sta a significare, mi si diceva, che i *plešndra* hanno una numerosissima famiglia i cui membri possono intervenire qualora una delle due parti non rispetti l'accordo sancito in loro presenza. La loro forza starebbe proprio nel fatto che l'eventuale inadempiente sarebbe costretto fisicamente dai parenti dei *plešndra* ad eseguire la

sentenza. Non potrebbe però essere ucciso, mi si chiariva, ma solo picchiato. I parenti dei plešndri rappresenterebbero dunque un vero e proprio esecutivo pronto ad intervenire nel caso in cui uno, dopo essersi rivolto ai pacieri, non tenesse in conto il loro operato, disprezzando in questo modo la loro azione e sminuendo il loro prestigio e di riflesso quello di tutta la loro famiglia. Ora in pratica tale esecutivo è inoperante. I rom affermavano che è impossibile che non si esegua il verdetto e nessuno si ricordava che ciò fosse mai avvenuto. Dai dati disponibili non posso però confermare che nemmeno la minaccia, se non il reale impiego della forza fisica da parte dei parenti, possa spiegare il loro non intervento. Abbiamo già visto, nel primo caso riportato, che il colpevole era deciso a riaprire le ostilità. In modo analogo, Dahim, dopo aver seguito tutta la procedura di riconciliazione e dopo aver pagato la ricchezza del sangue, non ha confidato molto sul presunto esecutivo dal momento che, proprio per evitare altre possibili azioni da parte dei parenti dell'uomo ucciso, ha preferito lasciare la Jugoslavia e raggiungere alcuni suoi parenti in Italia. Lo stesso Panto, ancora, non era affatto sicuro di rispettare la pace con Gafur, spiegandomi che, quando si ubriacava, era il vino e non la testa che lo dirigeva.

Si potrebbe schematizzare come segue (diagramma 2) la figura del plešndri:



il suo ruolo è proiettato nella società (linea tratteggiata) sotto l'aspetto di ruolo arbitrale per il tramite dei suoi parenti (P-relazioni), cioè per il tramite, ancora una volta dell'importanza data a livello ideologico ai legami di parentela: ma in realtà tale ideologizzazione non maschera altro che il fatto che i *plesndra* non hanno in sé alcuna possibilità di far affermare e rafforzare la loro azione per cui il Rom agisce di conseguenza e secondo il valore che la loro azione riveste (linea continua), quale è quella di chi nella pratica non ha un vero potere di far eseguire le proprie decisioni.⁵

Benchè il pagamento della ricchezza del sangue come sostituto della faida sia solo un palliativo, come dice Black-Michaud (1975:109), benchè l'ostilità fra i due gruppi interessanti resti anche dopo la mediazione, il controllo sulla violenza tramite i *plesndra* ha una efficacia notevole. Lemaire de Marné (1966) e, in modo più completo, Liègeois (1976) hanno evidenziato chiaramente la natura segmentaria della società zingara nel suo insieme. Io stesso altrove (1980a), nell'ambito dei Rom xoraxanâ, ho accennato al fatto che l'individuo si sente far parte di tutta una serie di relazioni la cui importanza scema via via che si consideri la famiglia residenziale, il parentado, gli affini più lontani e i non parenti. Il gruppo di identificazione stesso è cioè concepito come un insieme di entità autonome, le singole famiglie, che pur legate le une alle altre, sono considerate indipendenti. Ne consegue che l'ordine viene vissuto non "comme une uniformité, mais comme une réunion de diversités" (Alliot, 1968:1216), e la procedura si configura, dall'intervento dei pre-*plesndra* fino alla conclusione, come un processo atto a riconciliare due gruppi sociali che, legati, pur nella loro autonomia, al resto della comunità, ne hanno rotto l'equilibrio. Che i *plesndra* non debbano essere parenti di uno dei due gruppi in conflitto non è una clausola marginale, ma è ciò che dà veramente importanza alla loro azione pochè i contendenti, mettendo l'affare nelle mani di "estranei", è come se lo mettessero nelle mani della comunità tutta intera. E in effetti si può dire che la mediazione, nonostante la tensione rimanga, viene rispettata perchè data in nome della comunità e perchè sono le spinte dei suoi membri che obbligano a rispettarla. È grande vergogna accettare la

pace davanti ai plešndra e davanti ai Rom che assistono per poi trasgredirla. Non quindi in essi stessi o nei loro parenti sta l'autorità dei plešndra, ma nella forza della società il cui equilibrio conflittuale essi, in quanto membri più rispettabili, rappresentano.

I parenti fittizi

Se per "controllo sociale" non si intende soltanto "l'insieme più o meno sistematico" di quelle che Radcliffe-Brown (1975a:190) chiama le "sanzioni fondamentali", ma "any influence exerted by society upon the individual, whether conscious or not conscious" (Mulktrans, 1960:210), possiamo allora inserire nel meccanismo del controllo della violenza presso i Rom alcune persone che di primo acchito non sembrerebbero averne alcuna relazione: il fratello di sangue (phral Kat(ar)ó rat) ed il padrino (kumbára). Il loro ruolo diretto nella faida non è ben precisato. Essi, se per caso vogliono, possono vendicare i propri parenti sociali, ma non ne hanno l'obbligo e tutto dipende da circostanze occasionali: ad es. il caso di Panto che prende le difese di Ali solo perchè costui non ha parenti vicino che lo possano difendere, ecc. Sta di fatto che la loro partecipazione, quando c'è, è ritenuta secondaria. Ma la loro posizione principale è un'altra: essi rappresentano le persone con le quali non si devono assolutamente avere dispute. Già i parenti consanguinei hanno questo ruolo. Alla festa del Ćurĝedan del 1979, Halil, ubriaco, scaraventa addosso a Ibrahim, suo cugino paterno, il proprio bicchiere. Quest'ultimo si trattiene a stento dall'intervenire. Più tardi mi dirà: "Subito volevo ucciderlo, ma non voglio guai con quelli della mia familja. Gli esempi potrebbero moltiplicarsi. Di per sè quindi le relazioni di familja rappresentano un sistema di controllo considerevole. A queste si aggiungono appunto le relazioni di parentela fittizia, fra cui quella del padrino sembra essere quella più rappresentativa. Il kumbára è colui che esegue il primo taglio di capelli al bambino. Tale occa-

sione, che avviene all'incirca un anno dopo la nascita, è solennizzata da una grande festa in cui intervengono tutti i membri della famiglia del figlioccio e tutti i membri di quelle del padrino. Costui deve portare come dono un vestito per il bambino e dei doni per i genitori. Allo stesso modo, tutti i parenti di una parte devono portare dei doni per i parenti dell'altra e viceversa. I legami che si instaurano in questo modo non sono tra due persone, ma tra due gruppi ai quali è imposto l'aiuto vicendevole, e il divieto di matrimonio, mentre il tabù dell'incesto sembra essere limitato ai membri della famiglia coniugale del padrino con quella del figlioccio. La caratterizzazione sacra del padrino, espressa dal detto "per ogni Rom, prima c'è Dio poi il kumbàra", si allarga alla sua famiglia. E' assolutamente vietato parlare male in presenza sua e di suo padre (pure chiamato kumbàra), di sua moglie e di sua madre, che sono chiamate entrambe kumitsa. Tra le due famiglie è impensabile che sorgano delle dispute: Dio li punirebbe all'istante. Se per caso nascesse il barlume di un litigio, subito tutti si darebbero da fare per porvi termine in gran segreto, perchè una grande vergogna cadrebbe su di loro.

Cercando di tirare una prima conclusione, si può notare come la possibilità della faida si accompagna a tutta una serie di operazioni che tentano di limitarla, soffocarla sul nascere o impedirle per principio. Un antagonismo coriaceo con ogni altro che può portare molto facilmente il Rom alla violenza è controbilanciato da una ricerca incessante di meccanismi di peace-making, dai plešndra all'allargamento artificiale della già amplissima rete di parentela.

Il diritto consuetudinario albanese

L'insieme delle istituzioni giuridiche che abbiamo appena visto non appartengono solo ai Rom xoraxané ma sembrano essere comuni ai popoli con i quali essi sono stati per tanti anni in contatto nella penisola balcanica e dai quali molto probabilmente le

hanno assunte e, accettandole, reinterpretate e forgiate secondo il loro proprio sistema socio-culturale. Pare essere una caratteristica, però ancora tutta da mettere in luce, il fatto che gli Zingari siano i portatori di usi e costumi assunti dalle popolazioni che fiancheggiano, usi e costumi che essi conservano anche dopo che le stesse popolazioni da cui sono presi li hanno abbandonati. Diamo uno sguardo quindi, per quel tanto che ce lo consentono le fonti letterarie, alla situazione dei Rom nella regione di provenienza del Kosovo e metohija e al diritto consuetudinario dell'Alta Albania a cui sembra rifarsi gran parte del diritto rom.

Il primo documento che attesta la presenza zingara nella regione è del 1669: un viaggiatore inglese scrive d'essersi servito di una guida zingara per lasciare la città di Pristina colpita dalla peste (Vukanović, 1961:82; Duham, 1910b:67). Non si sa però quando e da dove sono venuti (Lutovac, 1935:72), ma si constata che già dal XVII^o secolo essi rappresentano una pietra in più del variegato mosaico etnico della Metohija, "habitée par des Serbes de religion chrétienne orthodoxe, des Albanais musulmans ou catholiques, des Serbes islamisés ou albanisés... et, dans les villes, des Vlakhs et des Turcs" (Lutovac, 1935:67). In mezzo a questo crogiuolo di popoli, gli Zingari vivevano (Lutovac, 1935:73) e vivono (Vukanović, 1962:41) sparpagliati nella regione, sia nelle città che nelle campagne, e, secondo Lutovac, "de tous les habitants, seuls les Tziganes n'avaient pas une organisation définie" (1935:73). Tale tipo di insediamento li portò a mescolarsi con le altre popolazioni e ad assumerne spesso la lingua se non la pretesa di identificarsi con quella con cui erano più a contatto, pretesa d'altra parte rigettata dagli autoctoni che continuavano ad indicarli come Zingari (Vukanović, 1962:42). I Rom xoraxané da me studiati a Verona sembrano essere stati soprattutto a contatto, prima della loro venuta in Italia, con gli Albanesi del Kosovo: un gruppo di essi, che parla come lingua quotidiana l'albanese, è chiamato dagli altri "Arndta" (Albanesi) e tutti gli altri parlano l'*arnutiska* correntemente e riservano il termine "gažikané" (lingua dei non Zingari) al solo serbo-croato. L'influsso della cultura albanese, in una regione dove oggi più di un milione di abitanti ne parlano la lingua (Faraco, 1976:200), era inevitabile dal momento anche che

i contatti fra i due popoli sono stati strettissimi: "le plus souvent le père, la mère et les enfants étaient comme domestiques au service de la même famille albanaise" (Lutovac, 1935:73).

Viaggiatori, missionari ed antropologi sono concordi nell'affermare che la faida domina, o per lo meno dominava fino a qualche decennio fa, "The whole life of the tribesmen" (Durham, 1910a:465) dell'Alta Albania. Un missionario scriveva, nel suo rapporto del 1880, "che non v'è quasi casa che non sia toccata da questa piaga terribile" (Valentini, 1969:1) e un altro particolarmente illuminato riconosceva che in quella impervia regione dove la giustizia ottomana non arrivava, "è la vendetta del sangue che mantiene l'ordine pubblico" (Cozzi, 1910:655), aveva influenzato perfino l'architettura e spinto gli Albanesi a costruire delle case "fatte specialmente, e spesso unicamente per avere un luogo di rifugio e di difesa nei piccoli combattimenti, che hanno luogo fra questi montanari per ragione dei loro sangui, e per questo oltre a una o due finestrelle piccolissime di cm. 25x30 al più, hanno vari occhielle, che servono da feritoie o fori d'onde far fuoco sul nemico senza essere esposti ai suoi colpi" (Valentini, 1969:36). Dopo i primi studi della Durham, che aveva fra l'altro riscontrato le strette analogie con il diritto "tribale" vigente nel vicino Montenegro (1928:91) e le differenze con quello feudale serbo (1928:96), si deve a Margaret Hasluck (1954) la descrizione particolareggiata delle consuetudini giuridiche albanesi. Mi servirò di questa eccellente opera per trarre le informazioni che qui ci servono.

I montanari albanesi erano organizzati in gruppi agnatici (fis), più o meno divisi in segmenti (vllazni), che gli etnologi anglofoni traducono con "brotherhood" e i missionari italiani con "fratellanza". L'Albanese poteva ricostruire la sua genealogia in linea maschile anche fino alla ventesima generazione, mentre la memoria genealogica del lato materno si perdeva presto e raramente si ricordavano gli antenati materni oltre la terza generazione (1954:25). L'unità socio-economica fondamentale era costituita dalla casata che poteva essere composta fino a venti persona, ma il numero, al tempo in cui scriveva la Hasluck, sembrava essere un pallido riflesso di glorie passate quando, nell'Alta Albania, fratelli, primi e secondi cugini con le rispettive famiglie abitavano

di solito sotto lo stesso tetto (1954:29). Le casate erano costituite da membri patrilineari, dato che la regola di residenza matrimoniale era patrilocale (1954:31).

Oltre al forte sentimento familiare, i motivi che tenevano legati i membri della casata erano di due ordini: i vantaggi economici (1954:52) e la mutua difesa in una zona dove mancava ogni forma di sicurezza pubblica (1954:29)(7). L'eventuale separazione era considerata una rovina per tutto il gruppo sul piano economico, dal momento che le regole di eredità imponevano un'equa divisione dei beni fra tutti i figli maschi (1954:52): a ciò si aggiungeva l'impossibilità di una sola persona a svolgere contemporaneamente i lavori agricoli, pastorali e di allevamento, mansioni che all'interno della casata erano invece ripartite fra i suoi effettivi (1954:52). Ed è attorno a tale entità sociale che si sviluppano diritti e doveri durante la faida.

Il naturale vendicatore di una persona uccisa era considerato essere, prima di tutti, il fratello, e questo soprattutto se egli viveva assieme alla vittima: venivano poi il padre ed il figlio, se essi erano ancora, o già, in grado di agire. Il dovere di vendicare spettava anche al fratello del padre, al cugino parallelo patrilaterale, al figlio e al figlio del figlio di tale cugino, quando però questi parenti vivevano al momento del delitto, o avevano vissuto fino a poco tempo prima, nella stessa casata (1954:220). Secondo lo stesso principio della coabitazione, al padrino e al fratello di sangue (relazioni che esistono anche presso gli Albanesi e dai quali i Rom xoraxané li hanno forse assunti) era in teoria negato l'intervento, anche se l'ultimo, in alcune regioni poteva in pratica entrare in azione (1954:221), in una posizione quindi senz'altro di second'ordine, visto che molto probabilmente chi di fatto agiva erano sempre gli agnati. Soltanto in alcune regioni lo zio materno poteva vendicare il nipote in un'azione indipendente, ma non poteva a sua volta essere vendicato dal figlio della sorella (1954:22). L'autrice non riporta in questo caso limiti di tempo per l'intervento dello zio materno, ma è da supporre che la norma accettata dai Rom fosse in vigore in alcune regioni albanesi o presso gli Albanesi del Kosovo, dato che in certe parti dell'Albania centro-settentrionale vigevano norme simili che per-

mettevano ad es. di vendicare un fratello che viveva in una casata diversa entro un'ora dall'assassinio, in altre parti, entro le ventiquattro ore (1954:224-225.) Per altre costumanze nel corso della faida seguite nel Kosovo e nel Nord Albania, cfr. 1954:231).

Non tutti gli Albanesi usavano porre termine ad una faida col versamento della ricchezza del sangue. Soltanto nel Nord si accettava di "riappacificare il sangue" in questo modo 8. Nel centro-sud tale metodo era disprezzato: o si vendicava o si perdonava (1954:239).

L'autrice, pur dedicando un capitolo intero agli "amministratori della giustizia", i *pleq* (anziani), che intervengono nelle dispute le più diverse come mediatori (nel significato che si è dato più su), non riporta le modalità della riappacificazione in caso di pagamento della ricchezza del sangue. Una notizia importante però ci è data da un missionario del secolo scorso: "si eleggono pertanto alcune persone alle quali le parti consegnano uno o dua schioppi e con questo dichiarano che staranno alla loro decisione. Quella parte poi che si rifiutasse di accettare il giudizio dato, con questo stesso oltre al perdere il pegno consegnato, disonora gli arbitri... e quindi bene spesso cade in sangue con loro" (Valentini, 1969:200).

Come si sarà già constatato, moltissimi sono gli elementi in comune tra il diritto rom e quello albanese, tanto che ad uno sguardo superficiale sembrerebbe che i Rom abbiano accettato supinamente le costumanze del popolo con cui hanno vissuto a contatto. Ma pure da quanto si è detto è altrettanto evidente che non è del tutto così: la norma resta quella albanese, la pratica si confà alla struttura sociale rom.

"Secondo l'epoca e il paese -scrive lo storico De Vaux de Foletier- gli Zingari si adattano ai bisongi locali. Riempiono i vuoti. Là dove la massa dei contadini è priva di artigianato, vi portano il loro ed esercitano addirittura dei veri e propri monopoli. Nei passi dove trovano al loro arrivo un artigianato che corrisponde sufficientemente ai bisogni della popolazione, cercano altre risorse" (1977:177). In Albania il fabbro del villaggio era quasi sempre uno zingaro (Hasluck, 1954:227) e un gruppo di Zingari nomadi, i *Shoshatarë*, proprio come indica il termine albanese, erano

fabbricanti de setacci, attività di cui detenevano il monopolio (Hasluck, 1938:21). Nella confinante regione del Kosovo, la situazione cambia, ma solo apparentemente per ciò che qui importa. Tale regione è una delle poche, se non l'unica, in cui gli Zingari si adattano al lavoro dei campi. Accanto al mestiere tipico di fabbro, gli Zingari sono, fin dal XVIII^o secolo, il gruppo che fornisce il più gran numero di lavoratori giornalieri (Lutovac, 1935:72). Ancora secondo un censimento del 1948, essi esercitano lavori stagionali (Vukanovic, 1961:82). Il rivolgersi alle attività agricole è stato anche qui un altro modo di riempire i vuoti: la faida che lacerava le famiglie della zona non permetteva loro "de sortir de leurs fortifications pour cultiver les terres. Ils engageaient alors des Tziganes pour travailler leurs champs: ceux-ci, considérés comme race inférieure et méprisés par tous, ne craignaient rien, car personne ne se serait abaissé à attaquer un Tzigane" (Lutovac, 1935:73). L'importante è sottolineare che qualsiasi sia il mestiere che esercita, quando lo esercita, lo Zingaro lavora per la popolazione con cui è in contatto. Sia che vivano di mendicizia o di altre attività illegali, quale è la situazione dei Rom xoraxané oggi in Italia (Pisere, 1980b) e di una parte di essi nel Kosovo (Vukanović, 1961:84), sia che esercitino attività non illegale, le famiglie rom hanno la caratteristica di essere, a livello di produzione, autonome le une dalle altre. A differenza quindi della popolazione albanese in cui vivevano immersi, i Rom non avevano bisogno di una ferrea organizzazione agnatica che servisse a legalizzare certi diritti di proprietà come quelli fondiari. La memoria genealogica che fa riferimento ad un lontano antenato per sancire diritti precisi circa lo sfruttamento di una terra, al Rom non serve. Egli ricorda pochissimi ascendenti diretti (Pisere, 1980a) e il fatto di non ricordare il proprio capostipite è un altro motivo di disprezzo da parte degli Albanesi che al contrario "delight in tracing their pedigrees" (Hasluck, 1938:118). Il Rom invence, circondato da genti ostili nei suoi riguardi, per il quale quindi il mutuo aiuto diventa un imperativo, lo spinge a ricordare un gran numero di collaterali viventi, di cui non importa più ricordare con precisione gli ascendenti, e trattarli come parenti stretti. Non importa più riconoscere esattamente di chi sono i discendenti, ma soltanto che in qualche modo sono parenti.

L'aver vissuto per tanti secoli a fianco ad un popolo in cui la faida era un'istituzione di primo piano, non poteva non portare i Rom ad accettarla, o se già esisteva presso di essi, a rinforzarla. L'adattamento era tuttavia altrettanto inevitabile. Pur restando la norma quella albanese, cioè pur riservando in teoria solo ai parenti patrilineari il diritto di vendicare, i Rom accettano di fatto d'essere vendicati da tutti i parenti con i quali sono solidali nella mutua assistenza. Giusto in ragione della loro struttura socio-economica, i soggetti passivi, le persone interessate alla rappresaglia, cambiano: presso i Rom sono tutti i cognati, presso gli Albanesi sono solo gli agnati. In conclusione, il costume della società che li domina, o che li ha fino a qualche tempo fa dominati, passa ad essere ideologicamente normativo e rivestito di un abito sacro ("tutto questo è scritto nel Corano"), senza però mettere vere radici nella pratica quotidiana. La stessa figura del *plešndri* è diversa. Presso gli Albanesi il termine "pleq" è plisemico, significando sia i vecchi, nel senso dell'età, sia i vecchi nel senso di capi-famiglia, capi-lignaggio, ecc., sia i mediatori (Huslack, 1954:130 e segg.); presso i Rom il termine "plešndri", che deriva con ogni probabilità da "pleq" (cfr. i termini albanesi: "pleqnija"=arbitrato, "pleqnimi"= sentenza (Valentini, 1969:268, 274), non ha altro significato che "persona legale".

NOTE

1. Cfr. Thompson (1930), Yeers (1947), Lillhagen (1958-59), Erdős (1961), Nemeth (1974). L'opera di Van Vijk (1948), benchè concepita in modo molto schematico e basata interamente sulle pubblicazioni del *Journal of the Gypsy Lore Society*, può dare una visione d'insieme dell'argomento. Il libro di Stoyanovitch (1974), lungi dalla sua pretesa scientificità, rappresenta un ottimo spaccato dell'etnocentrismo di certe teorie "rivoluzionare": gli Zingari non avrebbero un diritto perchè la loro società non è divisa in classi!
2. La ricerca è stata svolta nell'estate-autunno del 1978 e nel-

l'estate del 1979 a Verona presso un gruppo di Rom xoraxané originari dalla regione jugoslava del Kosovo i Metohija (cfr. Piasere 1980a. 1980b).

Tutti i nomi di persona che compaiono nel testo sono sinonimi.

3. Sui vari tipi di "capo" esistiti nella storia degli Zingari, cfr. Liégeois (1976).
4. Il termine "Kris", più diffuso fra gli Zingari, non è conosciuto dai Rom xoraxané. Sull'importanza della Kris circa la coesione sociale della società zingara, cfr: Liégeois (1976).
5. Tale caratteristica è anche più evidente presso altri gruppi zingari dove l'intervento dei parenti non è nemmeno prospettato: cfr. ad es. Erdös (1961:58), per i Rom d'Ungheria; Nemeth (1974:10) per i Rom del Nord America; Liégeois (1976:71) per i Gitani spagnoli; in generale Van Vijk (1948:184-185).
6. Bisogna qui ricordare che le due regioni confinanti dell'Alta Albania e del Kosovo-Metohija, oggi separate, appartennero entrambe all'Impero ottomano fino al 1912. Ancora la Durham (1928) includeva nel novero delle "tribù" dell'Alta Albania quelle esistenti nell'odierna regione jugoslava.
7. Quest'ultimo motivo è visto da uno studioso contemporaneo come una delle cause che hanno favorito, presso gli Albanesi, la conservazione della famiglia patriarcale fino ai nostri giorni (Elezi, 1976:45).
8. L'espressione in romané, "te pajtisarav o rat", è la traduzione esatta dell'albanese "me paitue giak", riportata dalla Durham (1928:67).

BIBLIOGRAFIA

- Alliot, M. 1968. "L'acculturation juridique" in Poirier, J. Ethnologie générale. Encyclopédie de la Pléiade, pp. 1180-1236. Paris, Gallimard.
- Bailey, F.G. 1975. Per Forza o per frode. Roma, Officina.
- Black-Michaud, J. 1975. Cohesive force. Oxford, Blackweel.

- Block, M. 1936. *Moeurs et coutumes des Tziganes*. Paris, Payot.
- Cozzi, D.E. 1910. La vendetta del sangue nelle montagne dell'Alta Albania, *Anthropos*, 5:654-687.
- De Vaux de Foletier, F. 1977. *Mille anni di storia degli Zingari*. Milano, Jaka Book.
- Durham, M.E. 1910a. High Albania and its customs in 1908, *Journal of the Royal Anthropological Institute*, XL:453-472.
- 1910b. Balkan Gypsies, *Journal of the Gypsy Lore Society*, IV, 1:66-70.
- 1928. *Some tribal origins laws and customs of the Balkans*. London, George Allen & Unwin Ltd.
- Elezi, I. 1976. "Le caractère du droit coutumier albanais durant l'occupation turque" in *Ethnografie Albanaise*, pp. 41-47. Tirane, Akademie des sciences de la R.P.A.
- Erdős, K. 1961. Jottings on gypsy judicature in Hungary, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, XL, 1-2:56-60.
- Evans-Pritchard, E.E. 1975. *I Nuer*. Milano, Angeli.
- Faraco, G. 1976. "Gli Albanesi D'Italia" in Bernardi, U. *Le mille culture*, Roma, Coines.
- Gluckman, M. 1977. *Potere, diritto e rituale nelle società tribali*. Torino, Boringhieri.
- Hasiuck, M. 1938. The Gypsies of Albania, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, XVII, 2:49-61, 3:18-30, 4:110-122.
- 1954. *The unwritten law in Albania*. Cambridge, University Press.
- Hultkranz, A. 1960. *General ethnological concepts*. Copenhagen, Rosenkilde & Bagger.
- Lemaire de Marne, P. 1966. *Premières approches des Rom sédentaires de la banlieu Est de Paris, Arts et traditions populaires*, 4:319-357.
- Liégeois, J.P. 1976. *Mutation tsigane*. Bruxelles, Complexe.
- Lutovac, M. 1935. *La Metohija*. Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion.
- Nemeth, D. 1974. Gypsy justice in America, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 4th series, I, 1:3-14.
- Piasere, L. 1980a *Il sistema di parentela dei Rom xoraxané presenti a Verona: il parentado congenatico*, *L'Uomo*, IV, 1

- 1980b. L'organisation productive d'un groupe de Rom xoraxané, *Etudes tsiganes*, 2
- Popp serboianu, C.J. 1930. *Les Tsiganes*. Paris, Payot.
- Radcliffe-Brown, A.R. 1975a. "Le sanzioni sociali" in *Struttura e funzione nella società primitiva*, pp. 187-192 Milano, Jaka Book.
- 1975b. "Il diritto primitivo" in *Struttura e funzione nella società primitiva*, pp. 193-200; Milano, Jaka Book.
- Stoyanovitch, K. 1974. *Les Tsiganes. Leur ordre social*. Paris, Rivière et C.
- Thompson, T.W. 1930. Illustrations of english gypsy law, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, IX, 4:152-170.
- Tillhagen, C.H. 1958-59. conception of justice among the swedish Gypsies, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, XXXVII, 3-4:82-96; XXXVIII, 1-2:18-31, 3-4:127-134.
- Valentini, G. (a cura di) 1969. *La legge delle montagne albanesi*. Firenze, olschki.
- Van Vijk, W 1948. *A sociological study of the Gypsies*. Leiden, Eduardo Ijdo Ltd.
- Vukanović, I.P. 1961. The position of women among Gypsies in the Kosovo-Metohija region, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, XL, 3-4:81-100.
- 1962. Musical culture among the Gypsies of Yougoslavia, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, XLI, 1-2:41-61.
- 1964. "Killing of old people among Gypsies on the Balkan Peninsula" in *VIe Congrès International des Sciences Anthropologiques et Ethnologiques*, vol. II, part 2, pp. 309-312. Paris, Musée de l'Homme.
- Waag. E.M. 1971. *Cultura y delito. Lomas de Zamora*, Museo Americanista.
- Yours, J. 1947. Lowari law and jurisdiction, *Journal of the Gypsy Lore Society*, 3rd series, XXVI, 1-2:1-18.

LA SOCIOLOGIE RURALE EN YUGOSLAVIE

Milovan MITROVIĆ (UNIV. de Novi Sad)

Cet article expose brièvement le développement, l'état actuel et les problèmes de la sociologie rurale en Yougoslavie. La sociologie rurale yougoslave est présentée ici à partir d'étapes qui représentent - d'un point de vue historico-culturel - des ensembles particuliers de son développement. Ces étapes sont accompagnées d'observations sur certains des traits caractéristiques de ces ensembles.

La première période est celle des précurseurs de la sociologie yougoslave qui analysent de manière traditionnelle la vie populaire. Cette période se situe dans la deuxième moitié du XIX^{ème} siècle, jusqu'à la Première guerre mondiale inclusivement.

La deuxième période correspond à l'entre-deux-guerres, quand en Yougoslavie la sociologie commence à se constituer en science générale, plus particulièrement en ce qui concerne la sociologie rurale.

La troisième période débute après la Deuxième guerre mondiale, lorsque la sociologie s'affirme à nouveau dans la situation nouvelle que connaît la Yougoslavie; et que la sociologie rurale se confronte aux problèmes d'un développement socio-économique et culturel très agité et contradictoire sous de nombreux aspects.

La présentation de ces problèmes, leur analyse et leur approche, d'un point de vue théorique et méthodologique, représentent un témoignage sur la façon dont ils ont été abordés par la sociologie rurale yougoslave contemporaine; une attention toute particulière sera donc donnée à cette question.

1- Le développement de la sociologie rurale

La base autochtone traditionnelle de la sociologie rurale en Yougoslavie, mais aussi de la sociologie en général (et même des autres sciences sociales), représente un héritage historico-culturel dont l'apparition se trouve en relation étroite avec les luttes pour la libération nationale et sociale que les peuples yougoslaves ont menées au XIX^{ème} et au XX^{ème} siècles. Les intérêts opposés de grands Etats puissants se sont croisés depuis les temps les plus reculés sur le territoire yougoslave, ce qui donne à l'histoire des peuples yougoslaves une note fondamentale tragique. A côté de cela, les influences culturelles de l'Est et de l'Ouest se sont rencontrées, confrontées et entre-pénétrées de manière spécifique, ce qui a également laissé de profondes traces, non seulement sur l'histoire culturelle mais aussi sur le mode de vie contemporain. Le rôle positif de cette situation a été, d'une part de rendre objectivement possible l'acquisition des conditions nécessaires à la non-imitation d'un modèle culturel unique, d'autre part de permettre aux peuples yougoslaves une certaine prise de conscience de leur propre valeur culturelle, en tant que synthèse spécifique de valeurs différentes. Cette synthèse a souvent un caractère de compromis historique, ce qui est pratiquement inévitable quand se réalisent des contacts avec des cultures plus développées (et plus "puissantes"). Elle est contradictoire car les influences étrangères ont été souvent différentes durant les diverses périodes de l'histoire de tous les peuples yougoslaves. Les cultures des peuples yougoslaves particuliers se sont façonnées en tant que cultures spécifiques, précisément en raison de ces influences, différentes et prolongées, de provenances diverses; ceci bien que les influences étrangères se soient limitées aux couches bourgeoises qui représentaient au XIX^{ème} siècle et au début du XX^{ème} siècle une infime part de la population. Les influences extérieures ont été considérablement médiatisées et parvenaient toujours très modifiées aux couches plus larges de la population. De cette façon, la vie populaire autochtone pouvait être sauvegardée malgré la soumission politique séculaire aux cultures plus puissantes et plus déve-

loppées. L'affirmation des institutions de la vie populaire traditionnelle apparaît dans le cadre des aspirations nationales et libératrices des peuples yougoslaves au milieu du XIX^{ème} siècle, car on ne pouvait commencer par la lutte armée contre un ennemi beaucoup plus puissant. Les luttes armées que les peuples yougoslaves ont menées pour leur libération nationale et sociale sont bien connues. Mais leur dimension irremplaçable: la lutte pour la conscience de leur propre valeur culturelle, ne peut être cernée uniquement à partir de présentations historiographiques simplifiées. En outre, dans le mode de vie social quotidien des couches les plus larges de la population, il existait une ressemblance fondamentale, voire une indifférenciation, entre les différents peuples yougoslaves; mais on ne peut pas affirmer la même chose des cultures d'élite des couches bourgeoises, exposées aux différentes influences étrangères. Ceci est la source réelle des aspirations pour l'unification des peuples yougoslaves, aspirations qui ont été modelées de différentes manières par les couches bourgeoises, et c'est là le paradoxe. Les interprètes des intérêts historiques réels du peuple ont été ceux qui ont affirmé théoriquement les institutions autochtones de la vie sociale des couches populaires les plus larges. Il s'agissait presque exclusivement des couches paysannes qui vivaient une variante spécifique de la vie paysanne patriarcale traditionnelle. La sociologie rurale en Yougoslavie a précédé toute autre sociologie; mais plus que cela aussi, elle a été la dimension culturelle intérieure du mouvement pour la libération nationale et sociale des peuples yougoslaves. Les prédécesseurs de la sociologie rurale yougoslave (et des autres sciences sociales) étaient des hommes qui luttaient simultanément sur le plan culturel, pour l'amélioration des conditions générales de la vie populaire.

L'un des premiers sociologues ruraux parmi les plus importants, est assurément Vuk Karadžić (1787-1864), réformateur de la langue serbo-croate, créateur de l'écriture actuelle, écrivain de l'histoire sociale du peuple serbe et des autres peuples yougoslaves, collecteur des créations d'esprit populaire, explorateur de la vie, des coutumes, de la langue et des croyances populaires. Les réformes culturelles de Vuk Karadžić sont la continuation directe de la révolution serbe commencée par les soulèvements contre les Turcs dans la première moitié du XIX^{ème} siècle (1804-1815).

Svetozar Marković (1846-1875), socialiste populiste, suit d'une manière critique le destin de cette révolution dans la deuxième moitié du XIXème siècle. Sous l'influence de Tchernichevsky, Herzen et d'autres populistes russes, il consacre une attention particulière au monde villageois et rural, en fondant de grands (même trop grands) espoirs sur certaines institutions de l'autonomie paysanne traditionnelle (la propriété collective, les travaux en commun, la solidarité paysanne), à travers lesquelles il percevait les germes d'une nouvelle société. Son interprétation, dans une perspective sociologique théorique, de la décadence de la révolution nationale et sociale serbe et de sa transformation en régime despotique et bureaucratique à partir d'un mouvement populaire démocratique, reste d'actualité.

Parmi les précurseurs de la sociologie rurale, on peut inclure aussi deux chercheurs qui les premiers ont inauguré des méthodes plus modernes dans la recherche des données sur la vie populaire.

Valtazar Bogišić (1834-1908), un juriste qui, sous l'influence de l'école historique du Droit, considère que le Droit ne peut se développer que s'il repose sur les coutumes et les rapports sociaux réels qui "vivent" dans le peuple. Dans ce but il a commencé à réunir systématiquement des renseignements sur les coutumes juridiques et autres, comprises dans le sens le plus large (à l'aide de 347 questions qui se rapportaient à tous les domaines de la vie sociale paysanne). Près de quatre mille questionnaires avaient été remplis et toutes les données ont été publiées dans "Le recueil des coutumes juridiques uniques chez les Slaves du Sud" (Zagreb, 1874). Les recherches ont été poursuivies plus tard par Antun Radić (1868-1919), fondateur et idéologue du mouvement paysan croate. Il a, lui aussi, le mérite d'avoir contribué à la fondation de la sociologie rurale, surtout à Zagreb.

Le second est Jovan Cvijić (1865-1927), géographe qui, parallèlement à ses travaux sur les conditions naturelles et géographiques, a entrepris des recherches sur la société et la culture des Balkans, créant son école anthropo-géographique. Dans le cadre d'un matérialisme géographique compris au sens large (en acceptant l'influence indépendante des facteurs économiques, historiques,

culturels et autres), Cvijić a éclairé les processus très importants de déplacement de la population sur la péninsule balkanique, leurs interpénétrations ethniques qui durent depuis des siècles et les influences culturelles réciproques. Son importance pour la sociologie yougoslave ne se limite pas seulement au caractère synthétique de son oeuvre, que certains qualifient de "sociologie des Balkans". Il est apprécié aussi en raison de l'influence directe et indirecte qu'il a exercé sur les autres chercheurs par ses idées; plus encore, par ses expériences méthodologiques à partir de recherches sur le terrain très bien organisées.

Dans la période de l'entre-deux guerres, les idéologues des différents mouvements socio-politiques qui cherchaient un appui dans la paysannerie, lors des luttes politiques, ont apporté une contribution particulière aux recherches sur le milieu rural. Parfois, cette contribution était indirecte (on attirait l'attention sur les problèmes du milieu rural et de la paysannerie), et d'autres fois directe (lorsqu'ils entreprenaient de telles recherches).

De tous les mouvements paysans chez les peuples yougoslaves, le plus important de loin et le plus organisé a été le mouvement paysan croate; ce mouvement qui avait déjà fait son apparition durant la domination austro-hongroise, était resté très actif en Yougoslavie entre les deux guerres mondiales. Son fondateur déjà mentionné, Antun Radić, s'est occupé lui aussi de regrouper des données sur la vie paysanne. La direction de ce mouvement comptait parmi ses membres: l'éminent économiste rural Rudolf Bičanić (1905-1968) qui a entrepris des recherches sur le surpeuplement rural, sur la famille paysanne et d'autres phénomènes liés au monde rural; Đinko Tomašić (1902-1975), premier professeur de Sociologie à la Faculté de Droit de Zagreb, qui a analysé la culture paysanne. A ce cercle d'idées appartenait aussi Slavoljub Dubić, auteur de la première oeuvre de sociologie rurale à caractère systématique (La sociologie rurale, Split, 1941), Sociologija sela.

Le fondateur et idéologue des coopératives agricoles yougoslaves Mihailo Avramović (1864-1945), a essayé de donner une assise de sociologie théorique aux coopératives rurales, en les mettant en relation avec les catégories sociologiques d'Emile Dur-

kheim. Il a laissé un ouvrage volumineux, resté inédit: "La sociologie des coopératives" Belgrade, 1941, Sociologija zadrugarstva.

L'idéologue du "socialisme paysan" et dirigeant de "l'opposition paysanne de gauche", Dragoljub Jovanović (1895-1977), a lui aussi écrit sur le monde rural, dans une perspective sociologique. Il a été l'élève de C. Bouglé et s'occupait, entre autres, de la politique agraire et du rôle de la paysannerie dans les transformations socio-politiques.

Les théoriciens marxistes et les intellectuels communistes ont eu une approche particulière des problèmes relatifs à la campagne, à la paysannerie et au problème agraire. Considérant que la question agraire et paysanne est un des problèmes non résolus au sein de l'état paysan de l'entre-deux-guerres, ils ont souligné le besoin de réformes agraires radicales dans le cadre des mesures révolutionnaires de la transformation communiste de la société. Les travaux les plus éminents sont ceux de Filip Filipović (1879-disparu en URSS en 1938) et de Veselin Masleša (1906-1943); ces auteurs ne sortent pas du cadre théorique des débats de Marx, Engels et Lénine sur la question agraire et paysanne, mais s'appuyent aussi parfois sur la célèbre oeuvre de K. Kautsky sur la question agraire. L'impression que l'on retire de ces travaux, et les explications des rapports socio-économiques dans le milieu rural qui s'en dégagent, sont à la fois troublantes et réalistes.

Au cercle des intellectuels "de gauche" appartenait aussi Mijo Mirković (1898-1963), économiste rural et sociologue rural dont les travaux sur le domaine paysan, pendant la période de pénétration du capital et des rapports marchands dans le monde rural, comptent parmi les meilleures analyses de ces processus.

Parmi les domaines spécifiques du champ de la sociologie rurale, il convient de distinguer les études sur la famille paysanne patriarcale. On peut dire que ce type de famille représente un des phénomènes de la vie sociale des peuples yougoslaves qui a été le plus étudié et sur lequel il existe une littérature des plus volumineuses et diversifiées, de valeur très diverse. Il n'existe pratiquement pas de chercheur qui ne s'en soit pas occupé. Néanmoins, les recherches les plus importantes d'un point de vue sociologique, sont celles de Vera Stein Erlich (1897-1980) sur la trans-

formation de la famille paysanne patriarcale; recherches entreprises selon la méthodologie moderne et publiées après la Deuxième guerre mondiale sous le titre "Porodica u transformaciji" (Zagreb, 1964), (La famille en transformation) et ensuite aux USA (Family in Transition - A Study of 300 Yugoslav Villages, Princeton, 1966).

Le fondateur réel de la sociologie rurale en Yougoslavie a été Sreten Vukosavljević (1881-1960), chercheur autodidacte mais très talentueux, l'un des meilleurs connaisseurs du monde villageois traditionnel yougoslave. Bien que dépourvu de titres académiques, il a été invité, grâce à ses travaux, à enseigner la sociologie à la Faculté de Droit de Belgrade (où il a enseigné jusqu'en 1941). En dépit du fait que la plupart de ses recherches aient été effectuées entre les deux guerres mondiales, ses oeuvres de synthèse ont été publiées après la Deuxième guerre mondiale; certaines sont restées inachevées après la mort de l'auteur. Celui-ci s'efforce de saisir de manière synthétique tous les aspects essentiels de la "société rurale" dans leur dimension temporelle et d'interaction mutuelle: son histoire, les travaux paysans, l'habitat, les institutions (morales, coutumières, juridiques), le comportement, les opinions et les croyances. Ces caractéristiques pénètrent ses oeuvres: Istorija seljacke zemljinne svojine, Belgrade, 1953 (Histoire de la société paysanne I - Organisation de la propriété foncière paysanne); Istorija seljackog društva II (Sociologie de l'habitation); Istorija seljackog društva III - Sociologija seljčkih radova, Belgrade 1983 (Histoire de la société paysanne III - Sociologie des travaux agricoles).

Le système de la sociologie rurale de Vukosavljević (ou histoire sociale du monde paysan), aurait été vraisemblablement achevé si une grande partie des renseignements qu'avait recueillis cet auteur, lors de ses recherches sur le terrain, n'avaient été détruits au cours de la Deuxième guerre mondiale. Vukosavljević a largement contribué à la réaffirmation de la sociologie rurale yougoslave après la Deuxième guerre mondiale. En synthétisant les résultats de la sociologie rurale traditionnelle et en créant une base autochtone pour le développement de la sociologie rurale moderne en Yougoslavie, il fait le lien entre deux périodes de la sociologie. Les problèmes de la sociologie rurale contemporaine sont nouveaux

sous de nombreux aspects, et méritent une prise en compte spécifique.

2 - La situation et les problèmes de la sociologie rurale contemporaine

De nouvelles conditions propices à l'émancipation socio-économique des paysans ont été créées dans la période d'après la Deuxième guerre mondiale et de la révolution socialiste, dont ces couches de population ont supporté la plus grande part du fardeau. Les grands domaines ont été expropriés par les réformes agraires; les domaines collectifs ont été créés sur une partie de leur surface et les parties restantes ont été distribuées aux paysans sans terres. La répartition des terres concrétisait l'acquittement de la dette révolutionnaire envers les paysans, bien que plus tard elle s'est avérée non rationnelle économiquement, car elle a émietté les grandes parcelles restantes dont le nombre était restreint. Les tentatives ultérieures de collectivisation (vers 1950) qui ont été entreprises en recourant à des pressions importantes, ont connu un échec complet - politique, économique et social - et elles furent bientôt abandonnées. Depuis et jusqu'à nos jours, toutes les tentatives de socialisation de l'agriculture se sont fondées sur le principe du volontariat et sur la base de l'intéressement économique des producteurs agricoles individuels. Les problèmes qui se sont alors fait jour ont changé de caractère. La politique agraire qui ne pouvait plus reposer sur la pression administrative et politique, comme principaux moyens de réalisation, devait s'appuyer désormais sur la connaissance des rapports sociaux réels à la campagne et dans l'agriculture, sur les besoins effectifs des paysans. Ainsi les conditions d'une nouvelle affirmation de la sociologie rurale et des recherches scientifiques sur le monde villageois en général, sont réunies vers les années 1960. En même temps, pour des motifs semblables, la sociologie en général s'affirme comme science et on assiste à un rejet du matérialisme historique dogmatique, prédominant jusqu'alors.

Le titulaire de la chaire de sociologie, nouvellement créée à la Faculté de Philosophie de Belgrade, Cvetko Kostić entreprend en 1961 un enseignement de sociologie rurale, et cela dans le cadre de la sociologie de l'habitat (à la campagne et à la ville). Bientôt sont créées des chaires de sociologie à Zagreb et à Ljubljana où s'engagent dès le début des recherches relevant de la problématique de la sociologie rurale.

Au début des années 1960, se créent les premiers instituts spécialisés de recherche et, dans le cadre des instituts déjà existants, des départements spécifiques de recherche sur le monde rural et l'agriculture. L'Institut agraire de Zagreb est particulièrement important et regroupe, autour de ses projets de recherches, des chercheurs venant de toute la Yougoslavie. Il se forme aussi des centres de recherche à Belgrade, Novi Sad et dans d'autres villes. Le nombre de chercheurs concernés par la problématique rurale sous ses différents aspects, s'élargit considérablement et nous assistons bientôt à une augmentation importante du nombre de travaux publiés. Peu de temps après, paraît à Zagreb - dans le centre de recherche le plus développé de sociologie rurale en Yougoslavie - la première revue spécialisée (1963), sous le titre "Sociologija sela" (Sociologie rurale); cette revue répondait à un besoin grandissant. Outre la revue, l'Institut agraire de Zagreb a inauguré aussi la "Bibliothèque de sociologie rurale" (Biblioteka sociologije sela) qui publie les oeuvres les plus représentatives dans ce domaine. La Bibliothèque et la revue Sociologie rurale sont les représentants de la sociologie rurale yougoslave contemporaine au vrai sens du terme, car les meilleurs travaux ont été publiés par leurs soins. Les auteurs de ces travaux proviennent de tous les centres de recherche yougoslaves. Un certain nombre de travaux, importants également, ont été publiés dans des revues de sociologie générale comme, par exemple, "Sociologija" (La Sociologie, Zagreb), "Revija za sociologiju" (Revue pour la sociologie, Zagreb), Sociološki pregled (Revue sociologique, Belgrade). On trouve aussi, depuis peu, des articles de sociologie rurale dans des revues non spécialisées qui traitent de questions socio-politiques et socio-culturelles. Il est de tradition que les revues ethnologiques et économiques, de même que les recueils de textes et les éditions des académies des scien-

ces, publient les travaux qui traitent des problèmes de la campagne, de la paysannerie de l'agriculture. En ce qui concerne l'examen de la politique de l'Etat envers le monde rural, la paysannerie et l'agriculture, les travaux des dirigeants yougoslaves J.B.Tito, E. Kardelj, V. Bakarić, et d'autres qui se sont penchés sur ces problèmes, sont les plus représentatifs. Afin de disposer d'une vision plus complète de travaux dans ce domaine, il est indispensable de se reporter aux bibliographies qui ont été publiées entre-temps: la première bibliographie de ce genre a été rédigée par Mirko Martić et publiée en 1963 sous le titre Bibliografija sociološke i srodne literature o problemima sela i poljoprivrede: gradja za sociologiju sela i agrara¹ (Bibliographie de la littérature sociologique et apparentée sur les problèmes de la campagne et de l'agriculture: matériaux pour la sociologie rurale et agraire). Un peu plus tard paraissent deux nouvelles bibliographies: Milan Milutinović et Vojin Radomirović, Prilog Bibliografiji radova o selu i poljoprivredi: gradja za ruralnu sociologiju² (Contribution à la bibliographie des travaux sur la campagne et l'agriculture: matériaux pour la sociologie rurale); ensuite la bibliographie de l'Américain Joel Halpren: Prilog bibliografiji radova o jugoslavenskom selu i poljoprivredi na stranim jezicima: gradja za ruralnu sociologiju (Contribution à la bibliographie des travaux sur la campagne yougoslave et l'agriculture en langues étrangères: matériaux pour la sociologie rurale). On trouve aussi des chapitres qui contiennent des références aux textes traitant des problèmes de la campagne, de la paysannerie et de l'agriculture dans les bibliographies de sociologie générale. C'est le cas de: Z. Gašparović, Bibliografija socioloških radova objavljenih u Jugoslaviji u periodu 1959-1969³ (Bibliographie des travaux sociologiques publiés en Yougoslavie dans la période 1959-1969); Z. Gašparović, Bibliografija radova sociologa Jugoslavije objavljenih 1969-1973⁴ (Bibliographie des travaux des sociologues yougoslaves dans la période 1969-1973); et d'un groupe d'auteurs qui publie Bibliografija radova sociologa Jugoslavije 1974-1979⁵ (Bibliographie des travaux des sociologues de Yougoslavie 1974-1979). Des bibliographies qui traitent certains aspects spécialisés de la vie sociale rurale sont apparus entre-temps. Elles se présentent le plus souvent comme des compléments

aux numéros thématiques des revues ou comme des contributions aux études spécialisées. C'est le cas des bibliographies sur les problèmes de la famille et des personnes âgées à la campagne (Bosiljka Milinković, 1972); sur le mariage, la famille et la parenté dans le milieu rural (Željka Šporer et Ruža First, 1973); sur les ménages mixtes et les ouvriers-paysans (Maja Štambuk, 1974); sur la position, le comportement et l'orientation de la jeunesse rurale (Edhem Dilić, 1975); sur la femme en milieu rural et dans l'agriculture (Ruža First, 1976, 1979); sur la diffusion des innovations dans la campagne et dans l'agriculture (Bosiljka Milinković, 1976) ⁶.

Les bibliographies thématiques témoignent des domaines et des thèmes les plus souvent explorés. Les questions traitées renvoient à un problème général de première importance: la transformation de la société yougoslave au cours de la période de l'après-guerre, le passage d'une société traditionnelle paysanne à une société industrielle moderne. Tous les segments de la vie sociale ont été touchés par cette transformation; cela a entraîné des conséquences très importantes et contradictoires. Si on la considère séparément, cette transformation a été particulièrement rapide et inorganisée, si bien que certaines contradictions se sont accentuées de ce fait. Pendant la période de 1945-1981 en Yougoslavie, la population agricole active a baissé de 73% (évaluation pour 1945) à 27% en 1981 par rapport à la population active totale. La population paysanne est passée en 1981 à 20% par rapport à la population totale de la Yougoslavie. Pour une telle diminution, il a fallu aux USA et à la Suède 90 ans, à la France plus de 90 ans, au Japon 73 ans; au Danemark, que l'on considère comme pays ayant eu un développement harmonieux de l'agriculture et de l'industrie, des changements semblables se sont effectués en 130 ans. Le problème de la surpopulation agraire a été résolu en général, en même temps que fut réalisée une croissance dynamique de la production agricole, surtout au cours des trois dernières décennies. On a pu parvenir à ces résultats, avant tout grâce à la pénétration de plus en plus poussée de la technique et de la technologie modernes dans l'agriculture: le remplacement de la traction animale par des machines, l'usage d'engrais minéraux, la création de nouvelles espèces de blé à haut rendement, du maïs, de l'héliante annuelle, de différentes

espèces de fruits et légumes, l'amélioration des races de bétail, etc. Les auteurs des innovations techniques étaient des cadres spécialisés. Ces cadres, de plus en plus nombreux, étaient issus des Facultés d'agriculture (qui existent au sein de toutes les universités yougoslaves) et des domaines agricoles collectifs aidés par les crédits d'Etat. Les agriculteurs individuels ont toujours accepté et propagé ces innovations quand les conditions s'y prêtaient. La traction mécanique a remplacé la traction animale de façon particulièrement rapide; en 1950, la puissance de traction reposait sur des attelages animaux dans presque toute l'agriculture, tandis qu'en 1980 près des trois quarts de la puissance de traction provenait de machines; le nombre de tracteurs est passé de 6.000 (en 1950) à plus de 400.000 (en 1980), mais le degré de mécanisation de l'agriculture est encore plus élevé en fait, car les nouveaux tracteurs sont plus puissants et mieux équipés en machines accessoires; de plus il y a un parc important de moissonneuses-batteuses diverses et d'autres machines qui n'existaient pas auparavant. Le rendement du blé et du maïs par hectare a été, en 1980, 2,7 fois plus élevé que pendant la période 1950-59. Le rendement moyen le plus important a été de l'ordre de 3,49 tonnes par hectare en 1977, pour le blé, et de 4,48 tonnes par hectare en 1979, pour le maïs. Les domaines collectifs ont des rendements encore plus élevés grâce à une utilisation plus importante des engrais minéraux⁷, principalement: 5,12 t/ha pour le blé, et 6,7 t/ha pour le maïs.

Nous avons mentionné un certain nombre de données en guise d'illustration du développement technique de l'agriculture en Yougoslavie. Il existe un grand nombre de travaux, surtout des travaux agro-économiques qui avancent de telles données, dans un esprit empirique assez plat, en les commentant et en les reliant superficiellement à certains processus et rapports sociaux. Leur base théorique est très mince, ou n'existe pas du tout, aussi ces travaux n'ont pas une grande importance pour la sociologie rurale. Ils essaient le plus souvent de combler leurs défaillances théoriques par la référence aux positions classiques de Marx, Engels et Lénine aux résolutions politiques sur la paysannerie et l'agriculture.

Il existe une autre catégorie de travaux beaucoup plus importante, en intérêt et en nombre, qui procèdent à une analyse com-

plète des divers aspects des changements sociaux sur la base de critères théoriques élaborés; ils mettent ces aspects en rapport avec les possibilités effectives et les objectifs historiques de la société yougoslave. La méthode sociologique critique en arrive même à mettre au grand jour des données qui ne sont pas agréables mais qui n'en sont pas moins réelles. La crise socio-économique, qui ébranle ces dernières années la société yougoslave, a inéluctablement attiré l'attention sur ces faits négatifs que l'on retrouve dans tous les domaines de la vie sociale y compris dans le monde rural et l'agriculture. Ceci a affermi - du moins chez les sociologues - la conviction que l'issue de la crise ne peut être trouvée en essayant d'ignorer de tels faits. En ce sens, il est intéressant de présenter un point de vue largement partagé par les sociologues yougoslaves au sujet des conditions internes (les conditions externes étant aussi importantes) de la crise et de son dépassement; ce point de vue, presque unanime, est souligné même par ceux qui ne sont pas des sociologues ruraux.

Le développement industriel rapide, la croissance incontrôlée des villes, l'incitation directe et indirecte à la "fuite de la campagne", le rétrécissement de la perspective sociale pour tous ceux qui sont restés en milieu rural et se consacrent à l'agriculture, sont les principales disproportions internes du développement social de la Yougoslavie. Le milieu rural et l'agriculture, ont été systématiquement épuisés par les mesures prises dans le cadre de la politique économique. Durant des décennies ils ont été la principale source de capital nécessaire à une reproduction élargie dans les autres secteurs, au point d'en avoir perdu leur propre capacité de reproduction. Les conditions d'un dépassement du sous-développement agricole, d'un renforcement de l'industrie et de l'urbanisation, apparaissent aujourd'hui comme une limitation au développement ultérieur. Malgré la pénétration de la technique dans l'agriculture et les nombreuses conquêtes de la culture urbaine sur la campagne, le milieu rural et l'agriculture se sont développées moins rapidement que d'autres secteurs de la société. Le caractère désorganisé de ces processus a menacé un tel développement et celui de la société en général. Dans le cadre d'une stratégie à long terme de développement social, une transformation complète s'impose

par rapport au milieu rural et à l'agriculture, ceci dans l'intérêt de ces secteurs et de toute la société. Certaines réalités sur lesquelles les économistes ruraux ont attiré l'attention depuis longtemps, sont parvenues récemment à la conscience de ceux qui, aveuglés par les dogmes et les intérêts partiels, ont défendu une position sectaire envers le rural, les paysans et l'agriculture. Ces réalités relèvent des constats suivants: a) la disproportion entre l'offre et la demande des produits alimentaires et des autres marchandises agricoles a disparu; b) on assiste à l'augmentation, relativement plus rapide, des prix des produits agricoles ce qui, compte tenu de l'importance de l'alimentation dans la structure des dépenses quotidiennes, encore assez élevées aujourd'hui, incite constamment à l'inflation par les coûts; c) la hausse du prix des produits agricoles ne provoque pas l'augmentation de la production agricole car les domaines communautaires ne sont pas organisés de manière adéquate, tandis que le secteur individuel qui s'appuie sur les paysans âgés, reste inopérant; d) cela conduit à une augmentation des importations de produits alimentaires et aggrave la dette externe de la Yougoslavie; ceci en dépit du fait que le pays bénéficie de conditions naturelles exceptionnellement favorables à une production agricole variée.

Aujourd'hui ces problèmes sont visibles aux yeux de tous, mais au cours de ces deux dernières décennies les sociologues ruraux avaient déjà attiré l'attention sur les faits que nous avons mentionné plus haut et sur bien d'autres conséquences qui en découlent, structurellement et fonctionnellement. Un modèle optimal, d'un point de vue rationnel et fonctionnel, n'a pas encore été trouvé pour l'organisation de la production agricole. Les domaines collectifs ont été proclamés porteurs du développement socio-économique de la campagne et de l'agriculture à partir de jugements normatifs, alors qu'ils ne constituaient que 17% des surfaces des terres cultivables en 1980. Dans les branches de l'agriculture qui nécessitent une plus grande quantité de travail manuel (l'élevage, l'horticulture) la prépondérance des producteurs individuels, ayant la propriété privée de la terre, est encore plus marquée. Selon les résultats des recherches effectuées, cet état de choses n'est pas à imputer au caractère restreint de la superficie des terres collec-

tives, car celles-ci ne sont même pas exploitées dans leur totalité; d'autre part l'organisation de la production des domaines collectifs n'est pas rentable économiquement, malgré les conditions favorables de la politique agricole qui leur garantissent une position privilégiée. L'obstacle le plus important est la bureaucratisation des organes de direction des domaines collectifs et c'est la raison pour laquelle les agriculteurs individuels hésitent à leur faire confiance ou bien ne s'y résolvent que lorsqu'ils y sont obligés, ce qui ne garantit pas la qualité et la durabilité des relations. Ces organisations ne réussissent donc pas à réaliser la mission sociale qui leur est impartie dans le processus d'association et d'instauration de relations autogestionnaires entre les producteurs individuels. Mais les organisations agricoles collectives où la bureaucratie n'a pas réussi à s'imposer sont devenues les centres de l'organisation autogestionnaire des agriculteurs. D'autre part, des coopératives modèles d'agriculteurs se sont formées dans les régions où la tradition coopérativiste autonome était plus forte; les agriculteurs individuels se sont alors organisés eux-mêmes et cela a été accepté plus tard par les organisations de l'Etat et les autres organisations collectives. Les villages où ces organisations collectives fonctionnent sont, en règle générale, économiquement et culturellement plus développés et les jeunes générations les quittent plus rarement. Malgré de telles expériences, on parle le plus souvent de la "résistance" des agriculteurs individuels envers les organisations collectives. Or il est parfaitement clair que cette résistance ne peut être surmontée durablement qu'à partir d'une organisation autogérée de l'agriculture collective. Un tel type d'organisation peut même devenir attrayant pour les producteurs individuels, car dans les conditions techniques d'une agriculture de marché développée, ces derniers en ont un besoin réel. L'opérationnalité d'un modèle concret d'organisation autogestionnaire de la production agricole fait défaut, bien qu'il semble acquis que de telles organisations doivent être fondées sur le principe du volontariat et de l'intérêt économique des agriculteurs (ce qui est stipulé par les dispositions constitutionnelles). Le problème est posé à la sociologie rurale en Yougoslavie et sa concrétisation opérationnelle, qui reste le devoir principal de

celle-ci, doit se fonder sur des principes théoriques et pratiques vérifiés.

A la lumière de ce problème fondamental sont apparus d'autres problèmes dont les solutions peuvent être perçues plus concrètement; car certaines conséquences négatives peuvent être évitées à condition que le problème principal soit résolu théoriquement et pratiquement. Parmi ces autres problèmes, on citera: le morcellement excessif des parcelles, les surfaces fertiles non cultivées (aussi bien dans le secteur collectif que dans le secteur privé), les investissements insuffisants dans les travaux de bonification de la terre etc.

Un deuxième groupe de problèmes renvoie à la situation sociale de la paysannerie. Celle-ci est considérée comme la plus défavorisée de toutes les couches de la société yougoslave, particulièrement du point de vue de la considération sociale. Ceci est confirmé par un dépeuplement effectif des agglomérations rurales, que quittent le plus souvent les jeunes, ces derniers préférant la recherche de n'importe quel emploi dans les secteurs extérieurs à l'agriculture. Il en résulte un vieillissement de la population rurale (en 1981, 48% de la population rurale était âgée de plus de 45 ans) ce qui provoque toute une série de conséquences négatives, sur les plans économique, social, culturel et psychologique: pour les jeunes qui partent, pour les vieux qui restent et pour la société toute entière.

La sociologie rurale yougoslave a relevé tous ces problèmes, mais elle ne les a pas encore coordonnés en un ensemble logique plus structuré, dans la perspective d'une "théorie de dimension moyenne" qui mettrait en relation la campagne, la paysannerie et l'agriculture avec les changements de la société yougoslave. Le traitement des problèmes particuliers par voie de monographie, de même que le niveau de développement de la sociologie générale et rurale en Yougoslavie, le permettent. En tenant compte de l'impulsion pratique et théorique importante que les questions ouvertes exercent sur la science, on peut s'attendre, pour bientôt, à la parution de telles analyses théoriques. Nous espérons que la sociologie rurale et la sociologie yougoslave en général, tireront profit de ces impulsions et qu'elles ne laisseront pas passer cette occa-

sion d'apporter leur contribution à l'étude scientifique des transformations sociales de la société contemporaine.

NOTES

1. Sociologija sela, (sociologie rurale), Zagreb, 1/1963, n°2, pg.89-127.
2. Sociologija sela (Sociologie rurale), Zagreb, 2/1964, n° 3, pg.91-124.
3. Edition particulière de l'Association yougoslave pour la sociologie (JUS), Belgrade, 1970, pg. 79.
4. Edition particulière de la revue "Revija za sociologiju" (Revue pour la sociologie), Zagreb, 1976, pg. 149.
5. Edition commune de plusieurs instituts de sociologie de Zagreb, Zagreb, 1981, pg. 282.
6. Les données sur ces bibliographies thématiques peuvent être obtenues grâce aux registres des noms dans les bibliographies générales et d'après les noms de leurs auteurs.
7. Les données statistiques sur l'agriculture sont tirées de la publication de l'Institut Fédéral de statistique: "Trente ans de développement autogestionnaire de la Yougoslavie, 1950-1980", Belgrade, 1981, pg. 92-97.
8. Voir le matériel du colloque de l'Association yougoslave pour la sociologie (JUS) sur le thème: "La société yougoslave contemporaine: les recherches sociologiques sur les causes de la crise et les possibilités d'issue", Ljubljana, 1982. Les travaux les plus importants de ce colloque ont été publiés dans la revue de l'Association, "Sociologija" (La Sociologie), Belgrade, XXIV/1982, n°. 2-3.



RESUMOS DOS ARTIGOS / RÉSUMÉS DES ARTICLES

Raul ITURRA, Stratégies de recrutement dans les relations sociales: un cas d'entraide en Galice rurale.

A partir de l'étude d'un cas concret, la composition d'un groupe d'activités agricoles en Galice, l'auteur analyse la stratégie développée par un paysan pour recruter ses partenaires. Le recours à l'*axuda* (entraide) dans cette région du N.O. de l'Espagne s'explique en partie par l'évolution du système foncier et surtout par l'émigration qui a vidé la campagne de la population jeune, entraînant une pénurie de main-d'oeuvre.

L'auteur développe son analyse en partant de l'hypothèse que ce sont les objectifs et les intérêts spécifiques de l'organisateur de l'*axuda* et de ses participants qui déterminent le mécanisme de sélection et les formes de réciprocité. De l'étude de la composition du groupe de travail, considéré selon différents critères de distinction (types de relations avec l'organisateur: parenté, voisinage, ou amitié; participants invités et non-invités; participants venus en débiteurs et autres venus pour faire de l'organisateur leur obligé), il dégage la stratégie de l'organisateur. Sa marge de manoeuvre pour le recrutement est étroite, entre le volume du travail à réaliser et sa capacité à restituer l'aide fournie. Ce qui l'oblige à varier sa "monnaie d'échange" en fonction des partenaires.

Raul ITURRA, Estratégias de recrutamento nas relações sociais: um caso de ajuda mútua na Galiza rural.

A partir do estudo dum caso concreto, a composição dum grupo de actividades agrícolas na Galiza, o autor analisa a estratégia desenvolvida por um lavrador para recrutar os parceiros. O recurso à *axuda* (ajuda mútua) nessa região do Noroeste da Espanha explica-

se em parte pela evolução do sistema da propriedade e sobretudo pela emigração que despovoou o campo de gente jovem, criando penúria de mão de obra.

O autor desenvolveu a sua análise partindo da hipótese de que os objectivos e os interesses específicos do organizador da ajuda e os participantes é que determinam o mecanismo de selecção e as formas de reciprocidade. Do estudo da composição do grupo de trabalho, considerado segundo vários critérios de diferenciação (tipos de relações com o organizador: parentesco, vizinhança ou amizade; parceiros convidados e não-convidados; parceiros vindos como devedores e outros vindos com o fim de tornar o organizador devedor em relação a eles), o autor deduz a estratégia do organizador. A margem de manobra para o recrutamento é estreita, entre o volume do trabalho a realizar e a sua capacidade de restituir a ajuda fornecida. Ele vê-se, portanto, obrigado a variar os "termos da troca", adaptando-os a cada parceiro.

**Maria Edy de CHONCHOL, Logique paysanne dans la maîtrise de
l'espace: le village de São João do Monte**

Il s'agit d'une étude de cas d'une "aldeia transmontana" de la région de Beira-Alta dans le nord du Portugal. Cette recherche s'aligne sur une conception géo-anthropologique du milieu physique en tant que potentiel de ressources de vie humaine; centrée en particulier sur les différentes stratégies d'occupation, d'appropriation, de gestion et d'utilisation de l'espace par les groupes humains qui l'habitent.

Dans le cadre de cette recherche, la maîtrise de l'espace est conçue comme le processus par lequel un territoire est occupé, aménagé, contrôlé et mis en valeur, socialement et matériellement, par ceux qui l'habitent dans le but d'assurer leur reproduction. Afin de saisir la logique de ce processus l'auteur a adopté une triple approche de l'espace: a) territoire identifié ou la reconnaissance des limites du village par ses habitants; b) territoire approprié ou accès à la terre par l'appropriation de l'espace; c) territoire exploité ou la mise en valeur des terres utilisées à des fins agricoles.

Les résultats de cette étude permettent de dire que territoire identifié et territoire approprié ne sont pas des phénomènes dissociés; ils constituent des éléments d'une même stratégie parmi les paysans de São João do Monte. Tout mouvement d'éclatement de la propriété au village, par l'insertion d'un propriétaire "étranger", tend à être suivi d'une récupération des terres perdues. Toute brisure de l'espace est perçue comme une menace à l'équilibre du tout. Une des conditions de reproduction du système de l'aldeia est le maintien de l'unité de l'espace par le contrôle de l'ensemble du territoire.

Trois autres études parallèles à celle-ci sont menées par d'autres chercheurs sur le même village et qui se coordonnent autour d'une recherche commune: "l'aldeia comme système de reproduction sociale", ISCTE, Univ. de Lisboa.

Maria Edy de CHONCHOL, Lógica camponesa no domínio do espaço: a aldeia de São João do Monte

Trata-se dum estudo de caso de uma "aldeia transmontana" da região da Beira-Alta. Esta investigação é fundamentada numa concepção geo-antropológica do meio físico como potencial de recursos de vida humana; centrada em particular sobre as diferentes estratégias de ocupação, de apropriação e de gestão do espaço pelos grupos humanos que nele vivem.

Nesta perspectiva, o domínio do espaço é concebido como o processo pelo qual um território é ocupado, ordenado dominado e valorizado, social e materialmente, por quem nele reside com o fim de assegurar a sua reprodução. No intuito de apreender a lógica deste procedimento foi adoptado uma tripla abordagem do espaço: a) território identificado ou reconhecimento dos limites da aldeia pelos seus habitantes; b) território apoderado ou acesso à terra pela apropriação do espaço; c) território explorado ou valorização das terras utilizadas agricolamente.

Os resultados deste estudo permitem de dizer que território identificado e território apoderado não constituem fenómenos dissociados; pelo contrário, constituem elementos de uma mesma estraté-

gia da parte dos habitantes de São João do Monte. Qualquer movimento de ruptura na propriedade da aldeia, devido à inserção de um proprietário "estrangeiro", tende em ser seguido por uma recuperação interna das terras perdidas. Qualquer quebra do espaço é vista como uma ameaça para o equilíbrio do todo. Pode dizer-se que uma das condições de reprodução do sistema da aldeia passa pela conservação da unidade do espaço e pelo domínio do conjunto do território.

Três outros estudos paralelos a este estão a ser realizados sobre a mesma aldeia por outros investigadores e coordenam-se à volta de um trabalho comum: "a aldeia como sistema de reprodução social", ISCTE Univ. de Lisboa.

Armindo dos SANTOS, Le vouvoiement et le tutoiement dans les relations de parenté: le cas de Beira-Baixa au Portugal.

Etude des comportements de déférence et de familiarité fondés sur le vouvoiement et le tutoiement dans le contexte de la parenté. L'un et l'autre de ces comportements sont des moyens de relation et de signification sociale intégrés à tous les niveaux des relations dyadiques. Dans cette perspective, l'auteur cherche à mettre l'accent sur le mécanisme social qui, dans le cadre de la parenté, fixe définitivement la symétrie ou la dissymétrie d'attitudes entre deux personnes, par le vouvoiement ou/et le tutoiement. Ainsi le rapport initial enfant/enfant entraîne définitivement le tutoiement réciproque, le rapport initial adulte/enfant entraîne de façon définitive la non-réciprocité entre le tutoiement et le vouvoiement et le rapport initial adulte/adulte la réciprocité par le vouvoiement.

Armindo dos SANTOS, Tratamento por você e tratamento por tu nas relações de parentesco: o caso de Beira-Baixa

Estudo dos comportamentos de deferência e de familiaridade relacionados com o tratamento por tu, no contexto do parentesco. Um

e outro destes comportamentos são meios de relação e de significação social integrados em todos os níveis das relações diádicas. Nesta perspectiva, o autor tenta caracterizar o mecanismo social que, no âmbito do parentesco, fixa definitivamente a simetria ou a disimetria de atitudes entre duas pessoas pelo uso do *eu* e do *tu*. Deste modo, a relação inicial criança/criança conduz definitivamente ao tratamento por *tu* recíproco, a relação inicial adulto/criança leva de maneira definitiva à não-reciprocidade entre o tratamento por *tu* e o tratamento por *eu* e a relação inicial adulto/adulto ao tratamento por *eu*.

Leonardo PIASERE, Vendetta et contrôle social chez les Rom Xoraxané

Cet article entend apporter une contribution à l'étude d'anthropologie juridique des procédures des tribunaux tziganes. Cette approche est conduite à partir de deux points de vue: premièrement, une analyse de la vendetta et la maîtrise de celle-ci par les Rom Xoraxané; deuxièmement, on cherche à voir dans quelle mesure ce groupe a pris certains traits culturels de la vendetta chez les Albanais et les a adaptés à son propre système social.

Les Rom Xoraxané, constituent une société acéphale, anarchique mais bien ordonnée comme l'a souligné à leur propos E. E. Pritchard. A l'extérieur du groupe domestique, il n'existe ni chef ni organisme représentant un centre de pouvoir exerçant de l'autorité sur les membres de la communauté. Le contrôle social s'exerce à travers la vendetta ou la possibilité d'y recourir. La seule existence potentielle de ce mécanisme de sanction en fait la garantie fondamentale de l'ordre social.

La vendetta chez les Albanais, peuple que les Rom Xoraxané ont côtoyé pendant plusieurs siècles, était une institution de premier plan. Il semble qu'elle ait conduit les Rom soit à l'adopter soit à influencer fortement leur propre mécanisme de sanction en lui conférant une certaine originalité.

Leonardo PIASERE, Vindicta e contolo social nos Rom Xoraxané

Com este artigo entende o autor dar uma contribuição ao estudo de antropologia jurídica dos processos judiciais dos tribunais ciganos. Esta abordagem é feita a partir de dois pontos de vista: em primeiro lugar, uma análise da vindicta e o domínio que é feito desta pelos Rom Xoraxané; em segundo lugar, procura-se saber em que medida é que este grupo tomou alguns aspectos da vindicta albanesa para os adaptar ao seu próprio sistema social.

Os Rom Xoraxané constituem uma sociedade acéfala, anárquica mas disciplinada, segundo sublinhou E. E. Pritchard. Fora do grupo doméstico não existe nem chefe nem organismo que represente um centro de poder exercendo autoridade sobre os membros da comunidade. O controlo social é exercido através da vindicta ou pela simples possibilidade que esta oferece de recorrer a ela. De facto, a simples existência potencial deste mecanismo de sanção representa a garantia fundamental da ordem social.

A vindicta dos Albaneses, povo com quem os Rom Xoraxané viveram durante vários séculos, era uma instituição de primeiro plano. Esta razão parece ter conduzido os Rom ou a adoptá-la, ou a influenciar fortemente o seu próprio mecanismo de sanção.

Milovan MITROVIĆ, La Sociologie Rurale en Yougoslavie

Cet article expose brièvement le développement, l'état actuel et les problèmes de la sociologie rurale en Yougoslavie. La sociologie rurale yougoslave est présentée ici à partir d'étapes qui représentent - d'un point de vue historico-culturel - des ensembles particuliers de son développement. Ces étapes sont accompagnées d'observations sur certains des traits caractéristiques de ces ensembles.

La première période est celle des précurseurs de la sociologie yougoslave qui analysent de manière traditionnelle la vie populaire. Cette période se situe dans la deuxième moitié du XIXème siècle, jusqu'à la Première guerre mondiale inclusivement. La deuxième période correspond à l'entre-deux-guerres, quand en You-

goslavie la sociologie commence à se constituer en science générale, plus particulièrement en ce qui concerne la sociologie rurale. La troisième période débute après la Deuxième guerre mondiale, lorsque la sociologie s'affirme à nouveau dans la situation nouvelle que connaît la Yougoslavie; et que la sociologie rurale se confronte aux problèmes d'un développement socio-économique et culturel très agité et contradictoire sous de nombreux aspects.

Afin d'apporter un témoignage sur l'état actuel de la sociologie rurale yougoslave, l'auteur s'attache plus particulièrement à la présentation, à l'analyse, et à l'approche théorique et méthodologique de ces problèmes.

Milovan MITROVIĆ, A Sociologia Rural na Jugoslávia

Este artigo expõe brevemente, o desenvolvimento, o estado e os problemas da sociologia rural na Jugoslávia. A sociologia rural jugoslava é aqui apresentada a partir de etapas que representam - de um ponto de vista histórico-cultural - conjuntos particulares do seu desenvolvimento. A apresentação de cada uma destas etapas é acompanhada de observações sobre as suas características.

O primeiro período, é o dos percussores da sociologia jugoslava que analisam de maneira tradicional a vida popular. Este período situa-se na segunda metade do século XIX, até à Primeira guerra mundial inclusivamente. O segundo período corresponde ao entre-duas-guerras, quando na Jugoslávia a sociologia começa a constituir-se em ciência geral, designadamente no que diz respeito à sociologia rural. O terceiro período principia após a Segunda guerra mundial, quando a sociologia volta a afirmar-se na nova situação política jugoslava; e que a sociologia rural se confronta com os problemas de um desenvolvimento socio-económico e cultural bastante agitado e contraditório por diferentes razões.

A fim de testemunhar do estado actual da sociologia jugoslava, o autor dedica-se mais particularmente à apresentação, à análise e à abordagem teórica e metodológica destes problemas.

RECENSÕES / COMPTES-RENDUS DE LECTURES

Moisés ESPÍRITO SANTO, *A religião popular portuguesa*
A Regra do Jogo Edições, 1984, 245 pages.

Ce livre explore en profondeur la pratique religieuse des paysans du nord du Portugal.

L'auteur a circonscrit sa recherche au système religieux populaire défini en tant qu'univers des forces ou des agents "intelligents", "bons", ou "mauvais", des superstitions, de la magie et de la sorcellerie; tout ce qui constitue un tout religieux et définit le champ du "sacré". Une totalité religieuse qui trouve son enracinement dans la culture spécifique dont elle émane, qui chemine avec son histoire et est susceptible d'épouser ses mutations. Toutefois, Moisés Espírito Santo conçoit le système religieux populaire comme doué d'une autonomie relative de même que d'un certain degré de dépendance à l'égard de la religion catholique dominante, évitant ainsi une dichotomie artificielle entre peuple et élite. Comme le dit l'auteur lui-même, sa démarche générale se rapproche de ce que Roger Bastide appelait "la religion ouverte ou le sacré sauvage", par opposition au concept de religion fermée et dogmatisée.

L'étude des pratiques religieuses du nord du Portugal part aussi de l'idée que, fondée sur une relation moi-Père, la religion de Paul a dû s'adapter aux cultures locales. Partant de la démonstration faite par les historiens que le Christianisme de l'Empire romain était essentiellement patriarcal, l'auteur reprend la thèse suivante: pour que cette doctrine fût acceptée dans une aire de diffusion européenne, il a fallu introduire des éléments maternels prédominants plus en accord avec les contextes culturels locaux - notamment le culte de Marie, des Saints et toute la mystique de l'Eglise-Mère.

L'enquête donne à voir sur huit chapitres, et à travers la description de la spécificité de la relation religion-culture des paysans du nord du Portugal, ce que l'auteur interprète comme la

prédominance d'une symbolique féminine dans le système de pensée et les pratiques religieuses locales. On peut mentionner notamment le rôle du milieu naturel en tant que cadre symbolique de référence religieuse où selon l'auteur cette symbolique se fixe sur les plantes, les roches, l'eau, les grottes etc., pour suggérer les relations entre la mère, le père et les enfants, la fécondation, la naissance et la régénération de l'espèce. De même, le serpent (du genre féminin en portugais) est solidaire des femmes et est source de bonheur, il favorise la procréation et est un symbole de l'autonomie féminine.

Les catégories temporelles religieuses qui caractérisent les calendriers solaire, lunaire et agricole en tant que repères naturels du labour et des fêtes agricoles sont analysées dans la même perspective.

En ce qui concerne les églises et les sanctuaires, le prestige qui entoure ces lieux de culte et leur localisation se combine avec la signification de leurs éléments constitutifs, à forte référence féminine et maternelle. Le culte de Marie est omniprésent sous les formes les plus diverses qui s'apparentent généralement à l'image courante locale de femmes, notamment à partir d'éléments naturels qui symbolisent des fonctions maternelles par leurs formes. Chaque village a ses saints et comme le culte de Marie, le culte des saints est légitimé souvent par une narrative légendaire sur la fondation du village. Ce culte ne véhicule pas, selon l'auteur, d'enseignements doctrinaux mais des valeurs locales de société.

Une place particulière est faite aussi aux pratiques religieuses qui relèvent de la magie, et notamment à l'examen du pouvoir de sacralité de certains mots qui permettent l'accès aux divinités: "les douze paroles dites et retournés" récitées au moribond afin qu'il n'erre pas parmi les vivants etc. Le pouvoir onirique des femmes (de la lumière ou des ténèbres) donne la force aux formules qui libèrent ou attachent le mal. De même l'auteur s'attache à la description et à l'analyse d'épisodes de transe, d'envoûtement et de possession, assez fréquents dans ces régions.

L'avant dernier chapitre est consacré aux rites et aux cultes liés à la naissance et à la mort, et ce livre se termine par

une analyse des différentes formes et modalités de coexistence - de convergences et d'oppositions - entre les pratiques religieuses populaires et les pratiques de l'Eglise.

Cet ouvrage s'inscrit donc dans la meilleure tradition folkloriste et ethnographique, par l'abondance et le caractère inédit des faits recueillis. Mais il se double d'une tentative de lecture de la symbolique religieuse rapportée à des valeurs sociales qui renoue avec la conception Durkheimienne de la Psychologie Sociale. Certaines des thèses défendues dans ce livre peuvent prêter à polémique. Par là même, cette étude riche et passionnante mérite l'ouverture d'un débat.

Armando dos SANTOS

NOVA MUSEOLOGIA / NOUVELLE MUSÉOLOGIE

L'ÉCO-MUSÉE DE HAUTE ALSACE: INITIATIVE QUI RELIE LA RECUPERATION DE L'HABITAT RURAL TRADITIONNEL A UN PROJET PEDAGOGIQUE

Maria Edy de CHONCHOL (CNRS Paris)

Musée de l'homme et de la nature, l'éco-musée de Haute Alsace réunit à UNGERSHEIM, village récemment recréé, une vingtaine de bâtiments démontés de leur site d'origine et reconstruits dans ce nouvel espace villageois. Celui-ci s'organise dans un plan d'ensemble qui essaie de reconstituer l'habitat du village Alsacien dans sa diversité géographique et dans son évolution historique entre le XVe et XIX siècles.

Ces maisons dans leur site d'origine étaient menacées par la ruine ou la destruction au nom de la modernisation de la campagne ou sous le poids du foncier. Effort de reconstitution d'une mémoire collective et d'un savoir-faire presque oublié, la réalisation de ce musée est une initiative de l'Association des Maisons paysannes d'Alsace. Sa réalisation a compté avec la participation de bénévoles et le projet général est soutenu par le Conseil général du Haut-Rhin avec l'appui de la Région d'Alsace et de l'Etat. L'éco-musée d'UNGERSHEIM n'est pas le seul dans le genre.

En Europe, des réalisations semblables existent, notamment au Danemark où le Frilands museet remonte aux années 1900, en Allemagne de l'Est avec un programme en cours de création de 18 musées régionaux, en R.F.A. avec le musée de Gutach et en Angleterre où nous signalons l'Avoncraft Museum of Buildings dont le projet se rapproche de celui d'Alsace. En France, un autre exemple doit être signalé, celui de Marquèze en Gascogne.

A l'éco-musée de la Haute Alsace, la mise à exécution du transfert d'une maison est une opération laborieuse comprenant deux étapes principales, le démontage et le remontage. Cette double opé-

ration est naturellement précédée d'un inventaire de l'habitat dans la région concernée afin de dresser une liste des maisons susceptibles d'être transplantées pour leur valeur en tant qu'objet architectural, pour l'époque qu'elles représentent, pour la situation de menace de destruction ou parce que, désertées par leurs habitants "ces maisons meurent lentement". Une fois le choix du bâtiment fait les opérations du transfert proprement dit commencent:

a) le démontage est mis à exécution après avoir levé le plan d'ensemble des structures visibles et après avoir dressé un inventaire photographique qui est de fait le résultat d'une véritable recherche ethnographique. Cela doit permettre d'enregistrer l'état actuel de la maison. Finalement le démontage lui-même est l'occasion d'avoir les renseignements relatifs à l'histoire de la maison et des éventuelles modifications subies à travers le temps. Etant donné que habitant et ferme sont étroitement liés, cela permet de relever les conditions de la vie quotidienne ainsi que l'organisation du travail propre à l'exploitation agricole et aux activités de l'artisanat, à l'époque. En ce qui concerne les techniques et les matériaux de construction, chaque élément de la maison est repéré dans un plan d'ensemble, relevé sur la marche des opérations de démontage. Les caractéristiques de ces différents éléments et l'emploi des différentes techniques indiquent l'histoire de leur transformation au cours des siècles.

b) Pendant le remontage qui succède à l'étape précédente, chaque élément va retrouver, dans le bâtiment recréé, sa place précise permettant ainsi de le reconstruire, selon le plan relevé. Cependant c'est l'étude du dossier ethno-archéologique constitué pendant le démontage qui permettra de prendre les options du remontage. C'est ainsi que certaines maisons vont maintenir toutes les modifications intervenues au cours des années: elles sont alors reconstruites avec leur histoire. D'autres sont restituées dans leur état original; dans ce cas il y a suppression de toute trace de modifications survenues.

La compétence des agents impliqués dans ces travaux relève à la fois d'une connaissance scientifique et d'un savoir artisanal. Cela à plusieurs niveaux: d'une part intervient la conception de la vie domestique avec tout ce qui relève du quotidien, du mode de vie

et de l'organisation du travail; d'autre part, il faut appréhender l'histoire de l'habitat proprement dit, à travers l'observation de bâtiments appartenant à des époques différentes; le but est de saisir la transformation des modes de construction, des techniques, des outils et des matériaux employés. On combine naturellement la perception de l'historien et celle de l'ethnologue avec la compétence de spécialistes de la construction. La qualité du démontage ainsi que le dossier constitué à cette occasion sont d'autant plus importants que les opérations correspondantes détruisent les traces superposées de l'histoire du bâtiment, contenues dans des éléments fragiles comme le sol et les murs en torchis.

Deux conceptions principales se détachent parmi la variété des types d'habitat identifiés: la ferme-bloc et la ferme-cour. La première réunit sous le même toit, habitation, étable et grange. Cela garantit l'unité d'architecture et permet son exécution dans un seul bloc solidaire. La ferme-cour correspond à un type d'habitat éclaté où chaque bâtiment joue une fonction spécifique. L'unité de l'ensemble est sauvegardée par une cour centrale autour de laquelle on bâtit la maison donnant sur la rue, la grange derrière tandis que sur les côtés viennent s'aligner l'étable, l'écurie, la porcherie. Refermée derrière son mur d'enceinte, cette ferme-cour correspond à un véritable village dans le village destiné à vivre presque en autarcie.

Les différents modèles coexistent assez souvent dans la même région, voire dans le même village. Cependant la ferme-cour est plus caractéristique de la plaine agricole et des vignobles d'Alsace.

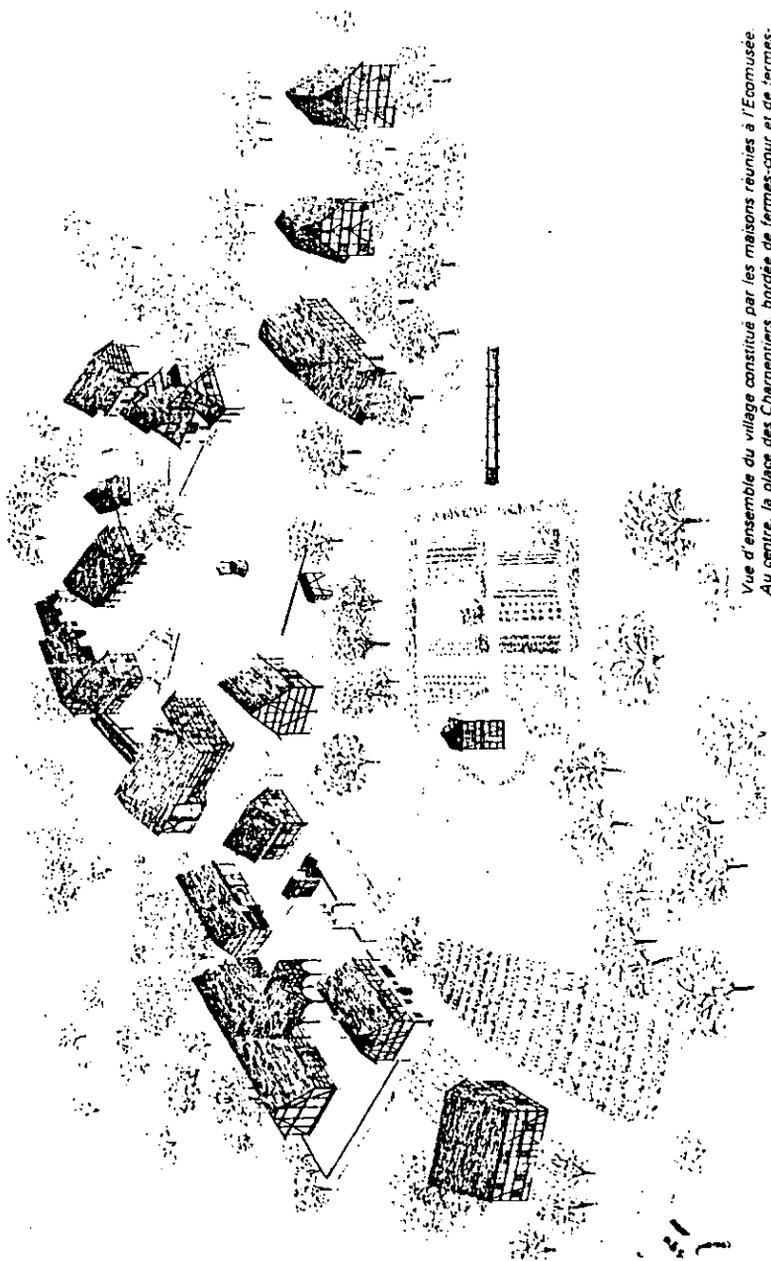
Certes, l'ensemble du projet de l'éco-musée prend son départ dans une recherche qui combine la vue de l'historien et celle de l'ethnologue mais il aboutit finalement dans une démarche pédagogique. En vérité les organisateurs se proposent de récupérer un savoir-faire populaire aujourd'hui perdu. Ainsi par exemple, les dernières maisons à colombages furent construites à la fin du XIXe et les maçons aujourd'hui ne savent plus mettre en oeuvre le torchis. Récupérer ces méthodes, réapprendre les techniques correspondantes, retourner à l'usage les matériaux oubliés et réhabiliter les outils nécessaires, voici le but des opérations entreprises. Ce

projet consiste donc à restituer à son peuple la mémoire qui lui appartient. Cela a amené les responsables du projet à concevoir l'éco-musée comme un chantier pédagogique où les techniques traditionnelles liées à l'habitat ancien seront recueillies dans des dossiers susceptibles d'illustrer un enseignement adressé aux étudiants de tout âge. Ceux-ci sont appelés à passer à Ungersheim une journée complète dans les ateliers préparés à cette fin. Le but est de permettre aux jeunes un contact direct avec la matière (toucher le bois, la terre, et la pierre), en vue de leur sensibilisation aux modes de constructions anciennes et à leur valeur culturelle. Pour cela l'éco-musée collabore avec la Ligue de l'enseignement afin de perpétuer un savoir-faire qui n'est plus transmis dans les programmes des écoles professionnelles; apprendre aussi que le métier de la construction peut également correspondre à la possibilité d'une création collective liée à la vie propre du village. Ces ateliers sont aussi l'occasion d'invention de nouveaux procédés permettant aux personnes intéressées de conserver leur patrimoine dans des conditions favorables.

Par ailleurs, en s'efforçant de restituer à son propre savoir, on met l'accent sur les possibilités de nouvelles créations qui sauront allier le vieux et le neuf. Il s'agit donc de renouer avec le passé sans oublier les exigences du futur.

Ces initiatives constituent, parmi tant d'autres, un moyen de relance d'une dynamique de développement local. Elles constituent également une occasion de réfléchir sur les nouvelles orientations de l'habitat dans la région qui aura tout à se pencher sur les enseignements d'un passé pas trop lointain mais dont la mémoire risque de se perdre bientôt.

Maria Edy F. CHONCHOL



Vue d'ensemble du village constitué par les maisons réunies à l'Ecomusée.
Au centre, la place des Charpentiers, bordée de fermes-cour et de fermes-
blocs du Sundgau. A droite, la rue du Sundgau. A gauche, la grange ferme
de plaine, à cour fermée, et la maison de vigneron avec son vignoble.
Au premier plan au centre, verger et jardin maraîcher avec son pavillon.

(Illustration André ROLLIN)

Eco-musée de Haute Alsace

UNGERSHEIM

68190 ENSISHEM

Tél. (89) 48.23.44.

Au centre de documentation de l'eco-musée nous signalons:

- La maison paysanne alsacienne: traditions, innovations, perspectives.
Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse; n° 3/1982,
145 p.
- A la découverte des maisons d'Alsace. Guide de l'eco-musée de Haute Alsace.
Maisons paysannes d'Alsace. Ungersheim, 1984, 96 p.

*MUSEOLOGIA LOCAL E MUSEOLOGIA POPULAR
— HIPÓTESE DE TRABALHO
NO CASO DOS PEQUENOS MUSEUS PORTUGUESES¹*

Henrique COUTINHO GOUVEIA (IPPC — Lisboa)

Embora o panorama dos pequenos museus portugueses seja insuficientemente conhecido, ainda difícil de quantificar e até de localizar, é patente que se têm vindo a multiplicar pelo país os museus de âmbito local. Esse surto museológico, ao mesmo tempo que provoca atitudes de desconfiança, crítica ou cepticismo, começou também a motivar o interesse de investigadores e profissionais dos museus, gerando assim alguma movimentação de apoio e um princípio de reflexão e análise, que já começou a concretizar-se em encontros e publicações, de que provêm as primeiras avaliações sobre o assunto.

No contexto actual dos pequenos museus locais portugueses, o fenómeno de explosão já referido parece sofrer também alguma influência transmitida pela difusão das correntes transformadoras da museologia de âmbito regional, tornando-se patentes em diversos casos a adopção de alguns dos pressupostos do movimento internacional genericamente conhecido por "nova museologia"².

Sob uma perspectiva mais vasta julga-se que o estudo do movimento de multiplicação de pequenos museus locais poderá ser relacionável com outros fenómenos sociais a cuja intensificação se tem também assistido, sendo de investigar a hipótese do seu inter-relacionamento traduzindo manifestações de uma realidade presente mais profunda.

E podendo a "nova museologia" assumir, porventura, características nacionais, os pequenos museus locais poderiam traduzir na situação portuguesa actual potencialidades de renovação equiparáveis àquelas que, em contextos diferentes, têm desencadeado e traduzido esse movimento³.

O facto de a evolução museológica portuguesa não ter chegado a ser directamente influenciada pela renovação originada pelo aparecimento dos museus ao ar livre e pelo seu posterior desenvolvimento, conducente à ecomuseologia, parece acentuar a importância de algumas das inovações surgidas no âmbito da museologia local, mormente a sua projecção no espaço exterior⁴.

Como manifestações a considerar ter-se-iam então o facto de existir, actualmente, um número elevadíssimo de grupos de folclore, sendo uma percentagem acentuada de constituição relativamente recente⁵.

Um aumento rápido e espectacular verificou-se também com as "associações de defesa do património", que, num curto período, se difundiram por quase todo o país, originando movimentações de âmbito nacional de reconhecido impacto⁶.

É ainda assinalável a movimentação que tem vindo a originar-se em torno do artesanato dito tradicional, cuja presença em feiras e outras realizações análogas se vem tornando quase obrigatória, embora o grau e importância de associativismo se afigurem aqui menores.

A importância social destes fenómenos tem sido amiúde salientada, e possivelmente ampliada, pelos meios de comunicação social, e poderia ser igualmente confirmada pela atenção que lhes têm conferido entidades particularmente sensíveis a todas as formas de actividade de grande impacto público, como é o caso das agremiações políticas e das estruturas laborais e autárquicas.

No entanto, os paralelismos que o actual incremento da museologia local suscita podem conduzir também a perspectivas diacrónicas de análise, surgindo então dois períodos com especial interesse.

O primeiro coincidirá, aproximadamente, com o desenvolvimento museológico operado nos finais do século passado, em consequência do avanço registado no domínio de algumas das ciências humanas, muito especialmente no da arqueologia, e da projecção que o cultivo desses ramos científicos registou a nível local.

Acompanhando esse interesse e com o objectivo de salvaguardar e dar a conhecer as colecções que daí iam resultando, foram relativamente numerosos os museus de âmbito regional e local então iniciados.

Algumas décadas depois, com particular incidência no campo da etnografia, verifica-se novo surto museográfico, agora intimamente relacionado com a ideologia e política cultural do regime do Estado Novo então vigente. Como estrutura de apoio foi proposto o movimento de difusão das Casas do povo, que o regime encorajava e conduzia.

O período intervalar destas movimentações ter-se-á caracterizado por uma política museológica de cariz centralizador, que o carácter precário e a falta de continuidade da grande maioria dos estabelecimentos surgidos nas últimas décadas do período oitocentista teriam porventura justificado.

Uma comparável incipiência, em termos de institucionalização e conseqüente incerteza futura, será, por certo, também detectável no panorama museológico local de hoje.

A base social do movimento afigura-se, no entanto, relativamente ampla e diversificada, podendo pressentir-se aí alguns sinais encorajadores, dada a participação que parece reflectir. Deste facto parecem derivar também as notórias diferenças entre alguns dos projectos em curso quanto à estrutura de funcionamento adoptada e às características e importância relativa dos diversos sectores do trabalho de museu, nomeadamente no caso da exposição⁷.

Por outro lado, os níveis de exigência no campo museológico são hoje muito mais acentuados e, projectando-se com relativa facilidade a nível local, provocam também alguns desajustamentos e dificuldades de concretização.

Daqui parece ainda depreender-se qual a importância que poderão assumir quaisquer possíveis formas de iniciação ao trabalho de museu, dadas as perspectivas geradas por uma compreensão melhor fundamentada da essência e objectivos da instituição correspondente.

O panorama do país, em termos das actividades museológicas locais, parece comportar assim uma ordem de preocupações incidindo especialmente em questões que se poderão considerar como do domínio de uma política a estabelecer para o sector, atendendo, prioritariamente, à situação da museologia local no contexto nacional, e às possibilidades do seu enquadramento.

E, tendo a inserir a museologia local, pelo menos naquilo que constituirá afinal a sua dimensão aplicada ou prática, no contexto de uma política do património cultural, avultará então, por certo, o envolvimento das comunidades nos esforço mobilizador da generalidade do país que a sua concretização certamente implica.

Afigura-se, por conseguinte, que aquilo que se poderá considerar como uma participação no "trabalho de museu" a nível das

comunidades, e alargada portanto a estratos populacionais mais amplos e diversificados, poderá tornar-se na contra-partida de maior significado adveniente do enquadramento da realidade museológica na política a estabelecer para o sector.

Em função de uma tal perspectiva emergirá, naturalmente, a importância de todas as modalidades de intervenção de índole formativa, pois que, acima de tudo, parece estar-se afinal em presença de um amplo movimento pedagógico.

No entanto, tal como ficou assinalado desde o início, o que porventura poderá constituir afinal uma museologia aplicada à realidade local, pretendendo ter como intervenientes comunidades em vez de profissionais, terá que vir a motivar também uma movimentação ao nível do trabalho de pesquisa, indispensável no tocante à fundamentação das intervenções no sector e à explicitação dos seus possíveis contributos para a teoria do "trabalho museu".

Desse modo, tornar-se-ia possível uma inter-actuação entre os planos da intervenção prática e o da reflexão teorizante, ambos indispensáveis para um avanço da museologia local.

Entre as questões preliminares que um programa de pesquisa nesta área terá forçosamente que suscitar, surge a da delimitação da realidade inserível no âmbito da museologia local, o que pressupõe que seja formulada uma noção operatória de pequeno museu local⁸.

Presentemente, essa noção operacional pode apoiar-se apenas em algum trabalho exploratório já realizado neste domínio, o que conduz a que se entenda por "pequeno museu local" todo aquele que tenha como área de intervenção uma zona envolvente de pequena dimensão, delimitada em função de critérios geográficos e culturais, que procura interpretar dispondo de escassos meios financeiros, de possibilidades técnicas limitadas, e sem poder beneficiar de uma colaboração profissional de carácter permanente.

Daqui resulta, necessariamente, todo um conjunto de condicionantes em relação aos possíveis modelos de estrutura e de funcionamento deste tipo particular de museus.

Inferese ainda que a expressão "museologia popular" poderá encontrar a sua justificação nos perfis socio-culturais dos intervenientes no processo, nas imagens com que visualizam a instituição

museológica, e no modo como se iniciaram no "trabalho de museu" e a praticam.

A perspectiva apresentada relativamente ao assunto pressupõe ainda o carácter transitório da categoria de "pequeno museu local", podendo os estabelecimentos que a integram vir a alterar esse estatuto em consequência de possíveis transformações na sua estrutura e modo de funcionamento.

Retomando o conceito de "pequeno museu local" proposto, pode verificar-se que comporta o que poderá qualificar-se como uma componente técnica derivando de algumas características que se apontam como integrando o modelo da instituição - meios financeiros escassos, possibilidades de equipamento limitadas, e ausência de uma intervenção profissional permanente. No restante, a definição indicada poderia contemplar, igualmente, outros tipos de museus, em especial os que se designam como "de região".

Na definição apontada prevalecem assim as componentes técnico-económicas, mas que são também aquelas que traduzem, ou são inerentes, à disseminação da prática do "trabalho museu" agora confiado essencialmente à população local em regime de colaboração voluntária, afinal uma das características essenciais do que se pretende que seja a "museologia popular local".

Promovendo a disseminação de pequenos museus, a iniciativa local passaria a empenhar-se generalizadamente num trabalho pedagógico a que corresponderia um esforço do sentimento comunitário e um maior sentido de intervenção na salvaguarda e aproveitamento do património⁹.

Mas, tal como já foi referido anteriormente e se procura também sublinhar no título deste trabalho, a análise da panorâmica da museologia local portuguesa comporta ainda perspectivas relacionadas com uma política de enquadramento, a definir e projectar para o sector, e com o trabalho de pesquisa que poderá vir a torná-lo como objecto. No âmbito da primeira avultará, tal como, se disse, a prioridade a conceder à planificação de acções formativas e das modalidades de apoio técnico-científico a conceder¹⁰.

Importará considerar aqui as questões da orientação e dos limites que deverão presidir a essas modalidades de enquadramento e apoio, caso se pretenda vir a preservar a genuinidade da iniciativa

local e as marcas particulares que deverá imprimir na diversidade dos projectos.

É uma tal preocupação parece reforçar precisamente a necessidade de se vir a intensificar o trabalho de pesquisa tendo como objecto a museologia local e os variados problemas que propõe.

Com efeito, só o desenvolvimento de uma actuação paralela neste plano se afigura como susceptível de evitar o que poderão qualificar-se como distorções, implícitas nos programas de apoio técnico-científico, capazes de anular as potencialidades de expressão própria das comunidades locais no domínio museológico.

Relativamente às acções de pesquisa, parece fundamental que se saliente a dupla metodologia que deverá presidir à sua orientação.

De facto afigura-se necessário que se proceda ao estudo dos pequenos museus locais, tanto sob uma perspectiva museológica, como sob uma outra óptica que se qualificará como antropológica ou etnológica.

Assim, uma análise comparativa de diversos pequenos museus locais, sob os pontos de vista da sua origem e evolução, situação presente, e projecto de desenvolvimento futuro, poder-se-à efectuar aplicando métodos de trabalho essencialmente do domínio da museologia. Possibilitar-se-à, assim, um processo cumulativo de informação extremamente útil nos planos museológico e museográfico, com avanço no conhecimento da panorâmica do país neste domínio, aliando as perspectivas sincrónica e diacrónica.

No entanto, julga-se indispensável que esta modalidade de análise possa vir a ser conjugada com uma outra incidindo sobretudo no binómio "pequeno museu / comunidade", susceptível de vir a ser efectuada por elementos com formação na área das ciências etnológicas.

Questões como as da noção de museu e dos seus objectivos, na óptica das comunidades, e de quais os fins que se projecta alcançar com a sua criação e desenvolvimento, a nível local, devem vir a obter as respostas que irão permitir orientar a política museológica visando especialmente o sector em análise¹¹.

NOTAS:

1. Uma parte substancial das questões aqui abordadas foi objecto de uma comunicação apresentada na II Jornada Cultural da Pampilhosa, em 21 de Abril de 1985. Sob o título "Museologia local e museologia popular - Hipóteses para o estudo dos pequenos museus".

Nessa intervenção salientou-se a importância da análise da prática do "trabalho museu" a nível local, como possibilidade de enriquecimento da teoria museológica, que se virá a reflectir depois, de forma aplicada, nas modalidades de condução de projectos.

2. Deve assinalar-se, a propósito, a dinamização provocada pelas curtas acções desenvolvidas em Portugal, em 1976, pelo museólogo sueco Per Uno Agren, sendo da sua autoria o relatório "Portugal. Les musées régionaux et locaux - quelques observations et propositions", Umeå / Suède, Janvier 1977, mimeogr.

O museólogo sueco abordou então o problema da introdução no nosso país de museus de novo tipo, mas, embora atento às possibilidades oferecidas pela criação de museus locais em articulação com as escolas ou casas de cultura, aconselha, sobretudo, a modificação e desenvolvimento de museus já existentes. Procurar-se-ia, desse modo, mediante a concretização de projectos-piloto, chegar aos modelos mais adequados para a situação portuguesa.

Seria interessante saber se teria sido possível então constatar a dimensão para que se encaminhava a pequena museologia local portuguesa e qual a forma de resposta e enquadramento proposta para essa nova realidade.

3. Essa perspectiva foi precisamente a adoptada pela proposta de realização, em Lisboa, do II Atelier Internacional sobre Nova Museologia, aprovada quando da última reunião efectuada no Québec em 1984. O interesse pela realidade portuguesa actual e pela sua evolução recente no domínio em análise motivou ainda que fosse escolhido como tema desse encontro o binómio "nova museologia / museus locais".

Esta iniciativa testemunha também o incremento da projecção no plano internacional da "museologia local" portuguesa.

4. Podem citar-se, a propósito, a criação de precursos envolvendo o aproveitamento museológico de elementos do património edificado, em que se parecem empenhar alguns museus locais portugueses.
5. Um organismo associativo, a Federação do Folclore Português, integra actualmente 207 agrupamentos, calculando-se que o seu quantitativo ascenda hoje no país, a cerca de um milhar.
6. Realizaram-se Encontros Nacionais das associações de defesa do património em: Santarém 1980, Braga 1981 e Torres Vedras 1982.
7. Podem aqui apontar-se casos em que se procura concretizar um tipo de museu polinucleado, conferindo uma especial importância à musealização "in situ" dos valores patrimoniais mais significativos da área de intervenção adoptada, a par de outros em que avoluma uma exposição dominada por tentativas de reconstituição de unidades consideradas representativas da realidade local, cujas semelhanças com um passado ainda próximo da museologia regional portuguesa são evidentes.
8. A tal propósito, convirá referir a impossibilidade de se estabelecerem quaisquer paralelismos com a terminologia anglo-saxónica em que são utilizadas, com frequência, as expressões "local museum" e "small museum", sendo mesmo referenciável em ligação com cada uma delas alguma bibliografia especializada. No entanto, a consulta de parte dessas obras veio evidenciar um sentido e um alcance inaplicáveis à situação portuguesa, optando-se assim por propor a designação "pequeno museu local".
9. Abordando, simultaneamente sob uma óptica positiva e negativa, a questão de se saber o que será um "museu local", um texto recente, da autoria de Maria Olímpia Lameiras - Campagnollo, diz o seguinte:
"Um museu local não é necessariamente, como o atestam exemplos nacionais e estrangeiros cada vez mais frequentes, uma mera miniatura de museu central, não se distingue intrinsecamente dele pelas suas reduzidas dimensões, pela escassez dos seus recursos financeiros, técnicos, humanos, pelo afastamento dos grandes centros urbanos e de decisão; não se caracteriza tão-pouco pela

imprecisão do seu tema e dos seus objectivos, pela indefinição das suas funções pelo cariz heteróclito e indocumentado das suas colecções, pela ineficácia dos seus dispositivos de conservação, pela modéstia de propósito das suas exposições, pelas carências do seu projecto educativo, pela ausência ou pela insuficiência da investigação científica nele efectuada. Um museu local tem a sua justificação na necessidade e na vontade por parte de uma comunidade de exprimir, através de bens representativos, a coerência cultural e a diversidade de uma dada realidade humana e natural, urbana ou rural, na sua globalidade ou através de um aspecto dominante (ou de um conjunto de aspectos dominantes) da vida dessa comunidade, susceptível de fazer pressentir os seus demais aspectos. Numa perspectiva intensiva e largamente interdisciplinar, um museu local - cuja implantação territorial não corresponde obrigatoriamente a uma das divisões administrativas do país - é simultaneamente instrumento e agente de compreensão interveniente da população e do território com os quais se encontra em permanente diálogo, testemunho atento do seu comum devir."

(Vd. "As Relações entre Antropologia e Museologia no Diálogo entre Museus Locais e Museus Centrais", Comunicação apresentada no Seminário "Museus e Etnologia em Portugal - História, Realidades e Perspectivas", do Departamento de Antropologia da Universidade Nova de Lisboa em 15 de Fevereiro de 1984). A pertinência e a correcção com que o assunto aqui é analisado podem ser complementadas pelas observações fundamentadas nos considerandos técnico-económicos referidos, dada a influência destes na iniciação e prática do "trabalho de um museu" a desenvolver neste tipo de organismos.

10. Neste domínio, o Instituto Português do Património Cultural tem vindo a efectuar os chamados "Encontros de Formação para Responsáveis por Colecções e Pequenos Museus Locais", que já foram realizados no Porto, em Coimbra, em Castelo Branco e em Faro. esse tipo de acções formativas têm vindo a ser preparados textos de apoio e colecções de diapositivos.
11. No Departamento de Antropologia da Universidade Nova de Lisboa tiveram já início alguns projectos de pesquisa obedecendo à

orientação aqui preconizada.

Refira-se, a propósito, a comunicação apresentada por Eduardo Pinto Leite ao Seminário mencionado anteriormente, em 22 de Maio de 1985, e que teve por título "Pequenos Museus Locais em Portugal: tentativa de análise comparativa".

INFORMAÇÕES GERAIS / INFORMATIONS GENERALES



Programme du II^{ème} Atelier Nouvelle Muséologie-Musées Locaux

Lisbonne - Portugal, Novembre 1985

Le premier Atelier International, "Ecomusées et nouvelle muséologie," s'est tenu au Québec en octobre 1984. A cette occasion se sont rencontrés pour la première fois des chercheurs et des muséologues de différents pays (Belgique, Canada, Espagne, U.S.A., France, Mexique, Norvège, Portugal, R.F.A. et Suède); l'ensemble des participants s'identifiant aux principes d'une muséologie active soucieuse de participer au développement des populations qui lui donnent vie.

Les débats rencontres et visites ont permis aux participants d'approfondir une réflexion collective sur les principes de la nouvelle muséologie, d'élaborer la Déclaration du Québec, et d'exprimer clairement le besoin de donner à ce mouvement des bases d'organisation internationales.

Au II^{ème} ATELIER INTERNATIONAL NOUVELLE MUSÉOLOGIE-MUSEES LOCAUX, qui aura lieu à Lisbonne en Novembre 1985, revient maintenant la tâche de poursuivre ces démarches, tout en renforçant le mouvement de la nouvelle muséologie, dont nous présentons le programme prévu suivant:

3 - DIMANCHE : Réunion d'information du groupe portugais.
Réception Inaugurale.

4 - LUNDI : Présentation d'expériences muséales. Présentation de la déclaration du Québec et

de l'association internationale Nouvelle
Muséologie Musées Locaux.

Présentation des thèmes d'études:

- Musées locaux et pouvoirs publics
- Musées locaux et recherches scientifiques
- Musées locaux et défense du patrimoine
culturel et développement des communa-
tés.

Formation des commissions et des groupes de
travail.

- 5 - MARDI : Visite au Musée de Cartaxo, au Musée Ethno-
logique de Monte Redondo et au Musée de Be-
navente.
Réception à la Mairie de Leiria.
- 6 - MERCREDI : Visite au Musée d'Alcochete et à l'ecomusée
de Seixal.
Réunions des commissions et des groupes de
travail.
- 7 - JEUDI : Réunions des commissions et des groupes de
travail.
- 8 - VENDREDI : Assemblée Pleinière.

DECLARATION DE QUEBEC

Principes de base d'une nouvelle muséologie

PREAMBULE

Un mouvement de nouvelle muséologie trouve sa première expression publique et internationale en 1972 dans la "Table ronde de Santiago du Chili" organisée par l'ICOM (Conseil International des Musées). Celui-ci affirme le rôle social du musée et le caractère global de ses interventions.

PROPOSITION

1. CONSIDERATION D'ORDRE UNIVERSEL

La muséologie doit chercher dans un monde contemporain qui tente d'intégrer toutes les ressources de développement à étendre ses rôles et fonctions traditionnelles d'identification, de conservation et d'éducation, à des démarches plus larges de ses objectifs pour mieux insérer son action dans l'environnement humain et physique.

Pour atteindre cet objectif et intégrer les populations dans son action, la muséologie fait appel de plus en plus à l'interdisciplinarité, à des méthodes contemporaines de communication communes à l'ensemble de l'action culturelle et également aux modes de gestion moderne qui intègrent les usagers.

Tout en préservant les acquis matériels des civilisations passées, et en protégeant ceux qui témoignent des aspirations de la technologie actuelle, la nouvelle muséologie - écomuséologie, muséologie communautaire et toutes autres formes de muséologie active - s'intéressent en premier lieu au développement des populations, en reflétant les principes moteurs de leur évolution et en les associant aux projets d'avenir.

Ce mouvement nouveau se met résolument au service de l'imagination créatrice, du réalisme constructif, et des principes humanitaires défendus par la communauté internationale. Il devient en quelque sorte un des moyens possibles de rapprochement entre les peuples, de leur connaissance propre et mutuelle, de leur développement critique et de leur souci de création fraternelle d'un monde respectueux de sa richesse intrinsèque.

Dans ce sens, ce mouvement soucieux de l'approche globale a des préoccupations d'ordre scientifique, culturel, social et économique.

Ce mouvement utilise, entre autres, toutes les ressources de la muséologie (collecte, conservation, recherche scientifique, restitution et diffusion, création) dont il fait des instruments adaptés à chaque milieu et projets spécifiques.

2. PRISE DE POSITION

ATTENDU que plus de quinze années d'expériences de nouvelle muséologie - écomuséologie, muséologie communautaire et toutes autres formes de muséologie active - dans le monde, ont adopté ce mode de gestion de leur avenir;

ATTENDU la nécessité éprouvée unanimement par les participants aux différentes tables de réflexion et par les intervenants consultés, d'accentuer les moyens de reconnaissance de ce mouvement;

ATTENDU la volonté de créer les bases organisationnelles d'une réflexion commune et des expériences vécues sur plusieurs continents;

ATTENDU l'intérêt de se doter d'un cadre de référence destiné à favoriser le fonctionnement de ces nouvelles muséologies et d'articuler en conséquence des principes et des moyens d'action;

CONSIDERANT que la théorie des écomusées et des musées communautaires (musées de voisinage, musées locaux ...) est née des expériences menées sur des terrains divers pendant plus de quinze ans;

IL EST ADOPTÉ CE QUI SUIT:

- A. que la communauté muséale internationale soit invitée à reconnaître ce mouvement, à adopter et accepter toutes les formes de muséologie actives dans la typologie des musées;
- B. que tout soit mis en oeuvre pour que les pouvoirs publics reconnaissent et aident à se développer les initiatives locales mettant ces principes en application;
- C. que, dans cet esprit, et afin de permettre l'épanouissement et l'efficacité de ces muséologies, soient créées en étroite collaboration les structures permanentes suivantes:
- a) un comité international "Ecomusées / Musées communautaires" au sein de l'ICOM (Conseil international des musées);
 - b) une fédération internationale de nouvelle muséologie qui pourra être associée à l'ICOM et à l'ICOMOS (Conseil international des monuments et des sites) dont le siège provisoire serait au Canada;
- D. que soit formé un groupe de travail provisoire dont les mandats premiers seraient: la mise sur pied des structures proposées, la formulation d'objectifs, l'application d'un plan triennal de rencontres et de collaboration internationale.

Québec, le 12 octobre 1984

Adoptée par le 1er Atelier international

Ecomusées / Nouvelle muséologie

1er Atelier international Ecomusée / Nouvelle Muséologie

à Montréal - Canada Octobre 1984

Le premier atelier international de Montréal se voulait une réflexion sur le concept et surtout sur la terminologie à adopter pour définir l'ensemble des nouvelles tendances muséales.

Plusieurs experts en la matière, de différents pays, ont été appelés à participer et à échanger sur cette idée.

Donc sous le terme de nouvelle muséologie, on a voulu trouver un dénominateur commun pour désigner la muséologie de voisinage, d'écomuséologie, de muséologie intégrale et de muséologie populaire.

En réunissant plusieurs fondateurs des nouvelles muséologies, on se donnait par conséquent du pouvoir pour élaborer une définition et des moyens d'action à prendre pour une muséologie à la fois en opposition et en complémentarité avec la muséologie traditionnelle.

Ce premier débat lancé fut loin de susciter un accord parfait entre les intervenants. C'est un débat théorique qu'on aurait dû inscrire dans une démarche très précise après une présentation substantielle des expériences de chacun des membres de cette assemblée. Car chacun y allait de son petit laïus personnel, décrivant les aventures inhérentes à la formation ou au fonctionnement de son musée. Dans le deuxième atelier, on a débordé, voir même ignoré la thématique suggérée. Pour remédier à ce problème, on aurait dû consacrer une petite période à cette présentation qui s'imposait.

Cette première journée d'ateliers, n'a pas rencontré les objectifs visés et c'est en assemblée plénière qu'on a revendiqué certains manques et suggéré une orientation plus précise vers un consensus plus clair.

Cet atelier international, se voulait également favorable aux échanges et à la fraternisation entre tenants de muséologies diverses. Les participants de pays différents pouvaient ainsi expé-

riment des méthodes de communication et de travail qui caractérisent la nouvelle muséologie.

Cette proposition me semble avoir connu un succès beaucoup plus retentissant que la première. Dès le premier jour, il régnait une atmosphère chaleureuse, curieuse et intéressée dans l'assemblée. Quelques petits problèmes de compréhension de la langue française ont limité certains intervenants, mais le service de traduction étant efficace, ce problème a vite été résolu.

Le colloque, qui en fait n'en était pas un, puisqu'il n'était pas ouvert au public, fut un merveilleux prétexte pour étudier et connaître les différents types de muséologie.

Certains projets muséaux se doivent d'être vus, non seulement en fonction de leurs aspects innovateurs mais également en fonction des valeurs qu'ils véhiculent et des pratiques qu'ils adoptent.

L'objectif de ces nouvelles muséologies est la mise en valeur du patrimoine culturel et naturel dans le but de fournir à la population locale les moyens d'une analyse qui l'aidera à prendre conscience de ses valeurs culturelles.

Certaines régions se sont données une identité propre à travers les outils que leur offrait l'écomusée. Ainsi, dans un secteur terne et oublié culturellement de la Beauce, la population a maintenant retrouvé une fierté certaine et a dénommé fièrement sa région sous le nom de Haute-Beauce.

C'est plus qu'une alternative à la muséologie traditionnelle. On a ressenti un besoin de renouvellement dans le concept même de la muséologie, dans ses bases de fonctionnement et dans son idéologie. Il fallait établir de nouveaux paramètres dans l'approche de l'institution muséale. La nouvelle muséologie veut combattre le mythe du musée et ses activités sacralisées. Sa vocation n'est plus celle d'une vision passéiste mais une information; ceci tout en se servant du passé, pour se tourner vers l'avenir, en découvrant de nouvelles formes de langage et de communication.

La structure interne d'organisation de tout nouveau musée est très différente du musée traditionnel. Nouveau musée, écomusée de voisinage, etc. impliquent directement la participation active de sa population. Ils doivent donc chercher les pôles d'intérêt susceptibles d'intéresser la population à participer dynamiquement

à sa formation et à son fonctionnement. En fait il ne peut subsister sans cette base, car non seulement la population fréquente son musée, mais elle l'alimente à sa source.

En muséologie nouvelle le ressourcement passe obligatoirement par la mémoire collective. Elle permet de faire revivre l'histoire telle qu'elle est racontée par les gens du peuple.

Dans l'atelier n° 2, la participation est devenue le sujet à l'ordre du jour. Plusieurs intervenants ont raconté leur expérience personnelle, leurs difficultés et leurs solutions. Dans chaque musée, au moins un expert guidera la démarche à suivre pour la sollicitation à la participation. A St-Constant, on implique directement les enfants en souhaitant qu'ils feront leurs parents.

La participation se retrouve à tous les niveaux: de conception, de programmation, de réalisation et d'animation des expositions. Ceux qui détiennent à l'intérieur d'une communauté, les savoirs qui concernent la mémoire collective, se doivent d'en être les chercheurs attitrés, les diffuseurs et les animateurs.

Dans l'atelier n° 2, M. Kennard, nous a parlé de son musée de voisinage, qui est un musée de sensibilisation et d'animation culturelle d'un quartier noir des Etats-Unis. Leur sujet d'interprétation gravite autour du problème d'urbanisme, d'identité et de mieux-être d'une population qui ne se sentait pas concernée dans une muséologie traditionnelle. L'Anacostia Heighoorhood Museum à Washington, s'occupe de la réhabilitation sociale, il redonne confiance à une population mortifiée, lui donne des moyens d'action pour se revaloriser, crée des activités artistiques appropriées et organise une approche socialisante comme la répartition des logements plus décents. A plus petite échelle, on retrouve un musée à vocation semblable à Montréal. Dans un écomusée de lutte comme le Pier-Honde, la revendication sociale devient un moyen de pression dans un ensemble urbain pour l'amélioration du quartier et de sa qualité de vie.

L'écomusée ou toute autre nouvelle muséologie demeure une démarche encore un peu tâtonnante, mais il s'affirme de plus en plus et gagne chaque jour de nouveaux adeptes. Sa publicité se fait d'elle-même et plusieurs pays sont intéressés par la formule.

Je ne crois pas que nous devons abolir le musée traditionnel pour promouvoir la nouvelle muséologie. Comme il a été dit en

commission plénière, les deux peuvent coexister conjointement et parallèlement. Le besoin d'un nouvel esprit s'est fait sentir. Ainsi, le décroisement, la décentralisation et la démocratisation des rapports sont devenus les caractéristiques de la nouvelle muséologie.

Maintenant, elle se cherche une terminologie qui permettrait d'englober et de définir toutes les nouvelles tendances muséales. Ce débat théorique n'a pas connu de conclusion définitive à l'atelier international, mais les participants ont décidé de faire suivre cette rencontre par d'autres échanges. Le prochain devrait avoir lieu au Portugal en 1985.

C'est un rendez-vous à ne pas manquer car, notre formation et nos connaissances de l'écomusée étant plus complètes, nous aurons plus de facilité à saisir les arguments et même à participer aux discussions.

•

• •

La tenue d'un premier atelier international traitant de nouvelle muséologie, d'écomusées, prouve le dynamisme existant dans cette sphère spécifique d'activité.

Un atelier, tel celui sur les expériences nouvelles, démontre bien une démarche et une volonté similaires d'un pays à l'autre. Il apparaît évident qu'en général, chaque expérimentation va tenter d'allier une démonstration d'une identité sociale, qui n'avait jamais été mis de l'avant auparavant, avec une participation plus ou moins réelle de la population visée. Cependant, ces pratiques réelles manquent d'assises théoriques permettant d'établir une reconnaissance claire du phénomène expérimental. C'est ici que se situe l'importance d'une rencontre regroupant des gens vivant et développant des systèmes individuellement. Cette rencontre leur permet d'abord de confronter leurs expériences personnelles et ensuite d'essayer de dégager des lignes directrices communes à tous.

N'ayant assisté qu'aux deux journées de table ronde à Montréal, je peux difficilement juger des résultats finaux de l'atelier. Cependant, en tant qu'observatrice, j'ai pu noter la

difficulté de plusieurs participants a se dégager suffisamment de leur vécu personnel pour pouvoir articuler clairement des théories sur un vécu plus généralisé. Etape normale, il me semble; d'abord, parce qu'il s'agissait d'un premier atelier sur le sujet et de ce fait plusieurs participants ne se connaissaient pas, et finalement c'était le début de l'atelier. Il est sûr que les journées suivantes, dans un décor moins formel, ont apporté un déblocage exaltant, permettant ainsi de déboucher sur des données concrètes.

Les deux journées à Montréal permirent non seulement aux gens de se connaître, donc d'établir les échanges de base nécessaires, mais aussi d'effectuer les premiers défrichements théoriques. Si, avant le départ pour la Haute-Beauce, certains concepts, comme l'aspect sociologique vis-à-vis de populations cibles, étaient clairs, par contre des confusions demeuraient au niveau de certaines utilisations de termes.

En définitive, nous pouvons retenir plusieurs points positifs. Ce premier atelier a permis de mettre en place:

- Des échanges concrets entre gens de différents pays,
- certaines bases théoriques,
- la rédaction et l'adoption d'une "Déclaration de Québec."
- finalement la certitude d'une continuité des ateliers internationaux sur les nouvelles approches muséologiques dans l'avenir.

Somme toute un bilan positif, malgré un démarrage un peu lent, ce qui était probablement normal et inévitable.

Joanne CHAGNON

Documento de trabalho para a Comissão Museus locais e
investigação científica - II Atelier Internacional Nova
Museologia - Museus locais.

A investigação científica no quadro dos museus locais

A declaração do Québec afirma o carácter global da intervenção da nova museologia - domínio científico, cultural, social e económico - numa perspectiva de desenvolvimento das comunidades onde se insere.

A investigação científica assume neste quadro um duplo papel: conhecimento do meio humano e físico da sua área de influência e participação na investigação científica em geral.

No âmbito de um museu local, esta actuação pode manifestar-se de várias formas:

- a) implementação de projectos próprios de investigação
- b) organização de um fundo geral de documentação local
- c) colaboração com instituições de investigação e ensino nacionais e internacionais que pretendem trabalhar na área de influência do museu (alojamento, transportes, apresentação dos investigadores à comunidade, utilização das colecções ...)

Um plano de investigações devidamente concebido revela-se como um novo factor de desenvolvimento:

- as áreas de investigação prioritárias são definidas pela comunidade consoante as suas necessidades.

- cria uma nova forma e motivo de ligação entre os membros da comunidade ao mesmo tempo que contribui para uma reflexão colectiva.

- cria meios de trabalho e abre perspectivas aos investigadores locais com ou sem formação universitária.

- estabelece laços de cooperação com o exterior, beneficiando de especializações não existentes a nível local.

A investigação realizada no quadro destes museus, representa para além do interesse directo à comunidade, alterações fundamentais ao processo de criação científica. Com efeito, a existência de estruturas de investigação a nível local, orientadas para o conhecimento de uma área restrita, permite uma continuidade da investigação ao longo do tempo e põe à disposição do investigador um conhecimento dessa área progressivamente mais aprofundado, abrangendo domínios que não sendo directamente da sua especialidade se podem revelar pernites para cada projecto específico.

A própria noção tradicional de trabalho de terreno (cidade-campo-cidade), pode ser posta em questão. A ruralidade passa de objecto a sujeito ao assumir, pelo menos parcialmente, um papel determinante na formação e realização de cada projecto de investigação.

O museu local revela-se assim como um lugar privilegiado neste processo cabendo-lhe agora a tarefa de fazer prova do seu dinamismo como um factor de investigação e de desenvolvimento.

Mário MOUTINHO

SYMPOSIUM SOBRE "ANTROPOLOGIA SIN FRONTERAS"

Los días 22 y 23 de febrero del presente año se celebró, en la ciudad castellana de Sigüenza, un symposium de Antropología Social sobre el tema "Antropología sin fronteras". La reunión fue organizada por el profesor Lisón Tolosana y a ella asistieron 18 antropólogos de diferentes regiones españolas, en su mayoría jóvenes investigadores, que pueden formar parte de una nueva generación prometedora, dentro de la aún incipiente, pero inquieta, antropología española.

Las sesiones se dedicaron fundamentalmente a un prolongado diálogo, introducido mediante una breve comunicación. Las comunicaciones presentadas se refirieron a los siguientes temas:

Antropología Social y Semántica por J. A. Fernández de Rota

Antropología Social y Filosofía por L. Alvarez Munárriz

Antropología Social y Teoría de la Comunicación por A. Muñoz Carrión

Antropología Social y folklore por Luis Díaz

Antropología Social en contexto urbano por A. Barrera

Antropología Social y Medios audiovisuales por J. C. Lisón Arcañ

Con ello se dibujaron diversos campos liminales con respecto a la Antropología tradicional y que juegan con ella vías de diálogo ricas en fecundas interacciones. Las formas de colindar de estos diversos campos fueron apareciendo en la discusión bajo contrastadas perspectivas. Así los medios audiovisuales y en especial el video como moderno reto técnico, ofrecen notables posibilidades no sólo como receptores de datos, sino en su manera de expresar los análisis antropológicos y a la vez acentúan y plantean interrogantes. Los folkloristas pretenden trabajar en una disciplina delimitada, pero sus diferencias con la Antropología parecen apoyarse en matices no siempre claros; la afirmación hecha por uno de los asistentes "el folklorismo o es Antropología o no es nada" no cuenta siempre con una clara contestación. La Antropología urbana, a pesar de ser ya un viejo tema, parece ser siempre nuevo fren-

te a la tendencia mayoritaria volcada en el mundo rural, en el que el antropólogo se siente más cómodo. Pero es qué la ciudad es algo claramente definible?. Es la antropología urbana una disciplina diferenciable o es tan sólo un específico contexto a tener en cuenta?.

Las otras tres fronteras planteadas: Filosofía, Semántica y Teoría de la Comunicación aparecen mezcladas en la entraña misma de las más profundas y candentes inquietudes de la Antropología presente. El tema de la significación y el lenguaje, el problema de la cientificidad de la disciplina y la validez objetiva de las estructuras quedaron en la discusión estrechamente implicados. Es el objetivo antropológico el descubrimiento de unas esencias culturales? o son estas esencias intermedio útil para la comprensión de lo individual, lo peculiar, lo existencial y único?. La discusión quedó ejemplificada en muchos casos en el contraste entre una semiótica cultural y una semántica de la frase. Aquella fundada en las esencias inconscientes de los sistemas y códigos lingüísticos, ésta centrada en el discurso humano como acontecimiento, en lo que se dice cuando se habla, en la creatividad simbolizada en la metáfora.

El symposium terminó con una mesa redonda en la que se hicieron planes sobre futuras reuniones. Se espera que las comunicaciones presentadas sean publicadas en breve en una obra conjunta.

J. A. Fernández de ROTA

SEMINAIRE DE RECHERCHE SUR

LE REDEPLOIEMENT DES SOCIÉTÉS RURALES DE L'EUROPE

DU SUD

Le titre du séminaire qui évoque des stratégies industrielles peut surprendre à propos de sociétés promises dit-on à disparaître, ou, tout au plus, capables de résister passivement à la poussée des sociétés industrielles. En fait et en dépit de multiples fragmentations et dispersions, ces sociétés rurales persistent sous des formes diverses tout en se transformant.

Les sociétés rurales sont conçues comme des systèmes dont les mécanismes de fonctionnement et de reproduction résultent de leur propre dynamisme et d'impulsions exogènes. En Europe du Sud, pour des raisons encore mal élucidées, les transformations furent parfois plus apparentes que réelles au 19^{ème} siècle avec simple substitution d'une bourgeoisie souvent d'origine urbaine à l'aristocratie et à l'Eglise et les impulsions exogènes furent, au contraire, particulièrement fortes à partir principalement de la seconde moitié du 20^{ème} siècle. Les mutations qui en résultent actuellement sont différentes de celles qui se sont produites dans les pays européens septentrionaux il y a quelques années et de celles qui affectent les pays du Tiers-Monde actuellement. Il semble bien, en particulier, que les sociétés rurales de l'Europe du Sud s'adaptent et se transforment avec une plasticité qui déjoue les pronostics de leur disparition prochaine. Elles laissent place à d'autres dynamiques sociales qui nous invitent à une réflexion pouvant déboucher sur de nouvelles recherches. Tel est le but du séminaire proposé qui fonctionnerait, dans un premier temps, sur la base de textes relevant des différentes disciplines des sciences sociales et portant sur les différents aspects de ce que nous osons appeler les redéploiements de ces sociétés rurales.

Les réflexions doivent être menées à différentes échelles en privilégiant les approches pluridisciplinaires et la méthode comparative. Dans la première phase de notre démarche, nous nous donnons pour cadre géographique de référence la Péninsule Ibérique.

Ce séminaire de réflexion dont on souhaite qu'il débouche sur des recherches de terrain reste ouvert quant aux modalités de son organisation et de sa composition. La perspective adoptée pour rendre compte des mutations sociales en cours ne serait pas celle de la "fin des paysans" mais plutôt celle de l'émergence d'une nouvelle dynamique "espace-société" dans laquelle les paysans ne peuvent plus être tenus pour des agents passifs.

Le but du séminaire est d'aboutir à la mise en route de recherches qui pourraient prendre la forme d'un D.E.A. ou d'une R.C.P./C.N.R.S. sur l'espace et les sociétés des régions et des Etats de l'Europe du Sud. Le séminaire se déroule à la Maison des Sciences de l'Homme (Paris), le jeudi de 9h à 12h, tous les quinze jours.

Michel DRAIN
Géographe
C.N.R.S

Fernando MEDEIROS
Sociologue
Paris X

SOMMAIRES DES DERNIERS NUMÉROS/SUMÁRIO DOS ÚLTIMOS NÚMEROS:

MERIDIES N° 1 DEZEMBRO 1984

John Day

Aux origines de la pauvreté rurale dans la Sardaigne coloniale.

Armindo dos SANTOS

Espace et société: la structure agraire de Chãos dans la région de Beira-Baixa au Portugal.

Dolors COMAS d'ARGEMIR

La estructura familiar en el Pirineo de Aragon. Analisis contextual del proceso de transformacion de las relaciones domesticas (siglos XIX y XX).

Lucia CARLE

Donne e case: il posto della donna nel sistema sociale di un paese dell'Alta Langa (fine XVIII° - XX° secolo).

Roberta SHAPIRO

Remarques sur la dot en Grèce.

REVIEW

a journal of the
Fernand Braudel
Center for the Study
of Economies,
Historical Systems,
and Civilizations

Editor: Immanuel Wallerstein

Review is committed to the pursuit of a perspective which recognizes the primacy of analysis of economies over long historical time and large space, the holism of the socio-historical process, and the transitory (heuristic) nature of theories.

The contents of Volume VIII (1984-85) include:

Samir Amin Income Distribution in the Capitalist System

Ferenc Feher The French Revolution: Between Class
Identity and Universalist Illusions

Special issues on: The Struggle for Liberation in
Southern Africa

Quantitative Studies of the World-System

Special section on: From Ottoman Empire to Modern State

Previous volumes contain articles by Anouar Abdel-Malek, Samir Amin, Giovanni Arrighi, Norman Birnbaum, Fernand Braudel, Silviu Brucan, K.N. Chaudhuri, R.W. Connell, Arghiri Emmanuel, M.I. Finley, André Gunder Frank, Johan Galtung, Ernest Gellner, Georges Haupt, Rodney Hilton, Eric J. Hobsbawm, Halil Inalcik, Ernest Labrousse, Frederic C. Lane, Emmanuel Le Roy Ladurie, Henri Lefebvre, Bernard Magubane, Sidney W. Mintz, Michel Morineau, Ramkrishna Mukherjee, James Petras, Alejandro Portes, Walter Rodney, Henryk Samsonowicz, T.C. Smout, Henri H. Stahl, Tamas Szentes, Romila Thapar, Charles Tilly, Jaime Torres, Pierre Vilar

Institutions \$60

Individuals \$25 (yearly rate)

SAGE PUBLICATIONS, INC.

275 South Beverly Drive

Beverly Hills, California 90212



SAGE PUBLICATIONS LTD

28 Banner Street

London EC1Y 8QE, England

MERIDIES

REVISTA DE ANTROPOLOGIA E DE SOCIOLOGIA RURAL DA EUROPA DO SUL
REVUE D'ANTHROPOLOGIE ET DE SOCIOLOGIE RURALE DE L'EUROPE DU SUD

Publicada pelo Museu Etnológico de Monte Redondo
Associação de Defesa do Património Cultural de Monte Redondo

ASSINATURA - ABONNEMENT

un abonnement
uma assinatura

2 numéros
simples

Nom
Nome

Profession
Profissão

Adresse
Direcção

	Institutions Instituições	Individual Individual	Numéro simples Número simples
EUROPA			
Portugal	800 Esc.	700 Esc.	400 Esc.
Espanha	900 Pts.	800 Pts.	500 Pts.
Autres pays Outros países	100 FRF.	90 FRF.	55 FRF.
AUTRES CONTINENTS OUTROS CONTINENTES	\$15 US.	\$12 US.	\$8,5 US.

Moyen de paiement - Chèque bancaire ou mandat international
Forma de pagamento - Cheque ou vale internacional

Le règlement doit être adressé à:
O pagamento deve ser enviado para:

MERIDIES, Museu Etnológico
Monte Redondo
2425 MONTE REAL
PORTUGAL

ou

à la rédaction de MERIDIES
à l'ordre de:
Armindo dos Santos
16, Rue de l'Interne 108b
75013 Paris - FRANCE

POINTS DE VENTE AU NUMÉRO/LOCAIS DE VENDA:

Librairie, 41, Rue du Cherche-Midi 75006 Paris * Livraria Martins
- Leiria Portugal *

MERIDIES est une publication de caractère international, dont l'aire spatiale circonscrite à l'Europe du Sud se prête au regroupement des travaux de chercheurs géographiquement dispersés. Son objectif est d'assurer des échanges sur l'ensemble de l'actualité scientifique propre au monde rural sud-européen. Il s'agit de donner à des chercheurs partageant des préoccupations communes, l'occasion de sortir de leur isolement géographique national et de s'exprimer dans cette tribune-forum librement ouverte aux confrontations critiques.

METODI & RICERCHE

Rivista di studi regionali

Nuova serie, anno III, n. 2, luglio - dicembre 1984

L'antisemitismo nevrotico di Umberto Saba
di Giorgio Voghera - pag. 5

La coscienza di Steno
di Alberto Cavaglion - pag. 21

Recupero giottiano - Una poesia "non accolta" nel Piccolo
Canzoniere in dialetto triestino: La festa dopopranzo
di Elvio Guagnini - pag. 34

Una nota su Mattia Flacio Illirico
di Giovanna Paolin - pag. 36

Versi friulani per Lepanto
di Rienzo Pellegrini - pag. 43

Una controversia per l'istituzione del ghetto di Gradisca
alla metà del secolo XVIII
di Maddalena Del Bianco Cotrozzi - pag. 68

La terra e i modi di organizzazione della famiglia contadina
(campagne di Pisa e di Prato nei secoli XVII e XVIII)
di Andrea Menzione - pag. 78

NOTE, DISCUSSIONI, RECENSIONI

Lettera al direttore
pag. 91

Si parla di:

Otto Weininger in Italia
di Alberto Cavaglion - pag. 91

La granda aventura e La luse sconta
di Biagio Marin - pag. 95